

Geneviève C. Bergeron

**Victoires au fort William-Henry (1757).
Les alliés amérindiens et la guerre de Sept Ans.**

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département d'histoire
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
OCTOBRE 2002



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-80283-3

Canada

Résumé

Au début du mois d'août 1757, sur les rives du lac George, dans la colonie de New York, l'armée française assiège le fort britannique William-Henry. Les Français sont accompagnés de leurs alliés amérindiens, provenant de la vallée du Saint-Laurent et de la région des Grands Lacs. Après un siège d'une semaine, la garnison britannique se rend, le 9 août 1757. Durant cette journée et la suivante, les alliés des Français vont s'en prendre aux militaires britanniques défaits. Ils pillent, ils capturent, ils scalpent, ils exhument les morts, ils se révoltent et ils se vengent. Dans la logique guerrière amérindienne, ces gestes ont un sens symbolique particulier, ils ne sont pas simplement barbares et incompréhensibles comme l'ont cru les Britanniques, les Français et les coloniaux. Les actions des alliés sont dictées par leur culture traditionnelle de même que par le processus de leur intégration dans un système militaire, économique et culturel colonial.

Avant-propos

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont collaboré de près ou de loin à la réalisation de ce projet, car sans eux rien n'aurait été possible. Tout d'abord, un merci particulier à mon directeur, monsieur Denys Delâge, pour ses commentaires et son enthousiasme, et à mon codirecteur, monsieur Alain Beaulieu, pour ses précieuses suggestions et critiques. Je dois souligner l'extrême générosité de monsieur David R. Starbuck, qui m'a laissé consulter la dernière version de son ouvrage, avant sa publication. Sa passion pour l'archéologie du fort William-Henry a été contagieuse. L'Université Laval a aussi été d'un grand support par le biais de madame Claire Dolan et du Département d'histoire pour le soutien financier; et de madame Monique Mailloux et du personnel du Prêt entre bibliothèque pour leur patience et leur efficacité dans la recherche de l'introuvable. Je suis reconnaissante à mes parents, Christiane et Guy, et à Jonathan de m'avoir soutenu au quotidien durant ces deux années. Et enfin, une mention spéciale à monsieur James Fenimore Cooper pour m'avoir inspiré ce travail en tout premier lieu.

Je dédie ces pages à Germaine et René Bergeron, mes grands-parents, pour avoir commencé, il y a longtemps, une très belle histoire.

Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre 1 : Les faits et les débats.....	13
a) L'été 1757.....	13
b) L'historiographie.....	21
c) Le nombre de morts et de captifs.....	25
d) La participation des Français et des Canadiens.....	30
e) Les torts des Britanniques.....	35
f) L'incompréhensible Amérindien.....	37
Chapitre 2 : Les acteurs amérindiens.....	42
a) Les domiciliés.....	43
b) Les Amérindiens des Pays-d'en-Haut.....	48
c) Les alliés des Britanniques.....	53
Chapitre 3 : Les actions des Amérindiens.....	58
a) L'alcool.....	59
b) Le pillage.....	61

c) Les captifs.....	63
d) Les scalps.....	68
e) L'exhumation des morts.....	70
f) Le goût du sang et de la chair.....	72
g) Les raisons pratiques.....	76
h) La révolte contre les Français.....	76
i) La vengeance contre les Britanniques.....	79
Conclusion.....	84
Bibliographie.....	89
Annexes.....	106
Annexe A : Carte des forts durant la guerre de Sept Ans.....	107
Annexe B : Plan du siège du fort William-Henry.....	109
Annexe C : Articles de la capitulation.....	110
Annexe D : Tableau des effectifs militaires français.....	112
Annexe E : Tableau des effectifs militaires britanniques.....	114

Liste des tableaux et des illustrations

Tableaux

Nombre de militaires au fort William-Henry.....	29
Sort des militaires du fort William-Henry : une estimation.....	30
Alliés domiciliés accompagnant l'armée française.....	43
Alliés des Grands Lacs et de l'Ohio accompagnant l'armée française.....	48
Effectifs militaires français.....	112
Effectifs militaires britanniques.....	114

Illustrations

Carte des forts durant la guerre de Sept Ans.....	107
Plan du siège du fort William-Henry.....	109

Introduction

The flow of blood might be likened to the outbreaking of a torrent : and, as the natives became heated and maddened by the sight, many among them even kneeled to the earth, and drank freely, exultingly, hellishly, of the crimson tide¹.

En 1754, la guerre de Sept Ans² débute dans les forêts de l'Amérique du Nord. Un groupe de miliciens américains, George Washington à leur tête, attaquent un parti de miliciens canadiens et d'Amérindiens et tuent leur commandant, Joseph Coulon de Villiers de Jumonville. L'offense nécessite une riposte des Canadiens. Le 4 juillet, ils assiègent le fort Nécessité³, au sud du lac Érié, et défont Washington et ses hommes. Cette fois-ci, les coloniaux ont pris de l'avance sur les métropoles⁴; ils se sont engagés les premiers dans le conflit. La guerre de Sept Ans, par ses enjeux et ses acteurs, est autant coloniale qu'européenne.

De 1754 à 1760, les populations de l'Amérique septentrionale se battent de tous côtés. Les batailles sont divisées en deux temps forts : de 1754 à 1758, où les Français

¹ James Fenimore Cooper, *The Last of the Mohicans*, New York, Pocket Books, 1992, p. 206.

² Aussi connue sous les noms de *French and Indian War*, aux États-Unis, et de *guerre de Conquête*, au Québec.

³ Carte des forts français et britanniques de l'Amérique du Nord à l'annexe A.

⁴ George II, roi d'Angleterre, déclare la guerre à la France le 18 mai 1756. La France, dirigée par Louis XV, riposte le 9 juin 1756.

connaissent leurs dernières heures de gloire en Amérique, et de 1758 à 1760, où les Britanniques accumulent des victoires décisives. Chacune des batailles fait partie d'une oeuvre beaucoup plus grande, celle des empires européens, mais prises individuellement, elles témoignent du contexte particulier de l'Amérique. C'est le cas du siège du fort britannique William-Henry⁵ par l'armée française, en août 1757, où s'affrontent des armées métropolitaines et coloniales. Bien que le déroulement des combats se fasse à la manière européenne, les Amérindiens y posent leur marque particulière, à la toute fin.

À travers les événements suivant la prise du fort William-Henry, les 9 et 10 août 1757, nous nous intéresserons à l'art de la guerre des alliés amérindiens des Français, dans le contexte de la guerre de Sept Ans. Les guerres répondent, selon les nations, à des mobiles sociaux, politiques et religieux. Selon Keith F. Otterbein, toutes les nations font la guerre en vue d'assujettir, d'acquérir du territoire, de piller, de récolter les honneurs, de se défendre et de se venger⁶. Ces motifs sont l'essence même des conflits. Ils sont les mobiles universels de la guerre. Dans le cas plus précis des cultures amérindiennes de l'Amérique du Nord, Axtell croit que les motifs traditionnels de la guerre (vengeance et prestige) sont demeurés à la suite des contacts avec les Européens. Toutefois, d'autres facteurs se sont ajoutés liés au contrôle de la traite, à la prise de territoires de chasse, à la conquête d'autres nations, à l'acquisition d'esclaves et à l'extermination de nations ennemies⁷. De leurs côtés, Gervais Carpin⁸, Leroy V. Eid⁹ et Roland Viau¹⁰ ont identifié deux principaux ensembles de motifs émanant des cultures amérindiennes : les motifs nationaux, comme le remplacement des morts, et personnels, comme la vengeance.

⁵ Annexe B.

⁶ Keith F. Otterbein, *The Evolution of War. A cross-cultural study*, Human Relations Area Files, inc., 1970, p. 64.

⁷ James Axtell, *The European and the Indian. Essays in the Ethnohistory of Colonial North America*, New York, Oxford University Press, 1981, p. 262.

⁸ Gervais Carpin, « Les Amérindiens en guerre (1500-1650) », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 26, no3-4 (1996), p. 105.

⁹ Leroy V. Eid, « « National » War Among the Indians of Northeastern North America », *Canadian Review of American Studies*, volume 16, no2 (1985), p. 129.

¹⁰ Roland Viau, *Enfants du néant et mangeurs d'âme. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boréal, 2000, p. 85.

Mais, qu'est-ce que la guerre? Une lutte entre deux unités politiques indépendantes poursuivant leurs propres politiques nationales¹¹ et un combat armé entre des communautés politiques, pratiqué par des organisations militaires¹². La guerre implique, au minimum, deux groupes indépendants d'individus. Ces groupes doivent avoir un pouvoir politique pour avoir une certaine forme d'organisation militaire primitive ou complexe. Sans projet militaire rassembleur, il n'y a pas de guerriers, il n'y a qu'un individu mû uniquement par ses intérêts personnels. Sans politique, il n'y a pas de désir commun d'entreprendre une action d'envergure pour le bien du groupe. La guerre est d'abord et avant tout une expression brutale et collective de la violence¹³. Elle n'est pas une expression désorganisée, mais plutôt organisée, régie par des principes, des stratégies, des rituels et des symboles. Elle nécessite une science, un savoir. C'est en tout cela que la guerre est un art.

Pour qualifier les événements de William-Henry, nos prédécesseurs leur ont donné le nom de « massacres »¹⁴. L'historiographie, la première, a retenu ce terme et plusieurs auteurs ont donné à l'événement des allures de carnage. C'est aussi sous cette appellation que l'événement est connu, au même titre que la bataille des Plaines d'Abraham. Nous ne voulons pas réinventer une dénomination employée depuis plus de deux cents ans. Toutefois, nous croyons que ce mot désigne une incompréhension et une appréhension des Européens et des coloniaux face à l'expression de l'art militaire amérindien. Diderot et d'Alembert en expliquent ainsi le terme dans l'*Encyclopédie* : « c'est l'action de tuer impitoyablement ceux sur lesquels on a quelque avantage qui les a mis sans défense. Il ne se dit guere que d'une troupe d'hommes à une autre¹⁵. » Cette appellation est péjorative¹⁶

¹¹ Bronislaw Malinowski, « An Anthropological Analysis of War », *American Journal of Sociology*, volume 46, no 4 (1941), p. 523.

¹² Otterbein, *op.cit.*, p. 3.

¹³ Pierre Clastres, *Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, p. 171.

¹⁴ Durant les 9 et 10 août 1757, nous avons identifié quatre épisodes distincts, qui méritent une attention égale. Nous avons donc précisé les événements en y ajoutant le pluriel.

¹⁵ Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, volume 10, Stuttgart-Bad Cannstatt, F.Frommann Verlag, 1966, p. 176.

¹⁶ Les événements du fort William-Henry n'ont rien à voir avec le massacre de la Saint-Barthélemy, le génocide au Rwanda, l'holocauste; ce sont tout de même des synonymes que l'historiographie a voulu leur donner.

puisqu'elle fait référence à une mortalité importante et injuste. Elle a aussi un côté sensationnaliste susceptible de frapper l'imagination et l'opinion publique. Sans approuver l'utilisation exagérée du terme « massacre » dans l'historiographie, il exprime un jugement européen, britannique plus spécifiquement, relevant de paradigmes de la culture occidentale. Reste à voir quel sens lui donner dans la culture guerrière amérindienne.

À partir des faits présentés ci-après, nous entendons poser aux sources et à l'historiographie la question suivante : quelles étaient les intentions des alliés amérindiens lors des événements du fort William-Henry? En outre, les gestes qu'ils ont posé sont-ils de pratique courante?

Nous croyons que les desseins militaires des alliés sont dictés par des motifs culturels. L'objectif de la guerre à l'amérindienne est la victoire et de là découlent les moyens pris pour l'attendre. Au fort William-Henry, les alliés des Français vont s'en prendre à la garnison défaite pour remplir leurs conditions de la victoire, qui diffèrent des celles des Européens.

La petite guerre, aux frontières de la Nouvelle-Angleterre, rappelle ce qui est généralement entendu par le terme de massacre : la mort subite de nombreuses personnes, hommes et femmes, n'ayant pu se défendre. À cet égard, les événements du fort William-Henry, placés dans un ensemble, relèveraient de la pratique courante tant des Amérindiens que des Blancs. Toutefois, à William-Henry, les alliés ne se situent pas dans un contexte de guerre de frontière, mais dans celui d'une campagne et d'un siège à l'europpéenne, orchestrés par un général français. Ils agissent malgré le fait que la capitulation ait été signée et que les chefs des nations autochtones y auraient consenti. Alors, de ce point de vue, l'épisode de William-Henry relèverait davantage d'une dissidence des alliés à l'endroit des Français. L'auteur Berkhofer ne remarque-t-il pas que « Whites consistently called native resistance to White incursion « treacherous, » native

methods of warfare « savage, » and native victories « massacres »¹⁷ ». Cela semble valable pour les événements du fort William-Henry, en août 1757. Il nous faut toutefois comprendre les mobiles des Amérindiens en les replaçant dans le contexte du système de valeurs régissant la pratique de la guerre. Nous essayerons aussi de déterminer les limites de l'intégration et de l'accommodation des pratiques militaires amérindiennes aux pratiques européennes.

Les sources

L'historiographie a mis en valeur certaines sources et en a négligé d'autres. Notre travail a été, dans un premier temps, d'identifier ces sources largement utilisées et, dans un second temps, d'en trouver de moins connues et de moins citées pouvant apporter un éclairage nouveau sur les événements du fort William-Henry. De plus, l'historiographie est souvent redondante, voire même abusivement, dans sa sélection des sources. Elle a davantage privilégié des auteurs connus et abondamment traités, comme Montcalm et Lévis, et a très peu cherché à comparer les points de vue français et britannique. Ce sont là de grandes lacunes. Pour le cas du fort William-Henry, personne ne s'est intéressé à la vision amérindienne, personne n'a étudié ces événements dans l'optique d'une histoire autochtone. L'historiographie n'a fourni, selon nous, que des analyses partielles et incomplètes qui ne faisaient, bien souvent, que reproduire les stéréotypes des observateurs du 18^e siècle.

En histoire amérindienne, la question des sources pose un réel problème. Les Amérindiens n'ont malheureusement pas laissé de traces écrites de leur histoire. Dans les documents coloniaux, sources les plus abondantes et les plus accessibles pour la période nous intéressant, nous avons la possibilité de connaître leurs faits, leurs gestes et leurs propos, bien que relatés par des Européens et des coloniaux.

L'essentiel de notre corpus documentaire sera constitué par des sources contemporaines aux événements de 1757, provenant de témoins directs ou indirects. Nous nous

¹⁷ Robert F. Berkhofer jr., « White Conceptions of Indians », *Handbook of North American Indians*, volume 4, *History of Indian-White relations*, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1988, p. 545.

concentrerons davantage sur les écrits postérieurs au 9 août 1757, et ce jusqu'en 1758, étant donné la lenteur des communications avec l'Europe. Toutefois, nous ne négligerons pas les informations données par les auteurs sur les mœurs et coutumes des Amérindiens lors de cette campagne débutant en juillet, qui pourront être de précieux indices.

Les écrits des contemporains proviennent des deux principaux camps, celui des Britanniques et celui des Français, et ils sont constitués de témoins directs et indirects des événements. Du côté des Britanniques, les sources proviennent de l'élite militaire. C'est d'abord par le biais des journaux de campagne et la correspondance qu'il nous est possible d'acquérir des informations sur les faits et gestes des belligérants. La correspondance échangée entre le général Daniel Webb (rédigée par son aide de camp George Bartman) et George Monro donne des détails sur la progression du siège et sur les actions de chacun. Les documents britanniques utilisés ont tous été publiés, pour beaucoup au 18^e siècle, et parfois republiés aux 19^e et 20^e siècles. Cependant, nous devons signaler que nous n'avons pu avoir accès, à cause de la distance, aux *Loudoun Papers*, conservés uniquement à la *Huntington Library* à San Marino, en Californie, sinon à travers les oeuvres d'autres historiens, dont Ian Kenneth Steele et Edward J. Dodge¹⁸. Ces papiers contiennent, entre autres, le témoignage de Miles Withworth, chirurgien à William-Henry, les lettres de Webb et Monro à Loudoun, et les listes du personnel militaire stationné au fort.

Les coloniaux britanniques ont aussi écrit sur le sujet dans des mémoires et des journaux de l'époque (*Boston Gazette*, *New Hampshire Gazette*, *New York Mercury*, *Pennsylvania Gazette*). Jonathan Carver, membre de la milice, est peut-être le plus célèbre des auteurs à cet égard. Il consacre un chapitre entier à l'épisode de William-Henry dans son ouvrage *Travels through the interior parts of North America*¹⁹, écrit dix ans après les événements, et sa version contient de nombreuses exagérations. Les auteurs coloniaux sont surtout des

¹⁸ Ian Kenneth Steele, *Betrayals : Fort William Henry & the « Massacre »*, Oxford, Oxford University Press, 1993, 272 pages; Edward J. Dodge, *Relief in greatly wanted. The Battle of Fort William Henry*, Bowie, Heritage Books, 1998, 206 pages.

¹⁹ Jonathan Carver, *Travels through the interior parts of North America, in the Years 1766, 1767, and 1768*, Toronto, Cales Publishing Co, 1974, 543 pages.

officiers servant dans les milices ou des miliciens et leurs témoignages diffèrent très peu de celui de leurs frères métropolitains, sinon qu'ils y mentionnent abondamment le massacre des femmes et des enfants.

Du côté français, nous retrouvons dans les journaux de campagne, les lettres et les mémoires d'officiers français, présents ou non à William-Henry, le récit des mésaventures du siège, leurs réflexions et la description leurs gestes. Acteur important des événements, le marquis de Montcalm correspond avec Monro, Webb, Loudoun et la France. Il tient un journal (rédigé par son aide de camp Louis-Antoine de Bougainville), où nous suivons les grandes étapes de la campagne : le recrutement des alliés, les tentatives diplomatiques pour sauver la capitulation. Pour sa part, le brigadier François-Gaston de Lévis²⁰ fait un récit plus détaillé des gestes posés par les alliés puisqu'il côtoie un détachement. L'ensemble des officiers français présente une description des événements sans grande exagération ni compréhension. S'ajoute une relation écrite par un des missionnaires accompagnant les domiciliés durant la campagne, le père Roubaud²¹. Son récit présente des images de l'enfer sur terre et se rapproche de celui des Britanniques auxquels il s'est rallié après 1760, en quittant l'ordre des Jésuites. L'engouement pour la période de la guerre de Sept Ans et ses héros, vers la fin du 19^e siècle, aura laissé, entre autres, une édition des manuscrits de Lévis par Henri-Raymond Casgrain²², comprenant des écrits de Montcalm, Vaudreuil, Bigot, Bougainville, etc.

La plus grande lacune de ce corpus de langue française est l'absence d'écrits canadiens, sinon ceux de Vaudreuil qui fait partie d'une élite militaire et qui n'est pas un témoin direct. Nous avons la preuve qu'il y avait, à William-Henry, des officiers canadiens, des miliciens et des interprètes. Mais les Canadiens, à l'instar de leurs voisins américains, sont plutôt avarés de mémoires et de journaux de campagne. Rappelons qu'en Nouvelle-France, aucun quotidien n'est publié.

²⁰ François Gaston de Lévis, *Journal des campagnes du chevalier de Lévis en Canada, de 1756 à 1760*, Montréal, Beauchemin, 1889, 340 pages.

²¹ Pierre Roubaud, « Lettre du père ***, missionnaire chez les Abénakis », *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, tome 4, *Mémoires d'Amérique*, Lyon, J.B. Kindelem, 1819, p. 186.

Aucune source ne nous permet de cerner de l'intérieur le point de vue des Amérindiens. Quelques sources européennes sont plus utiles, comme le journal du marquis de Montcalm qui décrit le déroulement des conseils de guerre tenus entre le 9 juillet et le 9 août. Toutefois, ces brefs extraits contiennent des lacunes. Nous ne connaissons que les noms des interprètes accompagnant les nations. Nous savons que c'est Bougainville qui rédige le journal de Montcalm, fait-il un récit fidèle des discussions ou un abrégé? Était-il secrétaire lors des pourparlers? A-t-il retranscrit les paroles échangées selon son propre souvenir ou selon ce qu'il s'est fait rapporter? A-t-il enjolivé le tout? Nous ne le savons pas.

L'historiographie

L'histoire traditionnelle n'était pas adaptée à l'étude des Amérindiens. Pour répondre à ce nouvel intérêt, dans les années 1950, l'histoire, l'ethnologie et l'anthropologie se sont recoupées pour former l'ethnohistoire. Les méthodes utilisées par les amérindianistes seraient plutôt limitées s'il n'y avait cette étroite collaboration entre les différents domaines des sciences humaines. L'histoire amérindienne est un champ d'étude relevant de la collaboration nécessaire entre ces disciplines.

Plutôt qu'une discipline universitaire, l'ethnohistoire serait la méthode pour faire de l'histoire autochtone. Elle combine les théories anthropologiques sur la culture et les sources historiques. Les méthodes sociologiques et anthropologiques sont employées pour les enquêtes orales. La méthodologie linguistique est utilisée pour les analyses sémantiques du discours; la géographie pour l'étude des territoires et des frontières; la théologie pour les mythes et les religions; l'archéologie pour la culture matérielle; etc. De plus, l'ethnohistoire utilise beaucoup la comparaison : entre les nations autochtones et avec les Européens. Les chercheurs tentent de démontrer les structures de la culture pour en dégager l'évolution et les changements. C'est une histoire globale, et c'est une histoire

²² Henri-Raymond Casgrain, *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, Montréal, Québec, C.O. Beauchemin, L.-J. Demers, 1889-1895.

de la rencontre avec l'Autre, où les autochtones ont enfin un rôle capital et une participation active à l'histoire. Ils ne sont plus des figurants, mais des acteurs.

Pour résumer brièvement l'approche ethnohistorique, nous nous sommes inspirées d'un tableau livré par Roland Viau dans sa thèse *Anthropologie de la guerre iroquoienne*²³. Outre la méthode d'enquête propre à la discipline historique (problématique – hypothèse – vérification de l'hypothèse – synthèse), Viau y greffe l'anthropologie, qui doit servir de cadre de référence conceptuel au chercheur. La possibilité de sources variées augmente avec l'anthropologie, qui ajoute aux sources écrites de l'histoire traditionnelle, les sources archéologiques, matérielles, iconographiques et cartographiques. L'utilisation de ces sources nécessite une connaissance des techniques propres aux autres disciplines des sciences humaines pour optimiser la collecte d'informations dans ces documents étrangers à l'histoire traditionnelle.

Nous allons donc inscrire notre mémoire dans la lignée de l'ethnohistoire, pour trois raisons. Premièrement, parce que nous cherchons à donner un sens aux événements dans la logique culturelle amérindienne. Deuxièmement, parce que l'anthropologie est une source d'information non-négligeable pour la compréhension de ce contexte multiculturel. Troisièmement, parce que l'archéologie vient soutenir les propos des contemporains avec des preuves matérielles significatives. L'interprétation des sources se fera avec l'aide d'un cadre de référence anthropologique et de l'analyse de contenu qualitative, aussi appelée analyse classique. Cette forme d'analyse, procédant par thèmes, nous semblait répondre davantage aux besoins de la problématique.

L'historiographie sur la guerre amérindienne s'est beaucoup développée depuis une vingtaine d'années. Dans le contexte de cette guerre au fort William-Henry, quelques auteurs nous paraissent plus marquants. Nous pensons, tout d'abord, à Roland Viau dont la thèse de doctorat²⁴, puis l'ouvrage²⁵, portant sur la guerre en Iroquoisie ancienne ont

²³ Roland Viau, *Anthropologie de la guerre iroquoienne*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1991, p. 12.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Viau, *Enfants*.

donné le ton à notre réflexion théorique. Ensuite, la thèse de Gilles Havard²⁶ portant sur la région des Grands Lacs et les métissages culturels a nourri cette réflexion en l'alimentant de pistes intéressantes sur l'acculturation. Ajoutons à cela les articles de Denys Delâge et de Thomas Ablér²⁷, sur les perceptions européennes et amérindiennes des pratiques guerrières, et d'Alain Beaulieu et Jean-Pierre Sawaya²⁸, sur les alliés domiciliés et leur participation aux conflits, qui ont ouvert bien des portes et suscité des questionnements. Enfin, Pierre Clastres²⁹ offre une réflexion théorique sur l'importance de la guerre et des guerriers dans les sociétés primitives et les raisons que ces sociétés se donnent pour leur accorder une telle place.

L'historiographie traitant exclusivement du fort William-Henry, de sa construction à sa destruction, se résume à trois auteurs. Tout d'abord, Stanley Gifford³⁰. Il est le premier à avoir écrit un ouvrage entièrement consacré au fort. Américain de naissance et archéologue de profession, il est aussi le premier à effectuer des fouilles archéologiques sur le site du fort, en vue de sa reconstruction, dans les années 1950. La position qu'il défend peut-être résumée par les premières phrases de son livre : « This is a tragedy. The Hero is the narrow strip of seacoast in North America belonging to His Britannic Majesty. [...] The villain in this play is the Mighty Monarchy of France [...] »³¹. Ensuite, vient Ian Kenneth Steele³², un historien canadien, spécialiste en histoire militaire. Steele soutient que les événements d'août 1757 sont une suite de trahisons : les Britanniques et les coloniaux ont été trahis par le Premier ministre William Pitt et Lord Loudoun, qui ont planifié une campagne dans les Maritimes³³, George Monro par Daniel Webb, qui n'est

²⁶ Gilles Havard, *Empire et métissage : la naissance du Pays d'En Haut, une région franco-amérindienne, 1660-1715*, Thèse de doctorat, Université de Paris VII, 2000.

²⁷ Denys Delâge, « War and the French-Indian Alliance », *European Review of Native American Studies*, volume 5, no1 (1991), p. 15-20; Thomas Ablér, « Scalping, Torture, Cannibalism and Rape: An Ethnohistorical Analysis of Conflicting Cultural Values in War », *Anthropologica*, volume 34, no1 (1992), p. 3-20.

²⁸ Alain Beaulieu et Jean-Pierre Sawaya, « L'importance stratégique des Sept-Nations du Canada (1650-1860) », *Bulletin d'histoire politique*, volume 8, no2-3 (2000), p. 87-107.

²⁹ Clastres, *op.cit.*

³⁰ Stanley M. Gifford, *Fort Wm. Henry. A History*, Glens Falls, Bullard Press, 1955, 60 pages.

³¹ *Ibid.*, p. 3.

³² Steele, *op.cit.*

³³ Ils ont envoyé la majorité des troupes coloniales et métropolitaines à Halifax, laissant les colonies désarmées devant une offensive de la France.

pas venu lui porter secours, la garnison britannique par les Français, qui ne les ont pas protégés, les Français par les Amérindiens, qui n'ont pas respecté la paix, les Amérindiens par les Français, qui n'ont pas respecté leurs promesses, et les Abénaquis par les Britanniques, qui n'ont pas respecté la paix en Acadie. Sans ces trahisons, l'histoire aurait pu connaître un autre tournant! Pour sa part, David R. Starbuck³⁴ est le tout dernier en liste à avoir écrit sur William-Henry. Archéologue américain, comme Gifford, il effectue des fouilles archéologiques à William-Henry depuis 1997. Et, contrairement à son prédécesseur, l'archéologie fait partie intégrante de sa vision des événements. David R. Starbuck décrit ainsi son apport à l'étude des événements du fort : « [...] historical archeology uses the ruins and artifacts of the past, together with the written record, to draw new insights from America's best-known colonial tragedy³⁵. » Avec un point de vue archéologique, cet ouvrage vient soutenir et valider les narrations rapportées par les contemporains. L'archéologie présente les faits d'une manière beaucoup plus concrète et traite davantage de la vie quotidienne que des grands événements. Cependant, Starbuck reprend les idées de ses prédécesseurs américains et donne un ton dramatique à son récit, en conservant l'archéologie comme port d'attache. Mais personne, jusqu'à maintenant, ne s'est intéressé aux affrontements du fort William-Henry avec le point de vue des Amérindiens. Personne ne leur a donné de rôle principal.

* * *

L'historiographie, quoique peu férue d'histoire amérindienne, présente de nombreux différends. La nationalité des auteurs influence bien souvent leur prise de position. Le premier chapitre de notre travail s'est donc arrêté aux principaux faits et débats des chercheurs avec l'intention de mieux comprendre la mémoire des événements du fort William-Henry. Le rôle joué par les Amérindiens durant les conflits nord-américains de la guerre de Sept Ans revêt une importance considérable pour les Français et les Canadiens peu nombreux sur un vaste territoire. La participation de ces alliés aux

³⁴ David R. Starbuck, *Massacre at Fort William Henry*, Hanover, University Press of New England, 2002, 131 pages.

³⁵ *Ibid.*, p. 2.

campagnes est bien souvent déterminante. C'est pourquoi le second chapitre présente les alliés et démontre leur importance. Fort de cette mise en contexte, il faudra enfin expliquer les motivations des alliés amérindiens des Français lors de la campagne de 1757. Dans le dernier chapitre, nous analyserons les événements dans une perspective autochtone pour saisir le sens qu'ils ont pu avoir pour les alliés des Français.

Chapitre 1

Les faits et les débats

The reader who takes up these volumes in expectation of finding an imaginary and romantic picture of things which never had an existence will probably lay them aside, disappointed¹.

Le déroulement des événements, entourant la prise du fort William-Henry, présenté dans l'historiographie est généralement uniforme. Certains auteurs demeurent superficiels et d'autres s'intéressent davantage à certaines particularités. En ce qui a trait à l'enchaînement des faits, l'historiographie et les sources s'entendent sur les grandes lignes. Toutefois, nous avons constaté des contradictions entre les auteurs et les historiens au sujet des gestes posés par les différents acteurs. Cela suscitait des débats!

a) L'été 1757

Nous sommes le 9 août 1757, au lac George (lac Saint-Sacrement pour les Français), dans la colonie de New York. Depuis une semaine, les troupes françaises, canadiennes et amérindiennes assiègent le fort britannique William-Henry, mieux connu des Français et des Canadiens sous le nom de fort George ou Guillaume-Henri.

¹ Cooper, *op.cit.*, p. v.

La construction de ce fort avait débuté en septembre 1755, à la suite de la bataille du lac George. William Johnson, en charge d'un détachement de l'armée, avait pour mission d'attaquer le fort Saint-Frédéric (Crown Point pour les Britanniques). Prévenue de ce déplacement, l'armée française, qui se dirigeait vers Oswego dans le but de prendre ce poste aux Britanniques, s'était rendue à la rencontre de l'Anglais, sur les rives du lac Saint-Sacrement, lac George pour l'Anglais². Après plusieurs escarmouches, les Français sont défaits. Les Britanniques font prisonnier le commandant en chef de l'armée française, le baron Dieskiau. Le vainqueur de la Monongahéla (près du fort Duquesne), où le commandant de l'armée britannique Braddock avait trouvé la mort, deux mois auparavant, était vaincu. Johnson réalise le caractère stratégique d'un fort ami à l'extrémité sud du lac George. Ce fort pourrait favoriser une prochaine attaque dirigée contre les forts français Saint-Frédéric et Carillon, dont l'ennemi vient de débiter la construction³. Avec un plan conçu par l'ingénieur militaire William Eyre, Johnson fit construire un fort de quatre bastions qui portera le nom d'un petit-fils du roi George II, William-Henry. L'architecture du fort est inspirée par Sébastien Le Prestre Vauban, célèbre ingénieur militaire français. Il est d'ailleurs le premier fort britannique à être construit, en Amérique, selon la manière française⁴. Le fort servit principalement à lancer de nombreuses expéditions de rangers pour explorer les positions françaises. Selon l'archéologue américain Stanley Gifford, il y avait jusqu'à trois départs de partis par semaine⁵. Les Français n'ignoraient pas la menace que représentait le fort William-Henry.

La campagne de 1757 contre le fort William-Henry n'est donc pas anodine. Le marquis Pierre de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France et Canadien, la prépare depuis la fin de la campagne de 1756. Dans un contexte de guerre « mondiale »⁶, son objectif est d'affaiblir les frontières de l'ennemi et d'empiéter sur son territoire; après tout, pour les Français d'Amérique, la meilleure défensive, c'est l'offensive. La première expédition

² Frégault, *op.cit.*, p. 146.

³ *Ibid.*, p. 153.

⁴ Starbuck, *op.cit.*, p. 6.

⁵ Gifford, *op.cit.*, p. 27.

vers ce fort britannique menée par son frère François-Pierre de Rigaud, en mars, avait donné à Vaudreuil bon espoir de succès durant l'été à venir. L'exploration du territoire autour de William-Henry, la destruction d'une partie de la flotte britannique, qui aurait permis une offensive contre la colonie par le lac George, et la capture de prisonniers étaient très satisfaisantes compte tenu de la température peu clémente. Le marquis comptait se rendre, après la conquête du fort William-Henry, à Albany, en passant par le fort Edward (nommé fort Lydius par les Français). En prenant la ville d'Albany, la France aurait enlevé un centre économique important aux Treize colonies. C'est dans cette ville, principalement, que les fourrures s'échangeaient entre les Amérindiens et les Britanniques. Le commandant des troupes régulières françaises en Canada, le marquis Louis-Joseph de Montcalm, plus optimiste qu'à son arrivée en 1756, avait consenti à tenter l'aventure. La Nouvelle-France avait été informée que les colonies britanniques préparaient une expédition contre Louisbourg. Lord Loudoun, commandant en chef de l'armée britannique en Amérique du Nord, avait déplacé la majeure partie des troupes britanniques et coloniales à Halifax, laissant les colonies désarmées devant une offensive française. Vaudreuil et Montcalm ne pouvaient souhaiter meilleures circonstances. Il suffisait donc de rassembler les troupes régulières françaises, de mander les milices canadiennes et de rallier les Amérindiens.

Le lieu de rencontre de cette armée de 8019⁷ hommes est au fort Carillon. Le départ se fait le 29 juillet pour les troupes du chevalier François-Gaston de Lévis, commandant de l'avant-garde, qui empruntent la voie terrestre, à travers la forêt. Les troupes du marquis de Montcalm quittent le 1^{er} août et suivent la voie navigable du lac Saint-Sacrement. Un rendez-vous est donné aux détachements le 2 août, à proximité du fort. Le déploiement de l'armée et la mise en place du siège se font les 3 et 4 août⁸.

⁶ « Cette guerre est mondiale, elle affecte les quatre continents alors connus. » Guy Frégault, *La guerre de Conquête*, Montréal, Fides, 1955, p. 22.

⁷ Annexe D.

⁸ Louis-Joseph de Montcalm, *Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*, Québec, L.-J. Demers, 1895, p. 277-281.

Pour les soldats britanniques stationnés dans l'enceinte de William-Henry, l'arrivée, le 2 août, des renforts envoyés du fort Edward, par le général Daniel Webb, commandant de l'armée durant le séjour de Lord Loudoun à Halifax, laissait présager la victoire des Britanniques. Malheureusement, l'état des fortifications ne permettait pas de tenir un siège de plusieurs jours. D'ailleurs, l'ingénieur britannique Harry Gordon avait fait, en 1756, des recommandations d'amélioration du système défensif, qui n'avaient toujours pas été suivies, exposant ainsi le fort, dans l'éventualité d'un siège d'artillerie légère, à des percées ennemies⁹. La garnison du fort, dirigée par le lieutenant-colonel George Monro, du 35^e Régiment, s'élevait à environ 2300 hommes¹⁰, sans compter femmes, enfants, alliés amérindiens des Britanniques et domestiques noirs. Une partie de la garnison se trouve à l'intérieur des murs du fort, soit cinq cents hommes, et le reste est retranché dans un campement non loin de là.

La seconde vulnérabilité de William-Henry, après ses fortifications, c'est la maladie. Les conditions de vie dans les armées britanniques et françaises d'alors sont propices au développement de maladies contagieuses. À cet égard, la situation de William-Henry n'a rien d'extraordinaire. Dans une lettre adressée à Lord Loudoun, le lieutenant-colonel Ralph Burton fait rapport du mauvais état de santé de la garnison à l'été 1756 : « At Fort William Henry, about 2,500 men, 500 of them sick, the greatest part of them what they call poorly, they bury from five to Eight daily, and officers in proportion, Extremely indolent and dirty, to a degree. The Fort stinks enough to Cause an infection, they have all their sick in it [...] »¹¹. Au début du printemps 1757, William Eyre, ingénieur militaire et commandant du fort et de la garnison d'hiver, nous informe du nombre de soldats et de rangers : quatre cents soixante-quatorze militaires. Le quart de la garnison, soit cent vingt-huit hommes, est malade¹². C'est qu'en 1757, une grave épidémie de variole sévit

⁹ Harry Gordon, « Remarks on forts William Henry and Edward », dans Stanley Pargellis, *Military affairs in North America 1748-1765. Selected documents from the Cumberland papers in Windsor Castel*, Archon Books, 1969, p. 178.

¹⁰ Bougainville, le rédacteur du journal de campagne de Montcalm, dresse un état très précis de la garnison et des vivres après la prise de possession du fort par les Français. Il fait état de 2241 militaires britanniques et miliciens américains, après la capitulation. Montcalm, *op.cit.*, p. 297. Annexe E.

¹¹ Ralph Burton, « Camp at Fort Edward, August 27th, 1756 », dans Gifford, *op.cit.*, p. 31.

¹² William Eyre, « Fort William Henry, 26th March, 1757 », *Ibid.*, p. 39.

dans la région d'Albany¹³. Les garnisons d'été de William-Henry et d'Edward en seront aussi affectées. Les conséquences de cette épidémie dépasseront cette simple aire géographique.

Le jour de son arrivée à proximité du fort, le 3 août, Montcalm envoie à son homologue britannique une proposition de capitulation. Il mentionne, à ce moment, qu'il a en sa présence une force alliée importante :

Sir¹⁴,

I have this morning invested your place with a numerous army, a superior artillery, and all the Savages from the higher parts of the country, the cruelty of which a detachment of your garrison [sous le commandement du colonel Parker] have lately too much experienced. [...] I have it yet in my power to restrain the Savages and oblige them to observe a capitulation as hitherto none of them are killed, which will not be in my power in other circumstances; and your insisting on defending your fort, can only retard the loss of it a few days [...], Montcalm¹⁵.

Monro lui répond, rendu confiant suite à l'arrivée des derniers renforts de fort Edward, qu'il ne craint pas l'armée française et : « [...] I am determined, to defend the Fort, to the last, And I believe it is the resolution, of every Man, under my Command¹⁶. » Le 7 août, Montcalm envoie son aide de camp Bougainville remettre à Monro une lettre du général Webb, interceptée deux jours plus tôt par des éclaireurs alliés, dans laquelle le général suggère à Monro de capituler : « [...] you might be able to make the best Terms were left in your power¹⁷. » Webb n'ignore pas la situation du fort William-Henry, car du fort Edward il peut entendre le bruit des canons français et britanniques¹⁸. Monro ne fit pas de réponse immédiatement. Montcalm dut attendre encore deux jours.

¹³ Gifford, *op.cit.*, p. 40.

¹⁴ Nous n'avons eu accès qu'à la version anglaise de la lettre de Montcalm à Monro. Cependant cela ne nous permet pas d'affirmer avec certitude que la langue anglaise ait été utilisée dans la version originale.

¹⁵ « The Marquis de Montcalm's letter to Colonel Monro... », dans Faucher de Saint-Maurice, *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France, recueillis aux archives de la province de Québec, ou copiés à l'étranger*, vol.4, Québec, A.Côté et Cie, 1885, p. 123.

¹⁶ « A Message to Fort William Henry : Drama of siege and Indian Savagery », dans Wilbur R. Jacob, *Dispossessing the American Indian : Indians and whites on the colonial frontier*, Norman, University of Oklahoma Press, 1985, p.70; Dodge, *op.cit.*, p. 65.

¹⁷ Jacob, *op.cit.*, p. 70.

¹⁸ Rufus Putnam, *Journal of Rufus Putnam kept in Northern New York during four campaigns of the old French and Indian War, 1757-1760*, Albany, Joel Munsell's Sons, 1886, p. 40.

Vers 7h, le matin du 9 août, le fort aborde un étendard blanc¹⁹. Les termes de la capitulation sont discutés, acceptés par tous, y compris les alliés amérindiens²⁰, et finalement signés vers la fin de l'avant-midi. Les articles de la capitulation (il y en a neuf²¹) comprennent des garanties pour les deux parties. Les Britanniques seront escortés, avec leurs bagages, par un détachement de l'armée française jusqu'au fort Edward. Ils ne pourront servir contre la France et ses alliés pendant les prochains dix-huit mois. Puis, les prisonniers français, canadiens et amérindiens faits depuis le début de la guerre en Amérique seront rendus à la couronne de France avant trois mois²². Ces termes sont très avantageux pour les vainqueurs et très généreux pour les vaincus.

En après-midi de ce même jour, quelques Amérindiens pillent et importunent des Britanniques, des soldats blessés et malades laissés dans les casemates sous la protection de Montcalm²³. Ces escarmouches font quelque cinq morts. Pour protéger les Britanniques, leur départ est avancé de quelques heures, soit durant la nuit du 9 au 10 août, mais les Amérindiens qui s'en rendent compte en sont mécontents. Le départ se fera donc selon le plan initial, le 10 août, à l'aube.

Tôt le matin du 10 août, quelques alliés vont d'abord faire une visite à l'hôpital de fortune du fort, situé dans le campement retranché. Isaac Minis Hays, un colon américain présent à William-Henry, note dans son journal avec sarcasme que « [...] the Indian Doctors began with their Tomahawks to cure the sick and wounded²⁴ ». Ils vont ainsi précipiter la mort d'une quinzaine de blessés et malades britanniques. Le chirurgien Miles Withworth, responsable de l'hôpital, est témoin des événements sans pouvoir

¹⁹ L'étendard blanc est celui du royaume de France. L'armée française l'utilisait pour signifier à l'armée ennemie qu'elle désirait engager le combat. À l'inverse, si l'ennemi voulait se rendre, il n'avait qu'à hisser le pavillon de son antagoniste, en l'occurrence le pavillon blanc pour la France. Suite à la Révolution française, où la France adopte le tricolore comme emblème national, l'usage de hisser le drapeau pour signifier une capitulation est demeuré et s'est généralisé. René Chartrand, *Le patrimoine militaire canadien. D'Hier à aujourd'hui*, tome 1, 1000-1754, Montréal, Art Global, 1993, p. 70-71.

²⁰ Nous élaborerons davantage sur le sujet au chapitre 3.

²¹ Annexe C.

²² Montcalm, *op.cit.*, p. 291.

²³ La description des événements est inspirée par Steele, *op.cit.*, p. 109-128; Roubaud, *op.cit.*, p. 185-195 ; Carver, *op.cit.*, p. 316-326.

²⁴ Isaac Minis Hays, *A journal kept during the siege at Fort William Henry, August, 1757*, Philadelphia, 1898, p. 150.

réagir. Il sera épargné. Au même moment, d'autres alliés, au cimetière, déterrent les corps des soldats morts de la variole ou de blessures de guerre. Ils prennent surtout les scalps. De retour à leur campement, ils exhibent fièrement leurs trophées de guerre. Ces alliés qui ont parcouru de longue distance pour participer à cette campagne retourneront dans leurs nations avec les preuves de leur soi-disant bravoure.

Quelques instants plus tard, beaucoup d'Amérindiens assistent au retrait, probablement précipité, de la garnison défaite. Les interprètes et les officiers des alliés amérindiens n'étaient pas sur les lieux et l'escorte française, promise par les termes de la capitulation, n'était pas très nombreuse. Poussés par la convoitise des biens des soldats, des alliés tentent de s'emparer de leurs bagages et de leurs vêtements. Les officiers donnent ordre à leurs soldats d'abandonner leurs effets à ces Amérindiens avides qui s'enivrent avec l'eau-de-vie saisie dans les sacs des soldats. Non contents de leur butin, les Amérindiens attaquent ensuite la garnison en déroute. Les officiers français et canadiens, les interprètes et les missionnaires, alertés par des Britanniques en fuite, auraient tenté de contenir les alliés sans succès. Il en résulte une cinquantaine de morts et plus de cinq cents captifs, dont une partie est rachetée sur place, par Montcalm, et une autre à Montréal, par le marquis de Vaudreuil.

Ce même jour, l'armée française commence à détruire les murs du fort pour éviter que l'ennemi britannique puisse s'en servir pour lancer une attaque contre la colonie canadienne. À leur départ, le 15 août, les Français laissent derrière eux les ruines de ce qui fut le fort William-Henry, construit deux ans auparavant.

Les conséquences des événements du mois d'août 1757 dépassent le cadre géographique du lac George. L'effet psychologique sur les colons américains est difficile à mesurer, mais nul doute que ceux-ci furent consternés par la mort et la captivité de militaires, de femmes et d'enfants. La crainte de raids amérindiens, bien que quotidienne, s'est intensifiée. Pour leur part, les officiers et les dirigeants coloniaux britanniques n'ont pu rester insensibles au sort de leurs hommes, mais c'est surtout la trahison des Français qui suscita un désir de vengeance. Ils ont aussi été préoccupés par la brèche ouverte par

l'ennemi, lui donnant accès à l'intérieur de la colonie. Le lieutenant-gouverneur de la colonie de New York; James De Lancey, a écrit le 24 août 1757 : « This Fort was one of the keys of this Province and I fear we shall soon severely feel the effects of this loss [...] as a passage is now open from Lake George to that part of the Country²⁵. » Tandis que les Canadiens et les Français célèbrent la victoire sur l'Anglais, leurs généraux cherchent à réparer l'erreur diplomatique. Montcalm et Vaudreuil vont faire de nombreux efforts en ce sens. Chez les Amérindiens, les conséquences des événements de William-Henry furent dévastatrices. Bougainville note dans son journal, au début du mois de décembre, des nouvelles des alliés, « La petite vérole a fait beaucoup de ravage parmi les Sauvages des pays d'en haut²⁶ ». Leurs prisonniers d'origine britannique, ramenés dans les nations par les guerriers, vont contribuer à la propagation du virus de la variole, communément appelée petite vérole. Jonathan Carver écrira que, suite aux récents contacts avec les Blancs, la variole se fraiera un chemin jusque dans les nations où elle fera autant de ravage qu'à William-Henry. En réalité, le nombre de victimes de la variole sera nettement supérieur à celui des événements du fort William-Henry. Ils seront des centaines à mourir et les survivants, eux, garderont à jamais sur leurs visages déformés les marques de cette terrible maladie²⁷. Les Britanniques y verront le résultat d'une punition divine.

Aux yeux des Britanniques, l'attaque de leur garnison au mépris des règles diplomatiques rend la capitulation caduque, alors que les Français la considère toujours valide. Dans une lettre adressée à lord Loudoun, Montcalm demande « [...] de faire exécuter la capitulation dans tous ses points, la moindre inexécution sous le moindre prétexte seroit d'une conséquence encore plus facheuse pour vous que pour nous²⁸ ». Dans une lettre au roi d'Angleterre, écrite à l'été 1758, le commandant en chef de la Nouvelle-Écosse, Robert Monckton, fait part d'un « [...] ordre du général [James Abercromby, le remplaçant de Loudoun] déclarant nulle la capitulation conclue pour la reddition du fort William-

²⁵ Edmund Bailey O'Callaghan, dir, *Documents relative to the Colonial History of the State of New York; procured in Holland, England and France*, volume 7, Albany, Parsons and Compagny, 1856, p. 274.

²⁶ Bougainville, *op.cit.*, p. 271.

²⁷ Carver, *op.cit.*, p. 326.

²⁸ « Lettre de Monsieur de Montcalm à Milord Loudoun », dans Faucher de Saint-Maurice, *op.cit.*, p. 113.

Henry²⁹ ». Les Français ne s'étonneront donc pas de ne pas voir revenir leurs gens en captivité chez l'Anglais.

b) L'historiographie : un échantillon

L'historiographie relative aux événements de William-Henry provient des quatre intervenants de souche européenne dans cet épisode, c'est-à-dire des Français, des Britanniques, des Canadiens (français et anglais) et des Américains. Elle peut être divisée en trois phases distinctes³⁰. Une première va des premiers récits par des personnes non-impliquées dans l'épisode jusqu'à 1826. La parution cette année-là de l'ouvrage de James Fenimore Cooper, *The Last of the Mohicans*, ouvre la seconde période qui prend fin avec les années 1950. Quoique les historiens comptent de nombreux amateurs, plusieurs auteurs s'initient au travail scientifique. La dernière phase s'étend de la reconstruction du fort William-Henry, qui débute en 1952, à aujourd'hui. L'intérêt pour la période coloniale ne faiblit pas. De nombreux ouvrages paraissent chaque année sur le sujet. Récemment, un descendant du marquis de Montcalm, le baron de Marestan, n'a pu résister à la tentation de joindre sa version de la « glorieuse » histoire de son ancêtre à celles déjà parues³¹.

Au départ, nous avons pensé consulter un échantillon d'auteurs en tenant compte de ces divisions; cela ne s'est pas avéré judicieux. D'abord parce que l'intérêt manifesté par les auteurs européens aux 18^e et 19^e siècles n'a pas perduré au 20^e siècle. Ensuite parce qu'après 1830 la production historique nord-américaine est plus importante et de meilleure qualité, car les auteurs prennent l'habitude d'utiliser des sources. Aussi parce que, depuis les années 1950, les ouvrages marquants sont plus nombreux et plus scientifiques. Pour l'essentiel, nous avons retenu ceux datant des années 1960, 1970 et 1980 et rédigés par des universitaires.

²⁹ « Copie de lettres de l'Hon. Robert Monckton... », *Collection Northcliffe : offert au Canada par Sir Reicester Harmsworth, bt., en souvenir de son frère le Très Honorable Alfred Charles William Harmsworth, Vicomte de Northcliffe*, Ottawa, F.A.Acland, 1927, p. 61.

³⁰ Steele, pour sa part, divise l'historiographie en cinq parties. Steele, *op.cit.*, p. 149.

Nous avons rassemblé une vingtaine d'ouvrages marquants relatifs à la guerre de Sept Ans ou aux guerres coloniales. Ces ouvrages sont des synthèses historiques, certes, mais aussi des ouvrages incontournables de référence pour l'étude de la période. Aucun volume retenu ne s'attarde uniquement à une colonie (britannique ou française) ou à un événement. Le choix des auteurs nous a été inspiré principalement par des lectures générales, mais aussi par Ian Kenneth Steele³², spécialiste d'histoire militaire coloniale. Ces ouvrages sont les plus significatifs de la production historique répartie sur plus de deux cents ans et sur deux continents. L'habitude d'écrire l'histoire était déjà implantée en Europe au 18^e siècle, ce qui explique avec quelle promptitude les historiens se sont intéressés aux événements du fort William-Henry. Les contextes coloniaux de conquête et d'indépendance ont fait en sorte que l'intérêt des métropoles s'est dissipé, alors que celui des nouvelles nations s'est accru. La sélection des ouvrages correspond à l'évolution de l'intérêt pour l'histoire coloniale des nations.

L'historiographie américaine se distingue par sa façon exagérée, voire même sensationnaliste, de présenter les faits, donnant ainsi un ton d'épouvante à l'incident colonial de William-Henry. Les auteurs choisis sont George Bancroft (1852)³³, ayant publié un des premiers ouvrages synthèse sur l'histoire américaine; Francis Parkman (1884)³⁴, dont l'approche légèrement romantique va tout de même influencer des auteurs comme Casgrain; Lawrence Henry Gipson (1949)³⁵ et son oeuvre monumentale encore citée malgré son âge; Howard H. Peckham (1964)³⁶, qui s'est beaucoup intéressé aux

³¹ Georges Savarin de Marestan, *Les Montcalm, de Saint-Véran aux plaines d'Abraham*, Brossard, Humanitas, 2001, 209 pages.

³² Steele, *op.cit.*, p. 149-185.

³³ Les dates entre parenthèses correspondent aux dates de la première publication des ouvrages, mais elles ne correspondent pas nécessairement aux dates de publication des ouvrages disponibles et utilisés.

George Bancroft, *The history of the United States of America from the discovery of the continent*, volume 2, *History of the colonization of the United States of America*, Port Washington, Kennikat Press, 1967, 565 pages.

³⁴ Francis Parkman, *France and England in North America*, tome 7, volume 2, *Montcalm and Wolfe*, Boston, Little, Brown, and Company, 1906, 372 pages.

³⁵ Lawrence Henry Gipson, *British Empire before the American Revolution, The great war for the Empire*, volume 7, *The victorious years, 1758-1760*, New York, Knopf, 1949, 467 pages.

³⁶ Howard H. Peckham, *The Colonial Wars, 1689-1762*, Chicago, University of Chicago Press, 1964, 239 pages.

guerres avec les Amérindiens; Douglas Edward Leach (1973)³⁷, spécialiste d'histoire militaire américaine; Francis Jennings (1988)³⁸, spécialiste d'histoire amérindienne; et Fred Anderson (2000)³⁹, auteur du plus récent ouvrage sur la guerre de Sept Ans.

Les Canadiens de langue française se situent à l'opposé du point de vue américain. Ils répondent de manière voilée aux accusations portées contre la réputation des héros français. Nous avons sélectionné François-Xavier Garneau (1846)⁴⁰, premier historien canadien-français; Henri-Raymond Casgrain (1891)⁴¹, dont l'ouvrage *Montcalm et Lévis* a connu un grand succès et quelques rééditions; Thomas Chapais (1911)⁴², journaliste et biographe posthume de Montcalm; Lionel Groulx (1951)⁴³, précurseur d'une nouvelle histoire professionnelle au Canada français; Guy Frégault (1955)⁴⁴, spécialiste de la période; et Gustave Lanctôt (1964)⁴⁵, dont le point de vue optimiste sur les événements de William-Henry se démarque.

Les historiens canadiens de langue anglaise occupent une position de médiation. Ils ont une approche plus équilibrée et neutre que les historiens britanniques. Sans rejeter entièrement le blâme sur un camp ou l'autre, les auteurs semblent reconnaître les torts de chacun. Les auteurs retenus sont William Kingsford (1890)⁴⁶, auteur d'une histoire du Canada en dix volumes; George F.G. Stanley (1968)⁴⁷, spécialiste d'histoire coloniale

³⁷ Douglas Edward Leach, *Arms for Empire. A Military History of the British Colonies in North America, 1607-1763*, New York, Macmillan Company, 1973, 566 pages.

³⁸ Francis Jennings, *Empire of fortune : crowns, colonies and tribes in the Seventh Years War*, New York, W.W. Norton & Co., 1990, 520 pages.

³⁹ Fred Anderson, *Crucible of War. The Seven Years' War and the fate of Empire in British North America, 1754-1766*, New York, Alfred A.Knopf, 2000, 862 pages.

⁴⁰ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, tome 2, Montréal, Beauchemin & Fils, 1882, 467 pages.

⁴¹ Henri-Raymond Casgrain, *Guerre du Canada, 1756-1760, Montcalm et Lévis*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1899, 400 pages.

⁴² Thomas Chapais, *Le marquis de Montcalm (1712-1759)*, Québec, J.-P.Garneau, 1911, 695 pages.

⁴³ Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, tome 2, Montréal, L'Action Nationale, 1951, 302 pages.

⁴⁴ Frégault, *op.cit*

⁴⁵ Gustave Lanctôt, *Histoire du Canada*, tome 3, *Traité d'Utrecht au traité de Paris, 1713-1763*, Montréal, Beauchemin, 1964, 405 pages.

⁴⁶ William Kingsford, *The history of Canada*, volume 4, *1756-1763*, Toronto, Rowsell & Hutchison, 1890, 584 pages.

⁴⁷ George F.G. Stanley, *New-France : The Last Phase, 1744-1760*, Toronto, McClelland and Stewart, 1968, 319 pages.

française; Ian Kenneth Steele (1969)⁴⁸, qui consacrera plus tard ses travaux à l'histoire du fort William-Henry; et William John Eccles (1983)⁴⁹, spécialiste d'histoire coloniale française.

L'historiographie britannique s'est davantage intéressée à l'histoire de ses colonies américaines avant la Révolution. Se sentant trahie par ses colons, la Grande-Bretagne cesse de se préoccuper de ses anciennes colonies. Cela pourrait expliquer le fait qu'il y ait trop peu de publications récentes sur la période coloniale. Nous avons donc choisi deux auteurs contemporains aux événements : John Entick (1763)⁵⁰, auteur du premier ouvrage d'histoire publié après les événements, et Thomas Mante (1772)⁵¹, qui contredit à quelques reprises son collègue Entick.

Les historiens français gardent une vision très patriotique. En souvenir de la colonie perdue, les auteurs rappellent les hauts faits d'armes des Français en Amérique du Nord. Montcalm serait un héros sans reproche dont le sacrifice n'aura pu servir à conserver le Canada. Nous avons retenu les historiens Louis-Étienne Dussieux (1855)⁵², dont la démarche scientifique est avant-gardiste, et Richard Waddington (1899)⁵³, dont l'oeuvre centenaire est toujours d'actualité.

Notre analyse sera qualitative, et surtout comparative. Nous avons cerné quelques thématiques sur lesquelles les auteurs ne font pas consensus: le nombre de morts et de captifs, les actions posées par les Français, les Canadiens, les Britanniques et les

⁴⁸ Ian Kenneth Steele, *Guerillas and grenadiers : the struggle for Canada, 1689-1760*, Toronto, Ryerson Press, 1969, 149 pages.

⁴⁹ William John Eccles, *The Canadian Frontier, 1534-1760*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1983, 238 pages.

⁵⁰ John Entick, *The general History of the late War : containing it's rise, progress, and event, in Europe, Asia, and America*, London, Printed for Edward Dilly and John Millan, 1763, 464 pages.

⁵¹ Thomas Mante, *The history of the late war in North-America, and the islands of the West-Indies: including the campaigns of MDCCLXIII and MDCCLXIV against His Majesty's Indian enemies*, London, Printed for W. Starham and T. Cadell, 1772, 362 pages.

⁵² Louis-Étienne Dussieux, *Le Canada sous la domination française d'après les archives de la marine et de la guerre*, Paris, B. Lecoffre, 1883, 348 pages.

⁵³ Richard Waddington, *La guerre de sept ans : histoire diplomatique et militaire*, tome 1, Paris, Firmin-Didot, 1899, 752 pages.

Amérindiens lors des événements. Nous avons comparé les différents auteurs pour dégager une perspective liée à leur nationalité et à la période de production des ouvrages.

c) Le nombre de morts et de captifs

Le point le plus litigieux et aussi le plus sensible des débats concerne le nombre de morts lors des événements. De là découle le terme de massacre. Mais est-il justifié? Et d'où viennent les chiffres avancés par les auteurs?

Selon les auteurs, le nombre de morts varie entre vingt⁵⁴ et deux cents⁵⁵. Les évaluations les plus élevées proviennent des auteurs britanniques. Alors que Mante soutient qu'il n'y a que dix ou douze victimes, Entick suggère qu'il pourrait y en avoir plus de 1300⁵⁶, sur une garnison de 2300 hommes. Les plus prudents diront qu'il est impossible d'estimer ou se contentent d'un vague « plusieurs »⁵⁷.

Le père Roubaud, missionnaire chez les Abénaquis, soutient que « Le massacre ne fut cependant pas de durée, ni aussi considérable que tant de furie sembloit le faire craindre; il ne monta guère qu'à quarante ou cinquante hommes⁵⁸ ». C'est aussi le nombre avancé par le chevalier de Lévis : « [...] une cinquantaine de chevelures [...] »⁵⁹. Le Britannique James Nash semble suivre Roubaud et Lévis, mais il mentionne qu'il est impossible de faire un décompte précis. « The number killed on the Road to Fort Edward is uncertain, as many were Butchered in the Woods and Bushes; [...] Near Thirty Carcasses, however, were actually seen [...] »⁶⁰. Contrairement aux précédents estimés, celui de Jonathan Carver est de 1500, mais il y confond morts et captifs⁶¹. Plusieurs auteurs ont repris l'argument de Carver en omettant de spécifier ce petit détail. Cela donne effectivement aux événements des allures de massacre.

⁵⁴ Bancroft, *op.cit.*, p. 467; Dussieux, *op.cit.*, p. 144; Leach, *op.cit.*, p. 401; Lanctôt, *op.cit.*, p. 207.

⁵⁵ Jennings, *op.cit.*, p. 320; Peckham, *op.cit.*, p. 163.

⁵⁶ Entick, *op.cit.*, p. 401; Mante, *op.cit.*, p. 95.

⁵⁷ Garneau, *op.cit.*, p. 272; Stanley, *op.cit.*, p. 161; Waddington, *op.cit.*, p. 268.

⁵⁸ Roubaud, *op.cit.*, p. 186.

⁵⁹ Lévis, *op.cit.*, p. 102.

⁶⁰ Ian Kenneth Steele, « Suppressed official British report of the siege and « massacre » at Fort William Henry, 1757 », *Huntington Library Quarterly*, volume 55, no2 (1992), p. 351.

⁶¹ Carver, *op.cit.*, p. 324.

Le nombre de captifs semble une source moindre de dissensions. De manière générale, les auteurs s'entendent pour proposer un nombre variant entre cinq cents et six cents. La majorité mentionne que les Français ont racheté des Amérindiens la presque totalité des prisonniers. Montcalm en aurait repris entre deux cents et trois cents, alors que Vaudreuil, à Montréal, en aurait racheté le même nombre contre des biens de consommation⁶². C'était là une pratique courante que le gouvernement de la Nouvelle-France avait établi avec ses alliés. Repris aux Amérindiens par la couronne de France, ces prisonniers auraient été renvoyés en Nouvelle-Angleterre. Montcalm, dans ces lettres adressées à Loudoun et à Webb, mentionne qu'il a repris quatre cents prisonniers des mains de leurs maîtres amérindiens et qu'il les envoie, avec une escorte, au fort Edward, le 15 août 1757⁶³. Le témoignage de James Furnis, officier commissaire de l'artillerie, fait prisonnier par les Amérindiens et racheté par les Français, donne raison à Montcalm⁶⁴. Vaudreuil fit envoyer ses prisonniers par bateaux à Halifax. L'un et l'autre tentent de maintenir leur victoire diplomatique obtenue lors de la signature de la capitulation et ils font des efforts en ce sens. Les Français doivent des explications et des justifications à leurs homologues britanniques pour préserver la paix.

Le milicien Jonathan Carver, nous l'avons souligné, avait estimé à 1500 le nombre de morts et de prisonniers⁶⁵, ce qui se rapproche de l'évaluation de Pierre Pouchot, commandant du fort Niagara, qui avance le nombre de 1200 à 1500 uniquement pour les captifs⁶⁶. Témoin de l'arrivée d'Amérindiens à Montréal, Bougainville écrit : « [...] avec environ 200 Anglais. Mr de Vaudreuil les gronde d'avoir violé la capitulation. [...] On leur annonce qu'il faut qu'ils rendent ces Anglais pris injustement et qu'on les leur

⁶² Louis-Antoine de Bougainville (Roland Lamontagne), *Écrits sur la Canada. Mémoires-Journal-Lettres*, Sillery, Pélican, 1993, p. 255-256.

⁶³ « Lettre de Monsieur de Montcalm à Milord Loudon » et « Lettre de Monsieur de Montcalm au General Webb », dans Faucher de Saint-Maurice, *op.cit.*, p. 113-114

⁶⁴ James Furnis, « An Eyewitness account by James Furnis of the surrender of Fort William Henry, August 1757 », *New York History*, volume 42 (1961), p. 314.

⁶⁵ Carver, *op.cit.*, p. 324.

⁶⁶ Pierre Pouchot, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre*, tome 1, Yverdon, Suisse, 1781, p. 106.

payera deux barils d'eau-de-vie pièce⁶⁷ ». Un des témoins les plus impliqués dans les événements, le missionnaire Pierre Roubaud, raconte comment il a échangé contre un scalp un enfant de six mois captif d'un Huron⁶⁸.

Outre les morts et les captifs, quelques Britanniques se sont réfugiés auprès des Français dès les débuts de l'agitation et d'autres ont fui dans les bois, comme Jonathan Carver⁶⁹. Une majorité a donc pu rejoindre le fort Edward soit avec l'escorte des Français, le 15 août, soit en marchant dans la forêt, après s'être enfui. Ce sont généralement ceux que personne ne compte et dont personne ne se soucie.

Très peu d'auteurs s'intéressent au sort des femmes, des enfants, des alliés amérindiens des Britanniques et des esclaves noirs; en fait, très peu mentionnent même leur présence⁷⁰. Contrairement aux régiments qui tiennent des listes de leurs effectifs, les gens suivant les déplacements de l'armée (« camp followers ») ne sont pas répertoriés. Les seuls indices de leur présence à William-Henry sont les récits des témoins des événements de même que les artefacts archéologiques. Cette présence est difficilement mesurable autant avant, qu'après les incidents.

Le journal américain *Pennsylvania Gazette* signale le sort des femmes et des enfants : « The Throats of most, if not all the Women, were cut, their Bellies ripped open, their Bowels torn out, and thrown upon the Faces of their dead or dying Bodies; and 't is said, that all the women are murdered one way or other : That the Children were taken by the Hells, and their Brains beat out against the Trees or Stones, and not one of them saved⁷¹. » Après les événements, le major Israel Putnam se rendit avec ses rangers en reconnaissance près de William-Henry, pour observer les mouvements de l'ennemi. Il y fait de macabres découvertes : « Dead boodies, weltering in blood, were every where to be seen, violated with all the wanton mutilations of savage inge[niou]sity. More than one

⁶⁷ Bougainville, *op.cit.*, p. 256.

⁶⁸ Roubaud, *op.cit.*, p. 188-190.

⁶⁹ Carver, *op.cit.*, p. 318-321.

⁷⁰ Anderson, *op.cit.*, p. 198 ; Entick, *op.cit.*, p. 401; Jennings, *op.cit.*, p. 319; Mante, *op.cit.*, p. 95.

⁷¹ *Pennsylvania Gazette*, 25 août 1757.

hundred women, some with their brains still oozing from the battered heads [...]»⁷². » Roubaud fait aussi mention de cette présence familiale à William-Henry en introduisant, dans sa relation, un groupe de femmes à la recherche de leurs enfants et de leurs maris⁷³, comme quoi plusieurs survivent, contrairement à ce que le journal affirme. De plus, Roubaud a pris soin d'un bébé sauvé de la captivité comme nous l'avons souligné. Tous ne sont pas morts, au contraire.

Certains auteurs, surtout d'origine américaine, se démarquent des autres parce qu'ils mentionnent la présence de « camp followers ». Des femmes et des enfants ont également été victimes des Amérindiens, mais combien? Selon Gipson, « The number of those who fell victim to the Indians will probably never be known with accuracy, although – including the sick and wounded soldiers, the numerous women and children, and those dispatched on the way to Montreal – it was probably not less than two hundred and may have greatly exceed that number⁷⁴ ». Il a raison, le nombre de victimes ne pourra jamais être connu avec certitude, mais il est possible que des chercheurs, comme Ian Kenneth Steele, s'en approche.

Après de méticuleuses recherches, Steele publie, en 1990, des résultats crédibles sur le nombre de militaires disparus et sur leur sort. La garnison de William-Henry était de 2308 militaires, ce qui est proche des 2241 selon l'évaluation de Bougainville⁷⁵. Selon Steele, qui s'appuie sur les registres militaires des différents régiments, plus de 75% des militaires ont survécu au massacre et sont restés dans les Treize Colonies, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas été emmenés en captivité. À la fin de l'année 1757, avec le rachat de plusieurs prisonniers à Montréal par Vaudreuil et renvoyés dans les colonies britanniques, ce nombre passe à 85%. Il ne reste que trois cents huit militaires dont le sort demeure inconnu.

⁷² Israel Putnam, *An essay on the life of the Honourable Major General Israel Putnam*. Hartford, Hudson and Goodwin, 1788, p. 42.

⁷³ Roubaud, *op.cit.*, p. 188.

⁷⁴ Gipson, *op.cit.*, p. 87.

⁷⁵ Montcalm, *op.cit.*, p. 294-297. Annexe E.

Tableau du nombre de militaires au fort William-Henry⁷⁶

Régiments	9 août 1757	Retournés au 31 août 1757	Retournés au 31 décembre 1757	Morts ou manquants au 31 décembre 1757
Réguliers				
35 ^e	586	523	36	27
60 ^e	118	82	13	23
Artillerie	29	27	1	1
Indépendants	218	190	9	19
Total	951	822	59	70
Provinciaux				
Massachusetts	792	563	102	127
New Hampshire	221	154	19	48
New Jersey	289	205	34	50
New York	55	39	3	13
Total	1357	961	158	238
Total	2308	1783	217	308

L'historien Steele, propose quatre destinées pour les militaires portés disparus après 1757⁷⁷. Tout d'abord, quarante regagnent les territoires de l'Empire entre 1758 et 1763. Les autorités françaises continuent d'échanger des prisonniers et d'en retourner dans les colonies britanniques et en Angleterre. Entre 1759 et 1763, les Britanniques occupent le territoire du Canada, les captifs retrouvent leur liberté, et, après la signature de la paix entre la France et l'Angleterre, les prisonniers britanniques et américains furent déclarés libres. Ensuite, une cinquantaine de prisonniers décident de rester avec les Français, de se convertir au catholicisme, de s'installer au Canada et d'y fonder une famille. Puis, une autre quarantaine meurent en captivité (durant le voyage jusque dans la vallée du Saint-Laurent ou dans les Grands Lacs, peut-être des suites de la variole, après avoir été adoptés par une famille amérindienne). Enfin, pour cent soixante-quinze hommes, environ 7% du total de la garnison, Steele les croit morts lors des attaques et des leurs suites, ou encore, il ignore ce qu'ils sont devenus.

⁷⁶ Steele, *Betrayals*, p. 135.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 138.

Tableau du sort des militaires du fort William-Henry : une estimation⁷⁸

Régiments	Manquants en janvier 1758	Retournés entre 1758-1763	Demeurés avec les Français	Morts en captivité	Morts ou inconnus
Massachusetts	127	15	22	17	73
New Hampshire	48	9	8	6	25
Autres	133	17	23	17	76
Total	308	41	53	40	175

Steele, faute de document, n'a pu reproduire ce travail pour les femmes, enfants, alliés britanniques et esclaves présents à William-Henry, capturés ou morts lors du massacre. Mais il croit que les pertes de ce groupe équivaldraient à 10% des pertes totales⁷⁹. Steele estime, sans preuve à l'appui, à vingt-sept le nombre de « camp followers » tués le 10 août⁸⁰.

Nous croyons que le nombre de morts, du côté des militaires, s'élèverait à une cinquantaine. Les pertes civiles, c'est-à-dire les femmes, les enfants, les esclaves et les alliés, sont incalculables faute de preuve. Nous sommes tentées de reprendre le nombre avancé par Steele plus haut, soit vingt-sept. Toutefois, il n'apporte aucune précision sur l'origine de cette estimation. Le nombre de captifs, le 10 août, serait d'environ six cents, avant les rachats de Montcalm et de Vaudreuil. Des Canadiens ont acquis des esclaves, tandis qu'une centaine de femmes, enfants, alliés amérindiens des Britanniques et militaires sont conduits dans les nations amérindiennes pour y être adopté ou torturé.

d) La participation des Français et des Canadiens

Les auteurs, américains surtout, dénoncent la participation passive des Français et celle plus active des Canadiens. Les Français n'auraient pas agi assez promptement tandis que les Canadiens auraient collaborés avec les alliés. Les Français auraient laissé leurs alliés agir et seraient intervenus sans trop de presse, laissant le temps aux Amérindiens de

⁷⁸ *Ibid.*, p. 139

⁷⁹ *Ibid.*, p. 230.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 143.

pillier, tuer et capturer. Ils auraient aussi envoyé une escorte moins nombreuse que promise. Les Français sont donc accusés d'inhumanité et de trahison.

Le milicien Jonathan Carver, dans son récit, évoque l'absence de l'escorte française au moment du départ des Britanniques⁸¹. Selon les termes de la capitulation (articles I et VI), une escorte composée de réguliers, de miliciens et d'interprètes devait protéger la garnison. Mais l'escorte promise n'y était pas. Harcelé par des Amérindiens, Carver demanda de l'aide à une sentinelle française, mais il est plutôt durement rabroué : « [...] he only called me a English dog, and thrust me with violence back again into the midst of the Indians⁸². » Le militaire Minis Hays confirme l'absence d'aide des Français, malgré la présence de l'escorte. Il va même jusqu'à les accuser de complicité avec les alliés : « The French it is true had a detachm[en]t of their men drawn up as is mentioned in the 1s & 6th Article of Capitulation but their only business was to receive the plunder by the Savages⁸³. »

L'historien Francis Jennings, pour sa part, croit en une collaboration, voire même une conspiration, entre les Français et les Amérindiens : « Montcalm and the Indians came to an agreement that they could pillage at will and seize prisoners whom he would subsequently ransom as he did, again in the pattern of Oswego⁸⁴. » Jennings n'est pas le seul à adhérer à cette thèse, mais il semble être le plus convaincu. Comparé aux deux auteurs britanniques adoptant la même vision, il présente davantage de recul et de preuves, parmi lesquelles le témoignage de Jonathan Carver. Mante aussi suggère qu'un « [...] previous agreement made with de Marquis de Montcalm, who had promised them [les Amérindiens] the plunder of the English, and on Marquis de Montcalm's refusing to comply, they resolved to execute the agreement themselves⁸⁵ ». Selon Entick, c'est à la suite d'une demande des Amérindiens que les Français auraient laissé ces derniers agir :

⁸¹ Carver, *op.cit.*, p. 317.

⁸² *Ibid.*, p. 318

⁸³ Hays, *op.cit.*, p. 150.

⁸⁴ Jennings, *op.cit.*, p. 318.

⁸⁵ Mante, *op.cit.*, p. 95.

« [...les Français] perfidiously and inhumanly gave way to the Indian demand, and permitted the savage blood-hounds to fall upon the disarmed garrison [...]»⁸⁶. »

George Bartman, l'aide de camp du général Webb, suggère que les Français ont indirectement participé au massacre. Il décrit ainsi les événements : « [...] The Indians of the Enemy (you may imagine not without the connivance of the French) fell upon them [...]»⁸⁷. Le *Boston Gazette* reprend cette idée d'une conspiration. Selon le journal, Montcalm avait un accord avec ses alliés pour le pillage du fort : « [...] some Chiefs of the Indians went and accused the French General with having deceived them, in that he had promised them the Plunder of the English, which they found they were now deprived of by the Capitulation [...]»⁸⁸. Frustrés, ils auraient décidé d'agir quand même. C'est aussi ce que soutient l'officier français Malartic. Il signale que Montcalm avait permis aux Canadiens et aux alliés de piller le fort⁸⁹. Il est probable que Montcalm ait convenu, en privé, de certains avantages pour ses alliés.

Bougainville accuse aussi ses compatriotes français et les Canadiens d'avoir encouragé les Amérindiens à piller dans le but intéressé d'acquérir un butin. Il écrit, en septembre 1757 : « Croiriez-vous que cette abominable action des sauvages au fort Guillaume-Henry a des complices parmi les gens qui se disent originaires de France? que l'avidité du gain, la certitude de tirer de ces sauvages à très bas prix, tout le pillage qu'ils auroient fait, sont les premières causes d'une horreur que l'Angleterre ne manquera pas de nous reprocher longtemps⁹⁰ ». Il rend les Blancs, Français et Canadiens, responsables des incidents.

Habités à combattre aux côtés des Amérindiens, les Canadiens se trouvent aussi au banc des accusés. Ils auraient refusé de porter secours aux Britanniques et d'aider les

⁸⁶ Entick, *op.cit.*, p. 401.

⁸⁷ George Bartman, « The siege of Fort William Henry : Lettres of George Bartman », *Huntington Library Quarterly*, volume 12, no4 (1949), p. 424.

⁸⁸ *Boston Gazette*, 5 septembre 1757.

⁸⁹ Anne-Joseph-Hyppolite de Maurès de Malartic, *Journal des campagnes au Canada de 1755 à 1760*, Dijon, L.Damidot, 1890, p. 145.

⁹⁰ « Bougainville à Mme de Séchelles, Québec, ce xx 7bre 1757 », Bougainville, *op.cit.*, p. 419.

Français⁹¹. Pire, ils auraient suivi les Amérindiens dans la cohue, tué et volé⁹². Selon Steele, les interprètes, pour la plupart Canadiens, auraient pu traduire faussement les exhortations de Montcalm lors d'un conseil avec les Amérindiens, le 9 août. Montcalm voulait éviter les débordements de ses alliés, mais les interprètes auraient pu les encourager à agir, contre la volonté du marquis⁹³. Cela ne demeure qu'une spéculation, car aucun document ne vient appuyer cette hypothèse.

Le blâme va principalement à Montcalm, commandant de l'expédition et de l'armée. Il est responsable de ses troupes autant françaises qu'amérindiennes. C'est en cela qu'il serait coupable. Selon le notaire français Louis de Courville, la faute ne devrait revenir ni à Montcalm ni à un autre officier. C'est « [...] au peu de discipline que M. de Vaudreuil mettoit parmi les Sauvages; il leur permettoit tout [...] ⁹⁴ ». Vaudreuil avait en effet, depuis longtemps, compris qu'il était inutile de vouloir contrôler les alliés amérindiens, car ils s'y refusent. Cependant, les officiers français le lui reprochent comme une lacune de son administration.

Pour la majorité des auteurs, les officiers, les missionnaires et les interprètes ne devraient pas être les cibles de tels reproches⁹⁵. Ils seraient intervenus et auraient sauvé des Britanniques au risque de leurs propres vies, soit en les protégeant, soit en les rachetant à leurs maîtres amérindiens. Des militaires français auraient même été tués et blessés lors des événements⁹⁶.

Le missionnaire Roubaud aurait été un des premiers à se jeter dans la mêlée et à tenter de sauver des Britanniques. Sans se réserver les honneurs pour lui seul, il vante la bravoure des officiers français et canadiens qui n'auraient pas été oisifs et insensibles à

⁹¹ Parkman, *op.cit.*, p. 297; Steele, *Guerillas*, p. 107

⁹² Kingsford, *op.cit.*, p. 65.

⁹³ Steele, *Betrayals*, p. 113.

⁹⁴ Louis Léonard Aumasson de Courville, *Mémoires sur le Canada depuis 1749 jusqu'à 1760*, Québec, Middleton & Dawson, 1873, p. 97.

⁹⁵ Anderson, *op.cit.*, p. 197; Bancroft, *op.cit.*, p. 467; Casgrain, *op.cit.*, p. 118; Chapais, *op.cit.*, p. 284; Dussieux, *op.cit.*, p. 144; Garneau, *op.cit.*, p. 272; Leach, *op.cit.*, p. 401; Parkman, *op.cit.*, p. 297; Peckham, *op.cit.*, p. 163; Stanley, *op.cit.*, p. 161; Steele, *Guerillas*, p. 107; Waddington, *op.cit.*, p. 266.

⁹⁶ Dussieux, *op.cit.*, p. 144; Garneau, *op.cit.*, p. 272; Stanley, *op.cit.*, p. 161.

l'événement⁹⁷. Il signale particulièrement le dévouement de deux officiers qui ont risqué leur vie : « Un de nos sergens qui s'étoit opposé fortement à leur violence, fut renversé par terre d'un coup de lance. Un autre de nos officiers français, pour le prix du même zèle, avoit reçu une large blessure qui le conduisit aux portes du tombeau [...]»⁹⁸. » Jean-Baptiste d'Alegrac a consigné dans ses mémoires qu'une fois les officiers britanniques délivrés des mains de leurs maîtres amérindiens, les officiers français leur ont offert l'hospitalité dans leurs tentes et ont partagé leur garde-robe et leur repas avec eux. Il rapporte ainsi ses bontés : « Nous menâmes tous les officiers Anglais dans nos tentes. Nous nous déshabillâmes pour les habiller et nous les traitâmes de la meilleure chère que nous pûmes en pareille circonstance, de manière qu'ils ne pouvaient que se louer de nos attentions⁹⁹. »

À l'exception de quelques auteurs anglophones, les historiens ne remettent pas en cause les tentatives des Français et des Canadiens pour sauver les Britanniques. Dans certains cas, ce fut efficace, dans d'autres moins, leur intervention ayant excité davantage les Amérindiens. Fort de son expérience à Oswego¹⁰⁰, le général Montcalm aurait-il dû s'attendre à cette réaction des Amérindiens? Ses démarches auprès des chefs, le 9 août¹⁰¹, démontrent cependant ses préoccupations. Sa seule faute aurait été de se décharger de sa responsabilité sur les chefs de guerre.

⁹⁷ Roubaud, *op.cit.*, p. 187.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Jean-Baptiste d'Alegrac, *Aventures militaires au XVIIIe siècle d'après les mémoires de Jean-Baptiste d'Alegrac, publ. par Charles Coste*, Paris Berger-Levrault, 1935, p. 71.

¹⁰⁰ La campagne de 1756 se déroule à Oswego, sur les rives du lac Ontario. Après un bref siège avec trois mille hommes, les Français, dirigés par Montcalm, connaissent la victoire le 14 août 1756. Montcalm n'accorde pas les honneurs de la guerre à la garnison britannique de mille huit cents hommes, parce qu'ils ne se sont pas battus honorablement. Ils sont tous constitués prisonniers et, à ce titre, ils seront conduits à Montréal et Québec. Malheureusement, un événement vient assombrir la gloire des Français, auquel sera associé le terme de « massacre ». Les alliés s'attaquent aux prisonniers britanniques et en tuent quelques uns. L'explication la plus probable de ces gestes viendrait du fait que quelques prisonniers auraient tenté de se sauver dans les bois. Personne n'ose proposer un nombre de morts, faute de preuves. Nous croyons toutefois que ce nombre ne pourrait excéder cinquante. Cette fois-ci, les alliés ont un bon alibi diplomatique : ils ont voulu protéger les droits des Français en empêchant leurs prisonniers de s'échapper. La fuite de prisonniers est, dans l'éthique militaire des Européens et des Amérindiens, une trahison.

¹⁰¹ Montcalm tient un conseil de guerre avec les chefs des nations présentes pour s'assurer que les alliés n'iront pas à l'encontre de la capitulation. Montcalm, *op.cit.*, p. 292.

Chez les Britanniques, le souvenir de William-Henry et le désir de vengeance sont restés très présents. « To what a Pitch of Perfidy and Cruelty is the French Nation arrived! [...] but the Lord knows what French Treachery will do. Shall we never have Revenge¹⁰². » Ce sentiment est alimenté par les récits de survivants comme John Maylem, jeune officier du Massachusetts. Dans un poème publié en 1758, il invoque la vengeance :

[...] O Chief in War! of all (young) Albion's Force,
Invest me only with SUFFICIENT Power;
I (yet a Boy) will play the Man, and chase
The wily Savage from his secret Haunts; [...]¹⁰³

Les Britanniques auraient l'occasion de se venger des torts subis. Ils n'accordèrent pas les honneurs de la guerre à la garnison française de la forteresse de Louisbourg, en 1758, ni à Vaudreuil à Montréal, en 1760. Les auteurs du 19^e siècle prirent généralement le parti de juger les Français et les Canadiens. Les auteurs du 20^e siècle, de leur côté, restent neutres et présentent les bons et les mauvais coups de chacun.

Il faut nous rappeler que Montcalm et les officiers français avaient l'honneur pour principe. Compte tenu du caractère sacré d'une capitulation, ils n'auraient pu concevoir, avec leurs alliés, un tel plan. Les Amérindiens étaient capables d'en avoir eu l'initiative. Par contre, les Canadiens, amis de longue date, ont pu jouer un rôle dans les événements. Les interprètes et les officiers coloniaux ont peut-être influencé les alliés. Aussi, comme Bougainville l'écrivait, des gens d'origine française se sont portés acquéreur d'objets pillés et des Canadiens ont acheté des esclaves noirs aux Amérindiens. Malheureusement, peu de documents nous permettent d'établir avec certitude l'implication des Français et des Canadiens dans l'affaire du fort William-Henry.

e) Les torts des Britanniques

Les Britanniques ont-ils été les artisans de leur propre malheur? Les auteurs leur reprochent de s'être laissé massacrer et d'avoir eu des dirigeants peu entreprenants.

¹⁰² *Pennsylvania Gazette*, 25 août 1757.

¹⁰³ John Maylem, « Gallic Perfidy », dans Richard Slotkin, *Regeneration through violence : the mythology of the American frontier, 1600-1860*, Middletown, Wesleyan University Press, 1973, p. 250.

Selon plusieurs auteurs francophones, les Britanniques seraient responsables de leurs maux. C'est l'opinion partagée principalement par Casgrain, Chapais, Dussieux, Garneau et Waddington¹⁰⁴. Étonnamment, les Américains Bancroft et Parkman soutiennent aussi cette thèse¹⁰⁵, mais non les Canadiens anglais. De quoi seraient-ils coupables? D'abord, ils ne se seraient pas débarrassés de l'alcool qu'ils avaient quand les officiers français le leur avaient demandé. Cette eau-de-vie serait tombée entre les mains des alliés amérindiens qui se seraient enivrés, provoquant ainsi des conditions favorables aux massacres. Pris de panique devant l'attroupement d'Amérindiens curieux venu assister à leur départ, les Britanniques n'auraient pas attendu l'escorte de Français et de Canadiens pour quitter William-Henry. Cela aurait excité les alliés et les aurait incités à risquer quelques prouesses. Aussi, les Britanniques avaient leurs armes avec eux, et elles n'étaient pas chargées puisque leurs munitions avaient été confisquées par l'armée française, comme prévu par la capitulation (Article III). Cependant, rien ne les empêchait d'utiliser leurs baïonnettes ou leurs épées pour se garantir de l'agression. Ils n'auraient rien fait pour se défendre, ni pour sauver leurs esclaves et leurs alliés amérindiens¹⁰⁶.

Dans des lettres destinées à Loudoun et Webb, Montcalm fait référence à l'alcool donné par la garnison britannique aux alliés. À Loudoun il écrit ceci : « [...la garnison] n'aurait pas souffert la moindre altération si vos soldats n'avoient donné du rum, si cette troupe avait voulu sortir avec plus d'ordre et ne pas prendre une terreur de nos Sauvages qui a enhardi ces derniers, en un mot s'ils avaient voulu faire exécuter ce que je leur avais fait prescrire pour leur propre avantage¹⁰⁷. » Lévis reprend la même constatation. Les Britanniques n'ont pas écouté les recommandations des Français à cet égard. Le chevalier mentionne également, dans son journal, que la garnison s'est laissé déshabiller et désarmer sans broncher¹⁰⁸. Aussi, Bougainville écrit, dans son journal, que les

¹⁰⁴ Casgrain, *op.cit.*, p. 116 ; Chapais, *op.cit.*, p. 279 et 279 ; Dussieux, *op.cit.*, p. 144; Garneau, *op.cit.*, p. 272; Waddington, *op.cit.*, p. 263.

¹⁰⁵ Bancroft, *op.cit.*, p. 467; Parkman, *op.cit.*, p. 296.

¹⁰⁶ MacLeod, *op.cit.*, p. 136.

¹⁰⁷ « Lettre de Monsieur de Montcalm a Milord Loudon », dans Faucher de Saint-Maurice, *op.cit.*, p. 112.

¹⁰⁸ Lévis, *op.cit.*, p. 102.

Britanniques ont voulu partir avant l'arrivée de l'escorte¹⁰⁹. Cela les aurait placés dans une situation précaire et dangereuse vis à vis des alliés.

Les auteurs anglophones, même s'ils n'adoptent pas aisément ces propositions, dénoncent néanmoins la conduite de Daniel Webb¹¹⁰. Ce général commandait une partie des forces armées au fort Edward à vingt-cinq kilomètres de distance du fort William-Henry. Webb connaissait la situation de Monro. Il avait mandé trop tard les troupes coloniales en renfort; elles commencèrent à arriver autour du 8 août au fort Edward. Pourtant Webb avait une garnison de cinq mille hommes et il aurait pu lancer une attaque contre les assiégeants, surtout s'il avait la certitude de l'arrivée imminente de renforts. Webb n'a pas agi. Il a préféré rester à fort Edward en prévision d'une attaque française à cet endroit, qui n'eut jamais lieu. Webb serait coupable d'avoir manqué d'initiative et d'avoir choisi la voie de l'évitement plutôt que celle de la confrontation.

Les membres de la garnison défaite auraient dû agir alors qu'ils étaient victimes des Amérindiens, clament plusieurs auteurs. Ils n'auraient pas agi par respect pour les termes de la capitulation, soutiennent d'autres. Après tout, les honneurs de la guerre n'étaient-ils pas aussi importants que la vie des soldats. Toutefois, la majorité des auteurs ne prêtent aucune intention suicidaire à la garnison britannique.

Les auteurs francophones privilégient la thèse d'une responsabilité britannique, peut-être en réponse aux accusations des anglophones sur la culpabilité française et pour reprendre l'argumentation de Montcalm. Les Canadiens-anglais évitent de se prononcer.

f) L'incompréhensible Amérindien

Témoins de l'époque et historiens ne considèrent jamais les Amérindiens assez matures pour prendre la responsabilité de leurs actes. C'est sur les Français, les Canadiens et les Britanniques que les auteurs rejettent plutôt le tort. Cette attitude paternaliste étonne lorsqu'il s'agit d'auteurs plus actuels. Est-ce à dire qu'ils ne comprennent rien aux

¹⁰⁹ Bougainville, *op.cit.*, p. 254.

¹¹⁰ Jennings, *op.cit.*, p. 320; Kingsford, *op.cit.*, p. 56.

Amérindiens. Pourtant la question ne se pose-t-elle pas? Quelles étaient les intentions des alliés lors des événements? Cela n'est-il pas digne de débat plutôt que du silence habituel de l'historiographie.

Pour la majorité des auteurs, la consommation d'alcool par les Amérindiens constitue la cause première des « massacres »¹¹¹. Viendrons peut-être en second les hostilités de longues dates entre les Abénaquis et les colons de la Nouvelle-Angleterre¹¹². À cela s'ajoutent une série de qualificatifs des plus péjoratifs décrivant les actions des alliés : cupidité, indocilité, perfidie, mauvais caractère, colère, goût du sang, barbarie, cruauté et massacre. Explications simplistes? Préjugés? Nous allons en débattre.

Les manières qu'ont les Européens et les Amérindiens de faire la guerre et la paix sont bien différentes. Seulement deux historiens ont eu la perspicacité de les lier aux causes de ces événements. Anderson et Eccles mentionnent que les alliés amérindiens refusent de se soumettre aux codes de la guerre européenne¹¹³. Ce sont ces différences profondes qui pourraient expliquer les gestes des alliés et la compréhension qu'en ont eu les Européens.

Aucun auteur ne fait l'histoire amérindienne de ces événements, même pas Jennings, dont les nombreuses publications sur les Iroquois témoignent de son intérêt pour le sujet. Dans son ouvrage, *Empire of fortune*, il adopte une position qui tient davantage d'une émotivité nationale que d'un travail scientifique et objectif. Il soutient que les Français ont conspiré avec les Amérindiens, pour massacrer les Britanniques. Dépourvus de moralité, les Français auraient planifier la mort de ceux qu'ils prétendaient protéger. Leurs alliés n'en auraient guère plus. Bref, ils demeureraient des figurants dont personne ne cherche à questionner les motivations puisqu'ils ne prennent pas directement part à l'Histoire. Ils seraient d'éternels enfants dépendants de leurs parents européens.

¹¹¹ Bancroft, *op.cit.*, p. 467; Casgrain, *op.cit.*, p. 117; Chapais, *op.cit.*, p. 279; Dussieux, *op.cit.*, p. 144; Garneau, *op.cit.*, p. 272; Parkman, *op.cit.*, p. 296; Peckham, *op.cit.*, p. 163; Stanley, *op.cit.*, p. 161; Steele, *Guerillas*, p. 107.

¹¹² Bancroft, *op.cit.*, p. 467; Leach, *op.cit.*, p. 401; Stanley, *op.cit.*, p. 161.

¹¹³ Anderson, *op.cit.*, p. 196; Eccles, *op.cit.*, p. 174.

* * *

Nous n'avons pas encore débattu de Guy Frégault et de Lionel Groulx, deux cas particuliers de notre échantillon. Guy Frégault n'aborde pas cet épisode de la même façon que la majorité des auteurs. Il ne traite d'aucune des thématiques présentées ci-devant. Cela ne fait pas de son ouvrage un mauvais livre pour autant, au contraire. Pour sa part, Lionel Groulx ne mentionne même pas l'existence de ces faits.

L'historien Frégault ne suit pas le courant traditionnel. En 1955, il innove en publiant son histoire de *La guerre de Conquête*. Il est le seul à consulter systématiquement des sources britanniques et américaines. C'est avec cet éclairage nouveau qu'il dispose les faits, sans pour autant reprendre le schéma narratif traditionnel. Il écrit : « Il n'entre pas dans le cadre de notre étude d'examiner de près cet épisode¹¹⁴. » Cela ne nous explique pas pour autant son silence sur l'événement. Par contre, Frégault démontre très bien la faiblesse de l'organisation dans les colonies britanniques et les lacunes de la défense frontalière. Et il met en évidence le manque d'initiative de Montcalm devant la vulnérabilité des colonies. En précurseur qu'il est, Frégault présente aussi l'opinion publique américaine à la suite des massacres, proposée dans les journaux comme le *Boston Gazette* et le *New York Mercury*. C'est du jamais vu pour un auteur francophone de détailler ainsi la vision de l'ennemi. Il ne s'étonne pas du comportement des alliés qui relèverait d'une attitude plus large, le raid.

L'ouvrage de Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, ne traite pas du tout de cette expédition de l'été 1757. Nous ne mentionnons que cet ouvrage, mais l'historiographie compte plusieurs volumes qui omettent ces faits. L'étrange oubli de ces événements est inquiétant : il signifie l'oubli du passé et le camouflage de faits embarrassants. Les événements du fort William-Henry dépassent l'année 1757 et l'espace du lac George. Ils ont une importance qui leur est propre et qui mérite d'être exposée au même titre que les autres batailles entre Français et Britanniques.

Avec l'oubli, vient le silence. Absence de débats, discours sans écho, dialogues de sourds. Pris individuellement, les événements de William-Henry n'ont pas beaucoup de répercussions, mais, pris dans un ensemble, celui des campagnes françaises par exemple, ils s'avèrent plus significatifs. Mais voilà, les historiens repartent tous à zéro et croient détenir une vérité. Rarement un historien en mentionne-t-il un autre, même s'il est possible d'identifier certaines influences¹¹⁵. Les controverses entourant la prise du fort William-Henry sont redondantes parce qu'elles omettent d'interroger les principaux acteurs, les Amérindiens; nous possédons déjà l'opinion des Français et des Britanniques, mais personne n'essaie d'expliquer les gestes et les mobiles des Amérindiens.

L'histoire amérindienne se distingue de l'histoire nationale traditionnelle. Courant à part de l'historiographie, elle n'y est pas incluse. Peut-on écarter ainsi et si peu considérer des acteurs de l'histoire? L'histoire traditionnelle les perçoit davantage comme des acteurs secondaires ou des figurants. Ils ne seraient même pas responsables de leurs gestes puisque c'est à d'autres que l'historiographie en attribue le mérite (les raids frontaliers) ou la honte (les massacres d'Oswego et William-Henry).

L'historiographie aurait-elle fabriqué le « massacre », plutôt que les faits eux-mêmes? Cela nous ramène à notre point de départ : une victoire amérindienne équivaldrait-elle à un massacre pour les Européens¹¹⁶? Selon Frégault, cette victoire amérindienne s'inscrit dans la guerre de frontière. « Si spectaculaire soit-il, le massacre de William-Henry n'est qu'une atrocité de plus. Les bandes indigènes, parfois conduites par des officiers canadiens, continuent sans relâche à répandre la terreur et la destruction sur les frontières britanniques¹¹⁷. » N'oublions pas que les gens des colonies britanniques font de même avec des groupes d'hommes entraînés pour ce genre d'opération, nommés rangers. Pour Lanctôt, ce n'est pas un massacre puisqu'il n'y a que vingt-neuf morts¹¹⁸. Cependant, dans la définition de massacre, donnée par Diderot et d'Alembert, ce n'est pas au nombre

¹¹⁴ Frégault, *op.cit.*, p. 217.

¹¹⁵ Casgrain a pratiquement traduit l'ouvrage de Parkman.

¹¹⁶ Berkhofer, *op.cit.*, p. 545.

¹¹⁷ Frégault, *op.cit.*, p. 218.

¹¹⁸ Lanctôt, *op.cit.*, p. 207.

de morts qu'il faut attribuer le terme, mais plutôt aux circonstances spontanées. Les alliés ont tué une cinquantaine de personnes, mais le fait d'avoir pris par surprise la garnison après sa reddition et de s'être attaqué aux femmes et aux enfants a rendu les actions cruelles. Certes les soldats pouvaient se défendre avec leurs baïonnettes et ils étaient plus nombreux que leurs assaillants. Aussi, dans ce genre de situation conflictuelle, l'objectif de l'agresseur n'est-il pas de supprimer des vies et d'infliger des blessures psychologiques, pour affaiblir l'ennemi. Les Amérindiens, pour leur part, ne veulent que des preuves de leur participation à la campagne militaire; des prisonniers, des biens et quelques scalps. À leurs yeux, ils ne commettent pas de massacre, car c'est une appellation européenne, mais ils obtiennent une victoire.

Les auteurs des 18^e et 19^e siècles prennent généralement position en faveur du camp auquel ils appartiennent, soit français, soit britannique. Au 20^e siècle, les opinions se raffinent. Les auteurs canadiens anglais favorisent la neutralité, les Canadiens français explorent de nouvelles façons de faire (méthodologies et sources) et les Américains remettent en cause les actions de leurs ancêtres. Cependant, personne ne semble s'intéresser aux principaux acteurs des événements, les Amérindiens.

Chapitre 2

Les acteurs amérindiens

« Quel pays! Quels hommes! Quelle guerre¹! »

Il est reconnu que, dans le Nouveau Monde, les Français ont été les seuls à entretenir de relativement bonnes relations avec les Amérindiens². Les alliances entre les Français et les autochtones datent du début du 17^e siècle. À ce moment, Champlain accepta d'accompagner les Montagnais à la guerre, contre les Iroquois. C'est ainsi que les Français ont inauguré une longue tradition de relations amicales et hostiles avec les différentes nations amérindiennes. Contrairement à l'idée répandue, il n'y a pas que les Français qui sont favorisés par les alliances. Les Amérindiens aussi tirent profits des relations établies avec les Blancs, ne serait-ce que pour l'apport technologique du métal, tels que le chaudron, la hache et le fusil. Les alliances favorisent le commerce des fourrures, la sécurité des membres sur le territoire, la non-agression et la participation aux conflits entre Amérindiens et Européens³. Sans cette assistance militaire des

¹ « Bougainville à Mme de Séchelles, 19 août 1757 », Bougainville, *op.cit.*, p. 408.

² Olive Patricia Dickason, *Les Premières Nations du Canada. Depuis les temps les plus lointains jusqu'à nous jours*. Sillery, Septentrion, 1996, p. 173.

³ Delâge, « L'alliance franco-amérindienne, 1660-1701 », *Recherches Amérindiennes au Québec*, volume 19, no1 (1989), p. 8.

Amérindiens, les Français n'auraient pu maintenir aussi longtemps leur empire en Amérique⁴.

Pierre Clastres définit les alliances comme un moyen et non comme un but, elles sont un moyen d'atteindre un objectif. « Autant dire que l'on se résigne à l'alliance parce qu'il serait trop dangereux d'engager dans la solitude des opérations militaires [...] : la guerre y est première par rapport à l'alliance, c'est la guerre comme institution qui détermine l'alliance comme tactique⁵. »

Durant l'été 1757, la campagne contre le fort William-Henry rassemble des alliés des Français qui proviennent de la vallée du Saint-Laurent, des Grands Lacs et de la vallée de l'Ohio. Les Français font d'ailleurs la distinction entre les domiciliés et les alliés des Pays-d'en-Haut. Mais, cette campagne regroupe aussi, du côté des Britanniques, des alliés amérindiens.

a) Les domiciliés

Pour la campagne de l'été 1757, Montcalm a rassemblé autour de lui 820 alliés domiciliés⁶. Parmi eux, toutes les nations sédentaires ou semi-sédentaires de la vallée du Saint-Laurent sont représentées.

Tableau des alliés domiciliés accompagnant l'armée française⁷

Domiciliés	Nombre	Officiers attachés aux Sauvages	Missionnaires	Interprètes
Sous les ordres de MM. de La Corne et de Saint-Luc				
Népissingues	53	M. de Langy-Montégron	L'abbé Mathevet, sulpicien	Saint-Germain
Algonquins du Lac-des-Deux-Montagnes	24			

⁴ Mason Wade, « French Indian Policies », dans *Handbook of North American Indians*, volume 4, *op.cit.*, p. 28.

⁵ Clastres, *Recherches*, p. 197.

⁶ Les guerriers, dans les villages des domiciliés, représentent 1/5 de la population. John A. Dickinson et Jan Grabowski, « Les populations amérindiennes de la vallée laurentienne, 1608-1765 », *Annales de démographie historique*, 1993, p. 56.

⁷ D'après Montcalm, *op.cit.*, p. 264.

Algonquins de la Pointe-du-Lac	23			
Algonquins	47			
Abénaquis de Saint-François	104	MM. le chevalier de Niverville et de Hertel	Le père Roubaud, jésuite	Châteaueux
Abénaquis de Bécancour	80	MM. le chevalier de Niverville et de Hertel	Le père Roubaud, jésuite	Châteaueux
Abénaquis de Missisquoi⁸	25	MM. le chevalier de Niverville et de Hertel	Le père Roubaud, jésuite	Châteaueux
Abénaquis de Penobscot⁹	36	MM. le chevalier de Niverville et de Hertel	Le père Roubaud, jésuite	Châteaueux
Abénaquis	245			
Iroquois du Sault-Saint-Louis	258	MM. de Longueuil et Sabrevois	L'abbé Picquet, sulpicien	Perthuis et La Force
Iroquois du lac des Deux-Montagnes	94	MM. de Longueuil et Sabrevois	L'abbé Picquet, sulpicien	Perthuis et La Force
Iroquois de la Présentation	3	MM. de Longueuil et Sabrevois	L'abbé Picquet, sulpicien	Perthuis et La Force
Iroquois Onneiouts¹⁰	8	MM. de Longueuil et Sabrevois	L'abbé Picquet, sulpicien	Perthuis et La Force
Iroquois	363			
Hurons du Détroit	26	M. de Longueuil	L'abbé Picquet, sulpicien	Saint-Martin
Hurons de Lorette	26	M. de Longueuil	L'abbé Picquet, sulpicien	Saint-Martin
Hurons	52			
Micmacs de l'Acadie	4	MM. le chevalier de Niverville et de Hertel	L'abbé Picquet, sulpicien	Launière
Malécites	56	MM. le chevalier de Niverville et de Hertel	L'abbé Picquet, sulpicien	Launière
Total	820			

⁸ En référence au village situé à l'embouchure de la rivière Missisquoi, près du lac Champlain. *Dictionnaire biographique du Canada* [dorénavant *DBC*], volume 3, 1741-1770, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. xxxiv.

⁹ Ce village est situé à l'embouchure de la rivière Penobscot, sur les bords de l'Atlantique, dans le sud-ouest de l'Acadie d'alors.

¹⁰ Les Iroquois Onneiout habitent aussi la réduction de la Présentation. Nous ne pouvons savoir les raisons qui ont poussé Bougainville à les distinguer des autres Iroquois de cette mission.

Les Français incluent, dans le tableau, les Micmacs, les Malécites et les Abénaquis sédentarisés en Acadie et dans la région de la rivière Missisquoi. Les Hurons de Détroit, dans la région des Grands Lacs, y sont aussi inscrits puisqu'ils sont domiciliés dans cette région.

Les domiciliés, connus ultérieurement comme les Sept-Nations du Canada¹¹ ou les Indiens des missions, sont des Amérindiens catholiques, alliés des Français et sédentarisés à proximité de leurs habitations, dans la vallée du Saint-Laurent. Les villages ainsi créés s'appellent réductions ou missions, ils sont les ancêtres des réserves actuelles, et ils sont sous la supervision étroite des communautés religieuses. Les premières migrations se produisent vers 1650, à la destruction de la Huronie. Les Hurons trouvent asile auprès des établissements des colons, dans la région de Québec. Après quelques déménagements, ils s'installent définitivement à Lorette (Wendake), en 1697. La protection qu'offrent les Français contre l'agresseur iroquois serait une première raison pour la sédentarisation de ces Amérindiens, la religion en serait une pour d'autres. Le libre exercice de la foi catholique serait un motif important d'émigration de certains groupes. Dans les nations iroquoises, les convertis au catholicisme craignant les représailles des membres de la Ligue préfèrent s'exiler plutôt que de rester dans leurs communautés¹². C'est à la fin des années 1660 que des Iroquois s'installent dans la région de Montréal et après quelques déplacements, ils s'établissent au Sault-Saint-Louis (Kahnawake), au Lac-des-Deux-Montagnes (Kanehsatake) et à Saint-Régis (Akwesasne). En 1749, le sulpicien François Picquet fonde la mission de la Présentation (Oswegatchie), le long du fleuve Saint-Laurent, près du lac Ontario. Délogés par les Britanniques, des Abénaquis non-convertis se réfugient dans la région de Québec, à la fin des années 1670, où ils seront évangélisés¹³. Ils se fixent à Bécancour (Wôlinak) et à Saint-François (Odanak), près de Trois-Rivières, au début du 18^e siècle. Les Algonquins et les

¹¹ Le terme de « Sept-Nations du Canada » apparaît pour la première fois dans des documents britanniques, vers 1760. Il est fort probable que les Français aient toujours employé les termes « domiciliés », « catholiques » ou « chrétiens », mais pas ceux de « Sept-Nations » ou de « Sept-Feux ». Alain Beaulieu et Jean-Pierre Sawaya, *loc.cit.*, p. 90.

¹² Denys Delâge, « Les Iroquois chrétiens des « réductions », 1667-1770, I : Migrations et rapport avec les Français », dans *Recherches Amérindiennes au Québec*, volume 21, no1-2 (1991), p. 60-61.

Népissingues, occupant déjà la région laurentienne à l'arrivée des Français, choisissent de cohabiter avec les Iroquois, au Lac-des-Deux-Montagnes. Des Algonquins s'installent aussi à Pointe-du-Lac, près de Trois-Rivières.

Pour les Français et les Canadiens, la présence d'alliés dans leur voisinage offre plusieurs avantages : les réductions servent de zone tampon entre les Treize Colonies et le Canada¹⁴ et elles peuvent fournir un contingent de guerriers prêts à agir rapidement¹⁵. Malheureusement leur faible population ne permettra jamais d'atteindre pleinement ces attentes. Les relations entre les colons et les domiciliés sont cordiales. Pour les missionnaires, la sédentarisation des Amérindiens à proximité des Français est un exemple de l'accomplissement et la réussite de leurs projets d'évangélisation et d'acculturation. Toutefois, les réductions seront jalousement protégées contre les soi-disant « vices » des Blancs, dont l'alcool.

Les domiciliés ne sont pas laissés à eux-mêmes durant la campagne. Pour les contrôler, les Français les encadrent avec des officiers, des missionnaires et des interprètes. Cependant, ce contrôle échoue à l'été 1757, car ils n'ont pu prévoir et empêcher les incidents.

Les officiers étaient pour la majorité des Canadiens, membres de l'élite coloniale¹⁶. La petite noblesse canadienne, comprenant plusieurs familles illustres comme les Le Moyne et les Boucher, dispose de revenus limités. Outre l'administration de leur seigneurie, l'aristocratie pratique le commerce. Cette activité est mieux perçue dans la colonie que dans la mère patrie. Toutefois, peu osent employer le titre de marchand, attribué à la bourgeoisie. Comme il faut bien acquérir une condition pour bénéficier de rentes, les fils des grandes familles canadiennes obtiennent des grades d'officiers dans les Compagnies

¹³ Lucien Campeau, « Roman Catholic Missions in New France », *Handbook of North American Indians*, volume 4, *op.cit.*, p. 469.

¹⁴ Delâge, *loc.cit.*, p. 63.

¹⁵ Beaulieu et Sawaya, *loc.cit.*, p. 94.

¹⁶ William John Eccles, « Les forces armées françaises en Amérique du Nord pendant la guerre de Sept Ans », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 3, 1741-1770, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p.XV-XXIV; Frégault, *op.cit.*, p. 94-98.

franches de la Marine. Ces compagnies, relevant du ministère de la Marine responsable des colonies, furent très actives au Canada. Les fils de famille ont aussi l'avantage d'avoir eu des contacts commerciaux avec les nations amérindiennes et d'avoir, dans certains cas, appris leurs langues et leurs coutumes¹⁷. Aleyrac fait part à ses lecteurs des liens étroits unissant Canadiens et Amérindiens : « Avec les sauvages marchaient aussi les officiers de la Colonie, officiers qui sont aimés de ces nations et connus d'elles tout particulièrement car certains prennent du crédit sur elles et s'en font adopter¹⁸. » Les officiers supervisant les alliés domiciliés sont un produit de ces deux mondes et ils sont en mesure, davantage qu'un officier français, de diriger ces troupes particulières, même si en réalité, ils n'exercent aucun contrôle. Le gouverneur Vaudreuil, défenseur des Canadiens auprès des autorités de la métropole, leur accorde une place bien en vue dans le domaine où ils excellent : la guerre¹⁹.

Les interprètes sont probablement des Canadiens, provenant de la classe des habitants. Ils sont coureurs des bois, négociants de fourrures, trafiquants. Leur connaissance des langues amérindiennes devient très précieuse dans ce contexte multiculturel, car il faut être compris et comprendre. Ce groupe ayant laissé trop peu de traces, nous ne pouvons que supposer ses origines.

Trois missionnaires suivent les troupes durant la campagne : Mathevet, Roubaud et Picquet. Ces trois missionnaires résident dans les communautés domiciliés le long du fleuve Saint-Laurent; ils connaissent très bien leurs ouailles. L'abbé Jean-Claude Mathevet²⁰ est un missionnaire sulpicien chez les Iroquois domiciliés. Il est accompagné par son collègue François Picquet²¹, lui aussi missionnaire chez les Iroquois et fondateur de la mission de la Présentation. Il participera, en tant qu'aumônier, aux grands combats

¹⁷ C'est le cas, entre autres, de Luc de La Corne, de Paul-Joseph Le Moyne de Longueuil et de Joseph Boucher de Niverville.

¹⁸ Aleyrac, *op.cit.*, p. 60.

¹⁹ Frégault, *op.cit.* p. 97-98.

²⁰ *DBC*, volume 4, 1771-1800. Québec, Presses de l'Université Laval, 1980, p. 563.

²¹ *Ibid.*, p. 688.

de la guerre de Sept Ans, en sol américain. Se joint à eux, l'abbé Pierre-Joseph-Antoine Roubaud²², missionnaire jésuite chez les Abénaquis.

Les domiciliés ne représentaient pas le plus gros contingent d'alliés présents sur les rives du lac Saint-Sacrement. Leurs frères amérindiens des Grands Lacs se sont déplacés en plus grand nombre pour participer à une campagne avec les Français.

b) Les Amérindiens des Pays-d'en-Haut

La campagne de 1757 est une première pour le nombre de guerriers impliqués. Il n'y avait jamais eu autant d'alliés des Grands Lacs et de l'Ohio qui s'étaient déplacés pour agir de concert avec les Français, soit neuf cents soixante-dix-neuf²³, encouragés probablement par la reddition d'Oswego, en 1756 et l'espoir d'un important butin de guerre, comme rapporté par leurs frères amérindiens l'année précédente.

Tableau des alliés des Grands Lacs et de l'Ohio²⁴

Alliés des Pays-d'en-Haut	Nombre	Officiers attachés aux Sauvages	Missionnaires	Interprètes
Sous les ordres de MM. de La Corne et de Saint-Luc				
Attikamègues	3			
Outaouais Kiskakons	94	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean
Outaouais Sinagos ²⁵	35	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean
Outaouais de la Fourche ²⁶	70	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean
Outaouais Mignojsans ²⁷	10	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean

²² *Ibid.*, p. 743.

²³ Montcaml, *op.cit.*, p. 266.

²⁴ D'après *Ibid.*, p. 265-266.

²⁵ Les Kiskakons et les Sinagos sont des groupes amérindiens faisant partie de la famille des Outaouais. Ces groupes habitent à Détroit. DBC, volume 3, *op.cit.*, p. xlii.; Johanna E. Feest et Christian F. Feest, « Ottawa », *Handbook of North American Indians*, volume 15, *Northeast*, Washington (D.C.), Smithsonian Institution, p. 776.

²⁶ D'après le nom d'un chef de guerre, un dénommé La Fourche. Montcalm, *op.cit.*, p. 253.

Outaouais de l'Île du Castor²⁸	44	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean
Outaouais du Détroit	30	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean
Outaouais du Saguinaw²⁹	54	MM. de Langlade, de Fleurimont et Herbin	L'abbé Mathevet	Forly et Saint-Jean
Outaouais	337			
Sauteux de Chagoamigon³⁰	32	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Sauteux du Castor³¹	24	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Sauteux de Caschimagan	14	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Sauteux de la Carpe³²	37	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Sauteux de Kabibonocki	50	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Sauteux	157			
Mississagués³³ de Toronto	35	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Mississagués de la Carpe³⁴	43	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Mississagués de la Loutre³⁵	63	MM. de La Plante et de Lorimier		Chesne
Mississagués	141			
Potéouatamis de Saint-Joseph³⁶	70	M. Marin		Dutailly
Potéouatamis du Détroit	18	M. Marin		Dutailly
Potéouatamis	88			
Folles-Avoines de l'Orignal³⁷	62	Le chevalier de Langy		Réaume

²⁷ « [...] probably a misspelled variant of Kinongé[...] » Feest et Feest, *loc.cit.*, p. 776.

²⁸ Cette île est située dans le lac Michigan, près de l'embouchure du lac Huron. *Ibid.*, p. 773.

²⁹ C'est une baie située au sud-ouest du lac Huron. *Ibid.*

³⁰ De Chequamegon bay, au sud-est du lac Supérieur.

³¹ Probablement d'après le nom d'un chef de guerre.

³² Probablement d'après le nom d'un chef de guerre.

³³ Les Mississagués sont de la famille des Sauteux. *DBC*, volume 3, *op.cit.*, p. xl.

³⁴ Probablement d'après le nom d'un chef de guerre.

³⁵ Probablement d'après le nom d'un chef de guerre.

³⁶ En référence à la rivière Saint-Joseph, au sud-est du lac Michigan. *DBC*, volume 3, *op.cit.*, p. xliii; James A. Clifton, « Potawatomi », *Handbook of North American Indians*, volume 15, *Northeast*, *op.cit.*, p. 726.

Folles-Avoines du Chat³⁸	67	Le chevalier de Langy		Réaume
Folles-Avoines	129			
Miamis de Saint-Joseph³⁹	8	Le chevalier de Langy		Réaume
Puants de la Baie⁴⁰	48	Le chevalier de Langy		Réaume
Iowas de la Mer d'Ouest	10	Le chevalier de Langy		Réaume
Renards du Mississippi⁴¹	20	Le chevalier de Langy		Réaume
Sakis	33	Le chevalier de Langy		Réaume
Loups	5	Le chevalier de Langy		Réaume
Total	979			

Les Amérindiens des Pays-d'en-Haut, quoique parfois catholiques, demeurent beaucoup moins influencés par la culture et la religion des Français. Malgré un certain métissage, les Amérindiens des Grands Lacs continuent à pratiquer des rituels qui leur sont propres et un mode de vie plus traditionnel.

Les nations d'en-Haut sont nombreuses et les effectifs guerriers le sont aussi bien que, relativement à leur population, leur contribution en guerriers est inférieure à celle des domiciliés. « Plus nombreux que les « domiciliés » de la vallée du Saint-Laurent, les Amérindiens des Grands Lacs et de l'Ohio se trouvaient aussi dispersés sur un territoire beaucoup plus vaste, de sorte qu'il n'était pas toujours aisé d'en rassembler un grand nombre pour certaines opérations militaires⁴². » Dans le contexte de William-Henry, le nombre de guerriers des Pays-d'en-Haut est de près de mille⁴³.

³⁷ Probablement d'après le nom d'un chef de guerre.

³⁸ D'après le nom d'un chef de guerre, un dénommé Le Chat. Montcalm, *op.cit.*, p. 253.

³⁹ En référence à la rivière Saint-Joseph, au sud-est du lac Michigan. *DBC*, volume 3, *op.cit.*, p. xliii.

⁴⁰ Aussi connus sous le nom de Winnebagos, ils proviennent de la baie des Puants, dans le nord-ouest du lac Michigan.

⁴¹ Les Renards, tout comme les Sakis ont migré, dans les années 1730, dans la région du Mississippi. *DBC*, volume 3, *op.cit.*, p. xliii.

⁴² Beaulieu et Sawaya, *loc.cit.*, p. 91.

⁴³ Steele estime à 16 000 le nombre de guerriers de la région des Pays-d'en-Haut, en 1750. Steele, *Guerillas*, p. 67.

Pour maintenir les alliances dans les Grands Lacs, les Français paient le fort prix. Ils s'y prennent de deux façons : la distribution de présents et la traite des fourrures. Les présents font partie de la tradition diplomatique amérindienne. Le chef de guerre doit redistribuer ses biens, signifiant ainsi le sérieux de son engagement. Dès lors, s'ils veulent gagner des partisans, les Français doivent démontrer l'importance des campagnes à entreprendre, mais aussi équiper leurs alliés en armes à feu et en poudre noire. Les Grands Lacs sont le réservoir à pelleteries de la Nouvelle-France. Le maintien de la traite permet aux Français de rester en contact avec les nations, par le biais des postes de traite et des coureurs des bois.

La faiblesse du peuplement français constitue une condition favorable à l'alliance⁴⁴. Ces nations acceptent la présence française pour des raisons commerciales et stratégiques. Comme les Français, ils ont à combattre un ennemi : les Britanniques. Les gens des Grands Lacs craignent beaucoup plus les Britanniques que les Français à cause de leur supériorité démographique.

La région des Pays-d'en-Haut représente aussi une importante zone stratégique. Pour les Français, c'est le lien entre la colonie du Canada et celle de la Louisiane, un lien donnant en autres accès à l'Ouest. Maintenir le commerce dans cette partie de la Nouvelle-France devient indispensable à la sauvegarde des alliances, donc la sauvegarde du territoire. Les Britanniques, pour leur part, recherchent de nouvelles terres pour établir l'excès de colons dû à la croissance de la population des Treize colonies⁴⁵. En 1755, la population de la Nouvelle-Angleterre est estimée à plus d'un million de personnes⁴⁶. Il y a vingt fois plus d'habitants qu'en Nouvelle-France, dont la population est évaluée à cinquante-cinq mille personnes⁴⁷. Avec leur réputation dans l'Est de « mangeurs de terres »⁴⁸, les Britanniques sont craints. Par contre, en s'intéressant à la région des Grands Lacs et de l'Ohio, les

⁴⁴ Gilles Havard, *op.cit.*, p. 737.

⁴⁵ Dale Miquelon, *New France, 1701-1744 : a supplement to Europe*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 186.

⁴⁶ Frégautl, *op.cit.*, p. 61.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁴⁸ Les Abénaquis de l'Acadie ont été délogés par les coloniaux britanniques.

Britanniques ne veulent pas seulement étendre leur population, ils veulent aussi bloquer l'expansion française vers l'Ouest et couper la Nouvelle-France en deux.

Comme pour les domiciliés, les Français tentent d'exercer une certaine autorité sur les nations des Pays-d'en-Haut, par le biais des officiers, des missionnaires et des interprètes. Des officiers canadiens s'occupent de plusieurs nations selon leurs compétences, acquises lors d'expériences commerciales dans les Grands Lacs.

L'abbé Mathevet est responsable des groupes outaouais résidant dans la région des Grands Lacs. Les Outaouais sont nomades, mais les membres de cette nation présents à William-Henry semblent établis dans des villages près de Détroit et de Michillimakinac. Ils entretiennent des liens avec les Hurons catholiques et domiciliés y habitant. Toutefois Bougainville ne les considère pas comme des domiciliés. Peut-être certains groupes fréquentent-ils les missions de façon saisonnière. Dans les années 1670, des petits groupes d'Outaouais commencent à se convertir et la mission de Saint-Ignace leur sera consacrée⁴⁹. Néanmoins, beaucoup de leurs pratiques ne se conforment pas à la religion catholique, comme la croyance en plusieurs dieux⁵⁰.

Les domiciliés et les nations d'en-Haut entretiennent des relations très cordiales. Lors d'un conseil réunissant tous les alliés, le 27 juillet 1757, à Carillon, Kisensik, chef et orateur des Népissingues, adresse ses remerciements aux Amérindiens des Grands Lacs « [...] d'être venus pour nous aider à défendre nos terres contre l'Anglois qui les veut usurper. [...] Il [Montcalm] va vous réunir, mes frères, et vous lier par le plus solennel des noeuds. Acceptez-le avec joie ce noeud sacré, et que rien ne puisse plus le rompre⁵¹ ». Pennahouel, orateur des Pays-d'en-Haut, parle « [...] des nations qui se promettent ici une union indissoluble [...]»⁵². À travers les alliances avec les Français, plusieurs nations développent des amitiés entre elles.

⁴⁹ Campeau, *loc.cit.*, p. 469.

⁵⁰ Feest et Feest, *loc.cit.*, p. 772-777.

⁵¹ Montcalm, *op.cit.*, p. 258.

⁵² *Ibid.*, p. 260.

c) La neutralité de la Ligue iroquoise

Durant la campagne de 1757, certains contemporains et historiens mentionnent la présence d'alliés des Britanniques. Certains sont même surpris alors qu'ils rôdent autour des campements français⁵³. Selon toute vraisemblance, ce seraient les Agniers, membres de la Ligue iroquoise, et les Mohicans⁵⁴, appelés Loups par les Français. Pour les Agniers, les bénéfices de leur alliance avec les Britanniques sont beaucoup plus importants que la neutralité politique de la Ligue iroquoise. C'est pourquoi, durant tout le conflit de la guerre de Sept Ans, ils se rangent aux côtés de l'Anglais, d'où leur présence au fort William-Henry. Dans le cas des Mohicans, le fort est situé dans la région correspondant à leur territoire ancestral, à proximité de la Ligue iroquoise. Par contre, certains membres des Delawares et des Loups sont également présents du côté des Français⁵⁵, nous ignorons si ces circonstances ont influencé la participation des Amérindiens.

La Ligue iroquoise, en 1757, comprend six nations, établies dans la colonie de New-York⁵⁶. Ce sont les Agniers⁵⁷, les Onneiouts, les Onontagués, les Goyogouins, les Tsonnontouans et les Tuscaroras. Les Iroquois convertis au catholicisme, ayant migré dans la vallée du Saint-Laurent, demeurent très proches de la Ligue même s'ils ne partagent plus le même territoire. Chacun répugne à prendre les armes contre l'autre et les liens commerciaux pour la traite des fourrures entre Montréal et Albany, rétablis en 1751, sont très forts. Ils permettent aux domiciliés de négocier avec les Britanniques, malgré les Français. Toutefois, la guerre rend les relations commerciales plus difficiles.

Depuis 1701, soit depuis la signature de traités à Albany et Montréal, les Iroquois de la Ligue gardent une certaine neutralité vis-à-vis de la France et de l'Angleterre. Les Iroquois ne s'engagent alors dans aucun conflit colonial, bien qu'ils soient constamment sollicités par des émissaires britanniques, comme William Johnson, et français, comme le

⁵³ Malartic, *op.cit.*, p. 147.

⁵⁴ Starbuck, *op.cit.*, p. 93; Steele, *Betrayals*, p. 84.

⁵⁵ Montcaim, *op.cit.*, p. 266

⁵⁶ Il y a 1750 guerriers iroquois de la Ligue, en 1749, et 1950, en 1763. Ils sont pour la plupart Tsonnontouans. Viau, *Enfants*, p. 154.

gouverneur Vaudreuil. Johnson rencontre les représentants de la Ligue à Albany, en 1754, en prévision de la guerre qui s'annonce. De son côté, Vaudreuil, à l'été 1756, au fort Niagara, rappelle leurs engagements aux Six-Nations⁵⁸, dans le but, sinon de les rallier à la cause française, du moins de renouveler les engagements de paix. Le gouverneur écrira : « In consequence of this foresight, I am certain that none of the Five⁵⁹ Nations will be found among the English, whatever effort colonel Johnson may make to induce them to join him⁶⁰. » Cette neutralité est un avantage pour les Français. Tout d'abord, parce que les Iroquois ne vont pas grossir les rangs de l'armée britannique et des milices coloniales. Ensuite, parce que leur présence pourrait entraîner la neutralité ou la trahison des Iroquois domiciliés, qui répugnent à se battre contre leurs frères de la « Covenant Chain »⁶¹.

Les Iroquois choisissent la paix pour refaire leurs forces démographiques, économiques et politiques. Depuis l'arrivée des Européens, la population de l'Iroquoisie a beaucoup diminué, à cause des épidémies, de l'alcool et des guerres. Et même s'ils pratiquent la capture d'ennemis et leur adoption, cela n'est pas suffisant pour permettre à la Ligue de retrouver son hégémonie d'avant les contacts. En signant le traité à Montréal, en 1701, les Iroquois réaffirment leur autonomie face aux Britanniques qui les considéraient comme « [...] sujets anglais, et l'Iroquoisie terre anglaise [...] »⁶². Les Iroquois cherchent le meilleur des deux mondes. Une alliance avec les Français et leurs alliés⁶³ pour garantir

⁵⁷ Mieux connus sous leur appellation anglaise de Mohawks.

⁵⁸ « M. de Vaudreuil to M. de Machault, Montreal, 13 August, 1756 », dans Edmund Bailey O'Callaghan, dir, *Documents relative to the Colonial History of the State of New York; procured in Holland, England and France*, volume 10, Albany, Parsons and Company, 1858, p. 437.

⁵⁹ Vaudreuil mentionne cinq nations et non six probablement parce qu'il ne compte pas les Agniers, qui n'ont jamais été neutres et qui ne sont pas représentés au fort Niagara.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 438.

⁶¹ La « Covenant Chain » est une chaîne d'amitié et de commerce que la Ligue iroquoise a mise en place d'abord entre ses membres, ensuite avec les Britanniques. En 1751, elle comprend aussi les Iroquois du Canada. Denys Delâge, « Les Iroquois chrétiens des « réductions », 1667-1770, II : Rapports avec la Ligue iroquoise, les Britanniques et les autres nations autochtones », *Recherches Amérindiennes au Québec*, volume 21, no3 (1991), p. 43.

⁶² Léo-Paul Desrosiers, *Iroquoisie*, tome 4, 1688-1701, Sillery, Septentrion, 1999, p. 336.

⁶³ La guerre avec les nations des Pays d'en-Haut représentait un problème pour la Ligue. Elle nuisait au commerce et au développement démographique des Iroquois. Ils vont d'ailleurs entreprendre des négociations de paix distinctes avec les Wyandots et les Outaouais, négociations qui ne mèneront à rien. L'intensité de la guerre devient un facteur important de la motivation des Cinq-Nations pour conclure une

la paix et la prospérité du commerce des fourrures. Une alliance avec les Britanniques pour contrer le poste de Détroit, en pleine expansion.

Au sein de la Ligue, nous l'avons constaté à William-Henry, il y a des dissidents : les Agniers. Ils ne se sentent pas engagés dans la neutralité, comme leurs autres frères de la Ligue. Aussi, les Agniers entretiennent d'excellentes relations avec les Britanniques. Bien qu'ils aient appuyé les décisions politiques de la Ligue, ils demeurent indépendants dans leurs choix économiques. C'est pourquoi ils sont présents à William-Henry, en 1757, et à beaucoup d'autres campagnes.

Toutefois, la neutralité iroquoise ne sera pas éternelle. Les Iroquois prendront le parti des Britanniques après leur victorieuse campagne contre la forteresse de Louisbourg, en 1758. Ils s'allient au plus fort des deux empires.

* * *

Lors des campagnes militaires entreprises par l'armée française, il y a généralement un contingent d'alliés qui s'y joint⁶⁴. L'historiographie leur reconnaît une importante contribution : leur nombre. Certes, ils sont nombreux ces alliés des Français, mais ils ne grossissent pas seulement les rangs de l'armée⁶⁵. Familiers avec le territoire et plus discrets dans leurs mouvements que l'armée, ils servent d'éclaireurs. Ils approvisionnent les soldats en vivres, leur permettant ainsi de traîner le matériel de siège et de profiter d'une meilleure alimentation. Ils font diversion et harcèlent constamment l'ennemi. Durant les sièges, ils s'occupent de garder l'ennemi aux aguets et de laisser le temps aux Français d'installer l'artillerie. Ils rôdent à proximité des fortifications ou des campements et maintiennent un climat de crainte. Ils constituent aussi un élément important dans l'organisation de l'espionnage et des communications. Ils prennent des prisonniers, ils obtiennent des informations sur les déplacements et les déploiements de

trêve. Gilles Havard, *La Grande Paix de Montréal de 1701 : Les voies de la diplomatie franco-amérindienne.*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992, p. 96.

⁶⁴ Ils sont présents, entre autres, aux fort Nécéssité, fort Oswego, fort William-Henry, fort Carillon.

⁶⁵ Cette énumération s'est principalement inspirée du déroulement de la campagne du fort William-Henry.

l'ennemi et ils interceptent leurs communications. Ils servent aussi de courrier entre les différentes positions françaises et parfois même avec la colonie.

Les autorités militaires françaises sont conscientes des avantages que leur vaut leur amitié avec les nations autochtones. Toutefois, elles trouvent aussi que la présence des alliés, lors de campagne, est source de nombreux problèmes et conflits à l'intérieur de l'armée. D'abord, en échange des nombreux services rendus, les Français fournissent les alliés en armes, en munitions et en alcool. Selon l'aide de camp Bougainville, les Amérindiens abuseraient de la situation, ce qu'il déplore :

Je dirai une fois pour toutes qu'indépendamment de l'obligation où l'on est d'être l'esclave de ces Sauvages pour les entendre jour et nuit en conseil et en particulier lorsque la fantaisie leur en prend, lorsqu'un rêve, un accès de vapeur et toujours l'objet de mendier de l'eau-de-vie ou du vin les amènent, il leur manque toujours quelque chose relative à leur équipement, leur armure ou leur toilette et que c'est au général de l'armée à donner des billets pour la plus petite partie de ces distributions : détail éternel, minutieux et dont on n'a pas l'idée en Europe⁶⁶.

Les Français reconnaissent bien l'état de nécessité dans lequel ils se trouvent. Ils ont besoin des alliés, malgré leur avidité.

Ensuite, les alliés ne se soumettent pas à l'autorité des officiers français. Ils ne sont pas sujets de la France, mais alliés. À ce titre, ils gardent leur autonomie et leur liberté dans leurs décisions et leurs actions. Bougainville en fait le commentaire dans son journal : « Chez ces Sauvages il n'y a qu'une subordination volontaire; chaque particulier est libre de faire ce qu'il lui plaît. Les chefs de villages et de guerre peuvent avoir du crédit mais ils n'ont pas d'autorité [...]»⁶⁷. » Qui plus est, ces alliés pratiquent des rituels guerriers qui ne font aucun sens pour les Européens. Richard White souligne l'incompréhension des uns et des autres, dans le contexte des Pays-d'en-Haut :

On the Canada – New York border where much the fighting occurred, the Great Lakes Indians and the French quarreled incessantly. Here the Indians fought alongside and under officers fresh from France who did not

⁶⁶ Bougainville, *op.cit.*, p. 220.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 221.

understand the compromises and rituals of the middle ground⁶⁸. General Montcalm sporadically attempted to treat Indians as soldiers, bound to military discipline, instead of as warriors who came and went as they chose and who consulted manitous and not French officers on the eve of battle. The cruel and bloody rituals of Algonquian warfare disgusted the French regulars and their officers. They were not accustomed to seeing prisoners tortured and cannibalized. Nor could the French make sense of the sudden and unexpected kindness the Indians bestowed on the other prisoners they wished to adopt⁶⁹.

Les alliés agissent, comme dans le cas des événements du fort William-Henry, indépendamment des Français. C'est ce que D.Peter MacLeod nomme la « guerre parallèle »⁷⁰. Leurs motivations sont aussi indépendantes de celles des Européens.

Enfin, les Français font souvent peu de cas des stratégies et des conseils de leurs alliés, qui se plaignent de ce peu de considération. Lors d'un conseil de guerre, ayant lieu le 5 août 1757, devant le fort William-Henry, les alliés sont mécontents : « Mon père, disent-ils, tu as apporté dans ces lieux l'art de la guerre, de ce monde qui est au delà du grand lac. Nous savons que, dans cet art, tu es un grand maître; mais pour la science et la ruse des découvertes, pour la connoissance de ces bois et la façon d'y faire la guerre, nous l'emportons sur toi. Consulte-nous, et tu t'en trouveras bien⁷¹. » Eux-mêmes ne consultent pas toujours les Français.

Après la prise de Québec et l'attaque de Rogers à Saint-François, en 1759, et la capitulation de Montréal, en 1760, les Amérindiens alliés se rangeront graduellement du côté de la neutralité et discuteront, sans les Français, des termes garantissant leurs droits territoriaux et la sauvegarde de leur mode de vie⁷². C'est la fin des alliances entre Français et Amérindiens, alliances qui auront duré plus de cent cinquante ans. Dès lors, les autochtones auront affaire à un nouveau souverain, celui d'Angleterre, et de nouvelles façons de faire.

⁶⁸ « The middle ground is the place in between : in between cultures, peoples, and in between empires and non-state world of villages. » Richard White, *The Middle Ground : Indians, empires, and republics in the Great Lakes region*, Cambridge University Press, 1991, p. x.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 245.

⁷⁰ MacLeod, *op.cit.*, p. 10.

⁷¹ Montcalm, *op.cit.*, p. 285.

⁷² Delâge, « ... Rapports avec la Ligue », p. 45.

Chapitre 3

Les actions des Amérindiens

« In such colonial warfare all were soldiers because all lived on the battlefield¹. »

Tous sont guerriers dans une société où la guerre est permanente². Pour Pierre Clastres, les sociétés « primitives », c'est-à-dire sans État, sont fondamentalement violentes, elles sont « sociétés-pour-la-guerre »³. Le guerrier est un « être-pour-la-mort »⁴. Une société se définit par la guerre, et le guerrier est défini par la société. Chaque société prescrit des limites à ses guerriers pour éviter les débordements de la violence⁵. Sans cela, le guerrier pourrait retourner son agressivité contre la société dont il est membre et en devenir l'ennemi. Le concept d'ennemi est central puisque c'est vers lui que le groupe dirige sa violence. Il est celui qui veut du mal à la société, voire l'anéantir; il est essentiel, car s'il n'existait pas il faudrait l'inventer⁶. Sans lui, le groupe n'a pas d'exutoire. Sans lui, la violence est retournée contre les membres de la collectivité. Pour exciter la haine de l'Autre, il faut le dissocier de la communauté, il « [...] n'appartient pas au genre humain.

¹ Daniel J. Boorstin, *The Americans : The Colonial Experience*, New York, Random House, 1958, p. 349.

² Clastres, *op.cit.*, p. 211.

³ *Ibid.*, p. 206.

⁴ La femme, au contraire, est « être-pour-la-vie » puisque c'est elle qui donne naissance au guerrier. *Ibid.*, p. 237 et 241.

⁵ Thomas Abler, *loc.cit.*, p. 3.

⁶ Clastres, *op.cit.*, p. 204.

Cette qualité lui est niée. L'humanité est l'apanage exclusif du groupe⁷ ». Ainsi, il est plus aisé de le tuer, car le guerrier ne se reconnaît pas en lui.

Les agissements des alliés durant la campagne, et plus particulièrement les 9 et 10 août 1757, témoignent de motivations culturelles et guerrières distinctes des Européens. Malheureusement, personne, sauf D. Peter MacLeod, ne semble s'être préoccupé des raisons justifiant les actes des Amérindiens. Il décrit la guerre amérindienne, durant la guerre de Sept Ans, comme une guerre parallèle à celle des Européens. Elle ne va pas à l'encontre des visées françaises, mais elle privilégie l'atteinte d'objectifs amérindiens. Parce qu'ils sont indépendants, les alliés mènent une guerre à leur façon. Ils emploient leurs techniques, ils pratiquent leurs rituels et ils agissent selon leurs motifs. Les historiens récents retiennent une constatation. La victoire amérindienne doit comprendre quatre éléments : 1) faire des prisonniers, 2) ramasser des scalps, 3) prendre du butin et 4) en subissant le moins de pertes humaines possible. Les guerriers doivent prouver qu'ils ont participé à la guerre et qu'ils s'y sont illustrés. Nous reprenons ici la thèse de MacLeod ainsi que d'autres hypothèses émises par des auteurs contemporains.

a) L'alcool

Lors des massacres, les contemporains ont mentionné la présence d'alcool. Le 9 août, lorsque les Français prennent possession du fort, les alliés se précipitent à l'intérieur pour piller et ils trouvent de l'eau-de-vie. Leur première ivresse se prolonge jusqu'au coucher du soleil. Le 10 août, alors qu'ils s'en prennent aux bagages des soldats, ils mettent la main, à nouveau, sur de l'alcool. Cette seconde ivresse serait à l'origine de l'attaque de la garnison en route vers le fort Edward. Cela est un peu simpliste comme explication. Ne serait-ce pas plutôt le moyen pris par les alliés pour en arriver à la victoire. Comme l'alcool les déresponsabilise, les Français ne pourront leur faire de reproches et cela n'entacherait pas les alliances. L'alcool ne serait pas la cause des massacres, mais le prétexte.

⁷ Emmanuel Désveaux, « Des Iroquois aux Tupinambas et retour, ou réflexions sur la guerre amérindienne », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 31, no2 (2001), p. 84.

Pour les autochtones, l'alcool augmente l'estime de soi, déculpabilise et justifie une action⁸. « Aussi bien le sauvage qui boit sait qu'il ne sera pas tenu pour responsable des crimes qu'il commettra alors qu'il aura « perdu l'esprit ». Il arrive même qu'un sauvage s'enivre, de propos délibéré, afin de pouvoir exercer une vendetta avec la certitude de l'impunité⁹. » Bien que les propos de Salone soient remplis de jugements de valeurs, il évoque tout de même une réalité : l'alcool sert d'alibi. « Le sauvage pardonne à ceux qui sont ivres, disant qu'en cet état l'homme a perdu l'esprit [...]»¹⁰. » L'Amérindien peut agir délibérément sous le couvert de l'alcool. Il peut choisir de s'enivrer pour poser un geste. L'alcool devient alors le moyen pour atteindre un but, comme la vengeance.

L'alcool représente un fléau pour les nations amérindiennes. « La boisson est la passion favorite, le foible universel de toutes les nations sauvages; et par malheur, il n'est que trop de mains avides qui la versent, en dépit des lois divines et humaines. [...] L'ivresse sauvage est rarement tranquille, presque toujours bruyante¹¹. » Pour les Européens, l'alcool explique certains phénomènes culturels qu'ils ne comprennent pas. Le 24 juillet, les alliés célèbrent une première victoire sur l'ennemi britannique¹². « Le rhum qui étoit dans les berges et que les sauvages ont bu sur-le-champ, leur a fait faire de grandes cruautés. Ils ont mis à la chaudière et mangé trois prisonniers [...]»¹³. » Selon Bougainville et Roubaud, l'anthropophagie est une conséquence de l'abus d'alcool plutôt qu'un comportement rituel et symbolique conscient. L'alcool, dans une telle circonstance, fait partie intégrante du rituel.

Roubaud rapporte qu'il y a une réglementation sur l'alcool, concernant principalement les autochtones. Aleyrac aussi : « Il est défendu aux Français, sous de très grandes peines temporelles et spirituelles, de leur en donner ou vendre parce qu'ils sont furieux étant

⁸ Axtell, *op.cit.*, p. 257.

⁹ Emile Salone, « Les Sauvages du Canada et les maladies importées de France au XVIIe et au XVIIIe siècle : la picote et l'alcoolisme », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, vol.4, 1907, p. 13.

¹⁰ Aleyrac, *op.cit.*, p. 37.

¹¹ Roubaud, *op.cit.*, p. 165.

¹² Le 24 juillet 1757, un groupe d'alliés de l'Ouest et de miliciens intercepte un détachement britannique, sur le lac George, près de Carillon. C'est la défaite de Parker et de son expédition.

¹³ Montcalm, *op.cit.*, p. 252.

ivres et qu'ils s'entretuent alors qu'ils le peuvent¹⁴. » Malgré les interdits, trop de gens voient le profit plutôt que la morale, à commencer par les autorités coloniales qui en offrent en présent. Le 14 août, pour le plus grand bonheur des missionnaires, un homme du régiment Royal-Roussillon, sans doute un soldat, a été puni pour avoir vendu de l'alcool aux alliés¹⁵. Il n'est pas précisé à quel moment aurait eu lieu cette vente, pendant le siège ou après, mais justice a été rendue. Cependant, la majorité des fournisseurs d'alcool continuent leur distribution sans connaître de déboires.

À la fin août, des alliés quittent Montréal pour retourner dans leurs communautés des Pays d'en-Haut. Avant leur départ, Bougainville note dans le journal de Montcalm que les Amérindiens se sont enivrés et qu'« [...] ils nageoient dans cette liqueur à pleins barils et ne quittoient le baril que lorsqu'ils tomboient ivres-morts. Selon eux, ce seroit une belle mort que de mourir d'ivresse; leur paradis est de boire [...]»¹⁶. Cet enivrement n'a rien d'étonnant, puisque Vaudreuil leur a donné deux tonneaux d'alcool pour chaque prisonnier fait à William-Henry et rendu à la France¹⁷. Comme quoi, les uns dénoncent au nom de la morale et les autres en profitent au nom de l'alliance!

Nous pensons que l'alcool a pu servir de prétexte aux gestes posés par les Amérindiens, sans en être la cause. Le recours aux liqueurs enivrantes n'est qu'un moyen de se déculpabiliser. Les alliés savaient qu'ils ne pouvaient être tenus responsable de leurs actions. Nous spéculons aussi que ce ne sont pas tous les alliés qui ont fait usage de cet élixir, les domiciliés, entre autres.

b) Le pillage

Le 9 août, les alliés s'en prennent, pour la première fois, aux Britanniques. Ils recherchent le butin. Montcalm leur aurait donné, ainsi qu'aux Canadiens, le droit de pillage. Après tout, une des preuves de la victoire ce sont les biens pris à l'ennemi. Or, après la conclusion de l'entente de reddition, les alliés ont les mains vides, ils n'ont pas de

¹⁴ Aleyrac, *op.cit.*, p. 36.

¹⁵ Montcalm, *op.cit.*, p. 298.

¹⁶ *Ibid.*, p. 299.

¹⁷ Bougainville, *op.cit.*, p. 256.

victoire, et la guerre entre les Européens est terminée. Malgré qu'il ne soit écrit nul part que Montcalm ait autorisé le pillage du fort et des Britanniques, il est possible qu'une telle entente non-officielle ait existé. Les Amérindiens s'étaient engagés dans l'entreprise à condition qu'ils puissent y connaître la victoire. Ils ont dû négocier leur collaboration à ce prix, car sans possibilité de victoire, ils n'auraient pas suivi les Français dans une aventure les menant à des kilomètres de leurs nations.

Le 10 août, les alliés récidivent et insistent auprès des militaires britanniques pour avoir leurs effets personnels, leurs vêtements et leurs provisions. Plusieurs témoins ont mentionné qu'ils auraient vu des militaires en simple chemise, dépossédés de leurs vêtements et uniformes. Joseph Frye témoigne que : « [...] I was strip'd myself of my arms & cloathing, that I had nothing left but briches stockings shoes & shirt [...] »¹⁸. Carver rapporte qu'il a dû se départir de « [...] my coat, waistcoat, hat, and buckles, omitting not to take from me what money I had in my pocket¹⁹ ». Les alliés n'ont pas eu à trop insister pour obtenir ce qu'ils voulaient, car les officiers français et britanniques ont exhorté les soldats à ne pas résister.

Aleyrac rapporte que « La guerre est une des principales inclinations des sauvages surtout par l'appât du butin qu'ils y trouvent²⁰ ». Le pillage devient un équivalent de la trappe. C'est aussi le moment pour les chefs de guerre de se procurer des biens pour pouvoir les redistribuer ensuite aux guerriers et aux membres de leur nation.

Les alliés vont s'approvisionner en vêtements, en uniformes, en armes à feu et armes blanches, en effets personnels (vaisselle, ustensiles de cuisine, articles de couture), en boucles de chaussures, en chapeaux, en agent et alcool. D'après un relevé d'artefacts présenté par Starbuck, des éléments laissant supposés la présence de tels objets ont été retrouvés lors des fouilles archéologiques²¹ : boutons régimentaires, pierres à fusil, baïonnettes, bouteilles, vaisselle, etc. Vraisemblablement ils auraient pu faire partie des

¹⁸ Joseph Frye, dans Dodge, *op.cit.*, p. 92.

¹⁹ Carver, *op.cit.*, p. 317.

²⁰ Aleyrac, *op.cit.*, p. 37.

²¹ Starbuck, *op.cit.*, p. 72.

bagages des soldats, des officiers, des femmes, des enfants, des alliés britanniques et des esclaves noirs.

Gilles Havard croit que le pillage est « [...] une perversion des pratiques traditionnelles²² ». Les alliés chercheraient à imiter cette pratique européenne car ils y trouveraient leur profit. Le pillage permettrait aux Amérindiens de participer à l'économie de marché, par la revente ou l'échange des objets. Pourquoi cela résulterait-il des contacts avec les Européens? Traditionnellement, lors d'une attaque, les guerriers prenaient des biens susceptibles d'être utiles pour eux, comme le tabac. Cependant, l'adoption des armes à feu et des armes de métal principalement a modifié les habitudes culturelles des Amérindiens. Le prélèvement du scalp est beaucoup plus facile avec un couteau de métal qu'avec un couteau de pierre et la blessure d'une balle de fusil est plus meurtrière que celle infligée par une pointe de flèche en silex. Les Amérindiens n'abandonnent pas complètement leurs armes traditionnelles (tomahawk, flèches, javelot), mais ils les améliorent avec des têtes de métal, si convoitées. L'apparition et l'utilisation de plus en plus fréquente des objets de métal et des armes à feu, parfois très dispendieux, incitent au pillage.

Les Amérindiens ayant développé une dépendance pour plusieurs objets européens, ils doivent trouver un moyen de s'approvisionner. Les campagnes militaires et les raids leur offrent cette opportunité. Il est compréhensible que le pillage fasse partie des garanties négociées par les alliés lors de leurs engagements militaires avec les Français. Sinon, les expéditions avec leur allié européen seraient une perte de temps et ils opteraient pour d'autres stratégies d'obtention des biens devenus nécessaires à leur survie. Les Amérindiens s'en seraient pris à la garnison faute de pouvoir piller le fort.

c) Les captifs

Les prisonniers ont trois avenir possibles : l'adoption, la mort ou l'esclavage²³. S'il est adopté, le captif devient membre de la société amérindienne, remplaçant ainsi une

²² Havard, *Empire*, p. 708.

²³ Viau, *op.cit.*, p. 161-199.

personne décédée. S'il doit mourir, il sera torturé et peut-être consommé ou scalpé. S'il est voué à l'esclavage, il restera dans la nation et aura un statut similaire à celui des chiens²⁴; ou il sera échangé contre des biens ou vendu aux Français.

Pour l'adoption, les Amérindiens préférèrent capturer des femmes et des enfants parce qu'ils sont plus faciles à assimiler. C'est pourquoi « [...] the massacre among the Women was not so great as was generally believed at first [...] »²⁵. Les femmes vont augmenter la fécondité de la nation adoptive. À titre de membres en devenir de la société, traditionnellement, les femmes ne sont pas violées par leurs ravisseurs, comme cela se pratique chez les Européens. Aucun guerrier ne prendrait la chance de commettre l'inceste avec sa future soeur, mère ou fille²⁶. D'ailleurs aucun témoignage ne mentionne une telle pratique lors des événements de William-Henry. Dans le cas des enfants, ils ont une grande capacité d'adaptation et ils s'assimilent très bien à la nation. Les hommes adultes sont généralement torturés parce qu'ils représentent un potentiel d'agressivité et d'opposition trop grand pour les ravisseurs. Ils peuvent devenir une menace pour le groupe.

Traditionnellement, les captifs servaient à remplacer les morts. Selon Daniel K. Richter, « Warfare was a specific response to the death of specific individuals at specific time, a sporadic affair characterized by seizing from traditional enemies a few captives who would replace the dead, literally or symbolically, and ease the pain of those who mourned²⁷ ». C'est aussi la thèse soutenue par Roland Viau²⁸. À la suite des contacts avec les Européens, les épidémies ont augmenté démesurément la mortalité dans les communautés autochtones ce qui intensifia la guerre de capture. « Instead, the mourning-war tradition, deaths from disease, dependence on firearms, and the trade in furs combined to produce a dangerous spiral : epidemics led to deadlier mourning-wars fought with firearms; the need for guns increased the demand for pelts to trade for them; the

²⁴ *Ibid.*, p. 187.

²⁵ *New York Mercury*, 29 août 1757.

²⁶ Abler, *loc. cit.*, p. 15.

²⁷ Daniel K. Richter, « War and Culture : The Iroquois Experience », *The William and Mary Quarterly*, volume 40, no4 (1983), p. 536.

quest for furs provoked wars with other nations; and deaths in those conflicts began the mourning-war cycle anew²⁹. » C'est un cercle vicieux que celui de la guerre. Il ne prendra fin qu'à la mort du dernier guerrier.

Peu de captifs faits à fort William-Henry resteront chez les alliés. Selon les estimations de Steele³⁰, Montcalm en reprend environ deux cents et près de trois cents autres « [...] ont été rachetés de leurs mains par le Marquis de Vaudreuil à grands frais et aux dépens du Roy [...]»³¹. Il en resterait une centaine dans les nations amérindiennes, qui ont été adoptés, tués, mis en esclavage ou qui sont morts de la variole. Ce sont surtout des militaires que les Français rachètent, parce qu'ils ont une valeur marchande contre des captifs français et canadiens. Il y avait deux catégories d'acquéreurs pour ce type de « marchandise » : la couronne de France et les particuliers³². La France rachetait les captifs blancs. Les particuliers, membres de l'élite pour la majorité, se procuraient plutôt des captifs noirs ou amérindiens, parce qu'ils représentent une main-d'oeuvre.

Les récits britanniques et américains indiquent que le sort des alliés amérindiens des Britanniques et des « noirs » est loin d'être enviable. Les Amérindiens les auraient tués assez rapidement. Toutefois, les esclaves noirs ont été mieux traités que ce qu'écrivaient les journaux américains : « These prized captives had not been killed, as initially reported, but sold³³. » Sur le marché colonial, ce sont des biens de luxe très convoités.

Les Canadiens et les alliés font de nombreux raids dans les colonies britanniques. Parmi leurs trophées de guerre, ils rapportent des scalps et des captifs, dont plusieurs esclaves. Marcel Trudel mentionne d'ailleurs une nette augmentation du nombre d'esclaves noirs, provenant des Treize colonies à partir de 1743, période de reprise des hostilités entre la

²⁸ Viau, *op.cit.*, p. 43.

²⁹ Richter, *op.cit.*, p. 540.

³⁰ Steele, *op.cit.*, p. 139.

³¹ « Relation de l'expédition et prise du fort Guillaume-Henry », *Rapport sur les archives publiques pour l'année 1929*, Ottawa, Archives publiques du Canada, 1929, p. 93.

³² MacLeod, *op.cit.*, p. 38.

³³ Steele, *op.cit.*, p. 140.

France et l'Angleterre³⁴. La guerre devient un prétexte pour s'approvisionner dans les colonies britanniques parce qu'elles sont plus proches que les Antilles et ainsi les esclaves sont beaucoup moins dispendieux³⁵.

Bougainville signalera que les esclaves noirs, provenant du fort William-Henry, ont trouvé des propriétaires en Nouvelle-France, pour la plus grande honte de la France :

Croira-t-on en Europe que les Sauvages ne sont pas seuls coupables de l'horrible infraction de la capitulation, que le désir d'avoir les nègres et les autres dépouilles des Anglais a déterminé les gens qui sont à la tête de ces nations à leur lâcher la bride, peut-être même à faire plus? Qu'on voit aujourd'hui un de ces chefs indigne du nom d'off[ici]er et de français, promener à sa suite un nègre enlevé au commandant anglais, sous le prétexte d'apaiser les mânes d'un sauvage tué, en donnant à sa famille, chair pour chair³⁶?

Les esclaves sont des prises de choix. Le guerrier qui en fait prisonnier sait qu'il trouvera facilement des acheteurs et qu'il aura une bonne somme d'argent en échange de ses peines. La préférence pour les prisonniers noirs vient du fait qu'ils valent plus chers que les autres captifs blancs, « [...] car ils sont considérés comme des biens susceptibles d'être acquis à titre permanent [...] pour la somme] de 600 à 1500 livres³⁷ ». Les prisonniers d'origine britannique étaient échangés contre des prisonniers français ou retournés à la fin de la guerre, ils ne constituaient donc pas une main-d'oeuvre aussi fiable que celle des esclaves.

Pour l'année 1757, Trudel a repéré quinze nouveaux esclaves noirs³⁸ dans les documents³⁹ et soixante et onze esclaves amérindiens⁴⁰. Nous ne pouvons malheureusement pas savoir si certains de ces Amérindiens étaient à William-Henry,

³⁴ Marcel Trudel, *L'esclavage au Canada français. Histoire et conditions de l'esclavage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1960, p. 90.

³⁵ *Ibid.*, p. 93.

³⁶ Bougainville, *op.cit.*, p. 256.

³⁷ MacLeod, *op.cit.*, p. 37.

³⁸ Trudel, *op.cit.*, p. 89.

³⁹ « À la prise du fort William-Henry, on tue ou capture des nègres; parmi les prisonniers, nous pouvons reconnaître le nègre Coesar qui appartenait à Jacob Bigelow de la Nouvelle-Angleterre, le nègre Coesar Nero, propriété d'un John Gilman, le nègre Dorset que les Abénaquis vendent à Montréal et que son maître rachète ensuite, le nègre Jock Linn, esclave d'un Nathaniel Whittemore, le mûlatre Jacob Lindse, autre esclave de Jacob Bigelow. » *Ibid.*, p. 92.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 85.

mais il est fort probable que ce soit le cas, car il y avait la présence de Agniers et de Mohicans. Nous savons aussi que l'esclave d'origine africaine vaut beaucoup plus que l'esclave amérindien⁴¹. Mais ce dernier vaut-il plus que le prisonnier britannique? Le sort des prisonniers amérindiens nous est inconnu, mais nous avons quelques hypothèses. 1) Les alliés peuvent en avoir vendu quelques-uns à des particuliers, comme esclaves. 2) Les alliés ont peut-être préféré garder leurs captifs amérindiens pour pouvoir effectuer, eux-mêmes, des transactions avec d'autres nations. 3) Les Amérindiens les ont emmenés dans leurs nations dans le but de les soumettre à la torture, parce qu'ils sont plus endurants que les captifs blancs. 4) Les captifs amérindiens ont pu être adoptés, car ils connaissent déjà la vie en forêt. 5) D'autres prisonniers, membres de la Ligue iroquoise, ont connu la mort parce qu'ils ont renié les ententes de neutralité avec les Français et leurs alliés.

Les prisonniers représentent un potentiel démographique et une source de profit pour les Amérindiens. C'est pourquoi il serait inconcevable, pour eux, de laisser passer une si belle occasion, celle du fort William-Henry. Ils ont le pouvoir d'augmenter leur population en adoptant les prisonniers et de s'intégrer à l'économie de marché en vendant les captifs à la couronne ou à des particuliers. En échange, ils reçoivent des biens de consommation ou de l'argent pour pouvoir se procurer ces biens. Il est donc très vraisemblable que les alliés aient fait des captifs et qu'ensuite ils en aient revendu une partie, mais pas l'ensemble.

Le besoin de faire des captifs aurait joué un important rôle dans l'attaque de la garnison du fort William-Henry. Cependant, « A warrior who took a scalp carried a proof of conquest without encumbrance, but a warrior who took a prisoner had to guard him, and hence could no longer be a warrior⁴² ». Donc, à défaut d'un captif, plus encombrant, le guerrier rapporte son scalp.

⁴¹ *Ibid.*, p. 120.

⁴² Steele, *op.cit.*, p. 89.

d) Les scalps

Traditionnellement, le scalp, tout comme l'anthropophagie, est une façon de lutter contre l'âme du guerrier mis à mort par une nation ou par un autre guerrier⁴³.

Ce lien entre le scalpeur et le scalpé est à l'image de la relation qui unit la mère à son enfant lors de l'accouchement. À cette occasion en effet, la femme et le bébé peuvent mutuellement se donner la mort, le risque de perdre la vie est latent pour les deux. Le scalp, en somme, n'est donc pas seulement un trophée : c'est un concentré de vie. D'ailleurs un scalp possède la même valeur qu'un captif [...]. Le scalp est le substitut métonymique du captif [...]⁴⁴.

Le scalp a la « même valeur » symbolique que le captif, mais une valeur monétaire différente. Le captif est beaucoup plus rentable, mais il est plus difficile d'en accumuler plusieurs. Le scalp sert aussi de monnaie d'échange. Le 10 août, le père Roubaud tente de sauver un enfant britannique des mains de son ravisseur. L'Amérindien lui propose d'échanger le bébé contre un scalp⁴⁵, ce que Roubaud accepte. Il en trouvera effectivement un et pourra remettre l'enfant à sa mère. Le scalp aurait effectivement la même valeur qu'un prisonnier. Ils sont, tous deux, des preuves que le guerrier s'est illustré à la guerre.

Le 9 août, après le massacre de quelques soldats malades, un allié sort des casemates avec « [...] une tête humaine, d'où découloient des ruisseaux de sang, et dont il faisait parade comme de la plus belle capture dont il eût pu se saisir⁴⁶ ». Un scalp peut être un petit morceau de cuir chevelu, mais aussi une tête entière. D'où la fierté du guerrier qui « parade » avec une preuve de sa victoire et de son prestige. Maria Liston et Brenda Baker confirment la présence d'un squelette sans tête parmi ceux retrouvés lors des fouilles archéologiques à William-Henry⁴⁷. L'archéologie fournit aussi d'autres preuves de ce premier incident. À l'intérieur du fort se trouve une fosse commune, contenant cinq

⁴³ Viau, *op.cit.*, p. 179.

⁴⁴ Havard, *op.cit.*, p. 165.

⁴⁵ Roubaud, *op.cit.*, p. 189.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 185.

⁴⁷ Maria A. Liston et Brenda J. Baker, « Military Burials at fort William Henry, Lake George, New York », dans David R. Starbuck, *Archaeology of the French & Indian War. Military Sites Of The Hudson River, Lake George, and Lake Champlain Corridor*. Queensburg, Adirondack Community College, 1994, p. 11.

squelettes d'hommes enterrés précipitamment⁴⁸. D'autres ont des fractures au crâne, dus à des coups de tomahawks⁴⁹ ou à la prise du scalp⁵⁰.

Les Européens ont généralisé la pratique du scalp. Avant qu'ils leur accordent une valeur marchande, ce n'étaient pas toutes les nations qui avaient cette habitude⁵¹. Par contre, avec l'introduction du scalp sur les marchés coloniaux, tous, Blancs comme Amérindiens, se sont mis à la recherche de ce précieux objet d'échange et de profit. Après de nombreuses fluctuations, le prix donné pour un scalp se stabilise, durant la guerre de succession d'Autriche, à environ £5⁵². Dans un contexte de guerre, les prix ont tendance à diminuer, car il est plus aisé de s'en procurer sur les champs de batailles. Il était donc plus profitable de vendre un captif qu'un scalp, mais ce dernier était plus facile à transporter et à accumuler.

Gabriel Nadeau, dans son article, présente plusieurs techniques de scalps⁵³. Toutefois, il ne mentionne pas nécessairement l'époque où elles ont été utilisées ni les nations qui les ont employées. Donc, nous ne savons pas si toutes ces méthodes étaient en vigueur durant la guerre de Sept ou s'il y a eu, plus tard, un raffinement. Nous savons, cependant, qu'un scalp peut être un morceau de peau et de cheveux pris sur le crâne de la victime ou la tête en entier. Contrairement à l'idée généralement répandue, ce morceau de peau peut être très petit et ne pas toujours entraîner la mort. Il arrive que les victimes survivent et en gardent la cicatrice. De plus, il se pouvait que les chasseurs de scalps usent de subterfuges pour augmenter leur profit. Ils pouvaient, par exemple, diviser un scalp en deux ou trois parties, en prenant soin d'en garder une parcelle pour en faire un usage rituel traditionnel⁵⁴.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ David R. Strabuck, *The great warpath : British military sites from Albany to Crown Point*, Hanover, University Press of New England, 1999, p. 94.

⁵⁰ David R. Strabuck, « Anatomy of a Massacre », *Archaeology*, volume 46, no 6 (1993), p. 46.

⁵¹ James Axtell et William C. Strutevant, « The Unkindest Cut, or Who Invented Scalping? », *The William and Mary Quarterly*, vol.37, no 3 (1980), p. 469.

⁵² Viau, *op.cit.*, p. 111.

⁵³ Gabriel Nadeau, « Indian Scalping Technique in Different Tribes », *Bulletin of the History of Medecine*, vol.10, no2 (1941), p. 178-194.

Les Européens sont parfois scandalisés d'assister à de telles pratiques. Comme le présente Abler, tout est une question de perception. Les Européens pratiquaient la décapitation, comme peine capitale, et plaçaient les têtes sur des piquets, à la vue de tous les citoyens⁵⁵. Cela avait également une fonction symbolique. « European taking and exhibiting of heads appears to have involved persons killed or executed for criminal activity and to be calculated as a deterrent or to inspire terror. Scalps to North American Indians clearly had sacred or ritual importance in their « mourning war » complex⁵⁶. » Le geste, même s'il a subi l'influence de l'économie de marché, origine d'une fonction symbolique, celui d'appivoiser la mort.

Le scalp est associé à la guerre amérindienne comme les feuilles à l'arbre. Dans l'imaginaire populaire, l'un et l'autre sont indissociables. Dans la réalité de William-Henry, il est permis de croire que les alliés ont pris les chevelures de leurs victimes. Ont-ils levé davantage de chevelures qu'ils ont fait de captifs? Nous ne pensons pas, car il serait difficile de prendre plus de huit cent scalps en si peu de temps! La passivité de l'Anglais a dû faciliter les captures. Donc la volonté de faire des scalps expliquerait l'agression.

e) L'exhumation des morts

Robert Rogers, capitaine des Rangers, écrit dans son journal : « My brother Captain Richard Rogers died with the small-pox a few days before this fort was besieged; but such was the cruelty and rage of the enemy after their conquest, that they dug him up out of his grave, and scalped him⁵⁷. » Il est la seule source à mentionner que des alliés auraient déterré des morts du cimetière. Rogers était avec Loudoun à Halifax, il n'a donc pas assisté aux événements. Toutefois, nous croyons la source fiable, car Rogers écrit son journal pour lui et non pas dans le but d'influencer l'opinion publique.

Gilles Havard explique ce phénomène, très peu connu et étudié, de la guerre.

⁵⁴ Abler, *loc.cit.*, p. 8.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 6.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁷ Robert Rogers, *Journal of Major Robert Rogers*. Ann Arbor, University Microfilms, 1966, p.55.

Il nous semble que la profanation des sépultures répond à une logique profonde de la guerre indienne, plutôt qu'à un désir de « pillage » au sens européen du terme. À partir du moment où l'on pénétrait dans un village ennemi - ce qui n'était pas fréquent -, la volonté d'en découdre avec l'adversaire passait par le défi envers les morts de l'autre camp : quand les alliés enterraient ensemble leurs défunts pour affermir leurs liens d'amitié, à l'occasion de la fête des morts, les ennemis au contraire les déterraient, ce qui est la meilleure façon d'exprimer sa haine mais aussi de défier la mort qui obsédait chaque guerrier. Dans cette perspective, la prise du butin apparaît comme sous-produit de la profanation, bien plus que son objectif. Comme les scalps, les têtes, ou autres parties du corps, les objets (articles de traite ou fourrures) pouvaient aussi servir de trophées de guerre aux combattants⁵⁸.

Il serait donc vraisemblable que des alliés aient exhumé des cadavres, pour se procurer des objets et des scalps, mais aussi pour poursuivre l'ennemi jusque dans son au-delà. L'ennemi n'appartient pas au genre humain⁵⁹, par conséquent, il n'est pas sacrilège de piller ses tombes et de mutiler ses morts. C'est une forme d'expression de la violence envers l'Autre. Cependant, les motifs traditionnels mentionnés par Havard ont pu être éclipsés par des considérations plus économiques, comme l'échange de chevelures et l'acquisition de matériel. Havard étudie un contexte antérieur à celui de la guerre de Sept Ans. Le contact avec les armées européennes et les possibilités de bénéfices ont sûrement modifié les raisons rituelles de l'exhumation des morts.

La maladie étant la principale cause de décès chez les militaires campés à fort William-Henry, le cimetière devait compter plusieurs cadavres. La récolte des pilleurs a dû être maigre en ce qui concerne le vol des biens des cadavres. Les soldats sont généralement enterrés dans une couverture avec très peu de vêtements, leurs uniformes étant donnés à d'autres soldats⁶⁰. Aussi, il n'est pas habituel chez les Européens d'inhumer les morts avec des objets, contrairement aux Amérindiens. Néanmoins, lors des fouilles archéologiques, certains squelettes avaient des boutons de manchettes près des hanches, où étaient placées les mains, mais aucune trace de boutons régimentaires laissant supposer la présence d'un uniforme⁶¹. En ce qui a trait aux scalps, comme ils ont une

⁵⁸ Havard, *op.cit.*, p. 709.

⁵⁹ Désveaux, *loc.cit.*

⁶⁰ Starbuck, *The great*, p. 93.

⁶¹ *Ibid.*, p. 94.

valeur monétaire, ils peuvent être pris sur des cadavres. Dans l'ordre des événements, l'exhumation des corps du cimetière se situerait avant l'attaque de la garnison en route pour le fort Edward. À ce moment, certains alliés préfèrent s'en prendre aux morts plutôt qu'aux vivants, placés sous la protection des Français. Aussi, ils veulent probablement s'assurer d'avoir quelques preuves de leur participation à la guerre.

f) Le goût du sang et de la chair

Les alliés sont qualifiés de « Indian Blood-Hounds⁶² ». Selon les observateurs, ils aiment faire souffrir volontairement, ils sont foncièrement cruels. Rien d'étonnant à ce qu'ils attaquent des militaires sans défense et des civils! Pourtant, si les alliés agissent différemment c'est que leur civilisation est cruelle. Toutefois, les civilisations européennes ne le sont pas moins, elles le sont autrement.

Les alliés ont un goût pour le sang, car ils torturent certains prisonniers, non pas parce qu'ils sont méchants au sens d'une perversion psychologique, mais parce qu'ils exercent un rite cruel de leur société. Ils ont un goût pour la chair, car ils pratiquent l'anthropophagie rituelle, non pas parce qu'ils sont barbares, ce qui est un jugement de valeur. Ils cherchent à s'approprier la force physique et morale de l'ennemi.

Il est peu probable qu'il y ait eu torture lors des événements du 9 et 10 août 1757. D'abord parce qu'aucun récit ne vient le prouver. Il n'est signalé que la mort rapide de malades et blessés. Ensuite, parce que s'il y avait eu torture, ce geste aurait été expéditif et sans symbolique précise. La torture, dans un tel contexte, aurait été gratuite et dénudée de sens. Elle n'aurait pas été de la torture.

En Europe, la torture était répandue depuis plusieurs siècles. Les places publiques étaient le lieu d'exécution des peines. Tous y avaient accès. Dans les colonies, la justice va continuer à exprimer cette culture de châtement et de l'exemple. La participation de toute la communauté amérindienne, femmes, enfants et vieillards, à la torture choque

⁶² *Pennsylvania Gazette*, 25 août 1757.

particulièrement les Européens⁶³. En Europe, comme dans les colonies, il appartient au bourreau, désigné par l'État, de torturer au nom de la communauté. Cette dernière assiste, mais n'y prend pas part.

La torture pratiquée par les Amérindiens n'a définitivement pas cette symbolique punitive. Selon Emmanuel Désveaux, la torture « [...] apparaît être ni plus ni moins que la métaphore d'un accouchement [...]. C'est au prix de souffrances inouïes que le prisonnier [...] doit forcer le passage, tout comme l'enfant en train de naître [...] poussés par une même pulsion vitale⁶⁴ ». La notion importante est celle de la souffrance, la souffrance infligée et la souffrance subite. Le tortionnaire doit faire crier sa victime pour montrer sa supériorité et celle de sa nation⁶⁵. Le torturé doit prouver sa bravoure et celle de sa communauté en résistant à la souffrance⁶⁶. La « [...] torture est l'essence du rituel d'initiation [...] »⁶⁷, initiation à la souffrance et à la mort, qui sont en soit l'inévitable fatalité du guerrier.

Starbuck introduit une hypothèse jamais présentée jusqu'à maintenant. Il propose que certains soldats aient été victimes de mutilations génitales. « In fact, all five of the men in the crypt [site archéologique à l'intérieur du fort] demonstrated genital mutilation, and the patterns of cut marks in their stomach and chest areas suggest they were disembowled too⁶⁸. » Starbuck croit que ces hommes ont été victimes de torture⁶⁹. Nous ne pouvons affirmer avec certitude qu'il s'agirait effectivement de traces laissées par la torture, car Starbuck ne nous paraît pas être un spécialiste des traumatismes ossuaires. Peut-être s'agit-il de mutilations infligées aux cadavres. Néanmoins, Viau mentionne qu'il se pratiquait des supplices sur les organes génitaux⁷⁰. Mais aucun observateur des

⁶³ Abler, *loc.cit.*, p. 12.

⁶⁴ Désveaux, *loc.cit.*, p. 83.

⁶⁵ Viau, *op.cit.*, p. 179.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 178.

⁶⁷ Pierre Clastres, *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, p. 156.

⁶⁸ Starbuck, *Massacre*, p. 67.

⁶⁹ *Idem*, *The great*, p. 98.

⁷⁰ Viau, *op.cit.*, p. 176.

événements n'a pris soin d'écrire ces détails, par pudeur ou par ignorance? Pourtant quel effet cela eut fait sur l'opinion publique!

Tout comme la torture, le festin de chair fait partie d'un rituel implicite entre la victime, ses bourreaux et la mort⁷¹. C'est une façon de lutter contre l'âme crainte de l'ennemi tué⁷². L'anthropophagie a pour objectif d'anéantir physiquement l'ennemi. Toutefois, elle vise aussi à s'approprier sa vitalité et ses qualités, surtout guerrières⁷³, à rendre hommage à sa bravoure, surtout s'il en fait preuve.

Carver a observé des comportements anthropophages lors des massacres. Les Amérindiens auraient bu le sang de leurs victimes⁷⁴. Il fait part à ses lecteurs des raisons engendrant de tels gestes : « [...] they sometimes devour the hearts of those they slay, and drink their blood, by way of bravado [...]»⁷⁵. Cette vision de la scène est très imagée et elle inspirera James Fenimore Cooper, mais peut-être est-elle exagérée. Dans le contexte de William-Henry, il est surprenant de constater que des guerriers en action aient eu le temps de se livrer à des rituels du genre. Les alliés devaient être davantage préoccupés par la collecte de biens, de scalps et de prisonniers. Dans une situation moins agitée, il n'est pas impossible que les alliés se soient livrés à de telles activités. Après les événements, sur la route du retour, sûrement.

Bougainville mentionne un fait intéressant survenu durant la marche de l'armée vers William-Henry : « Un cadavre anglais est venu flotter le long du camp des Sauvages. Ils se sont attroupés autour avec de grands cris, et ont bu le sang et mis les membres à la chaudière. Au reste ce ne sont que ceux d'en haut qui commettent ces cruautés. Nos domiciliés n'y prennent aucune part. Ils se confessent toute la journée⁷⁶. » Les alliés pratiquent l'anthropophagie même sur des guerriers qu'ils n'ont pas mis à mort? Cela ne

⁷¹ Havard, *op.cit.*, p. 167.

⁷² Viau, *op.cit.*, p. 179.

⁷³ Roland Viau, *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boréal, 2000, p. 235.

⁷⁴ Carver, *op.cit.*, p. 319.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 303.

⁷⁶ Bougainville, *op.cit.*, p. 238.

ressemble pas aux pratiques rituelles associées à l'anthropophagie. Bougainville a-t-il mal rendu l'événement ou le goût de la chair est devenu inhérent à la société amérindienne? Chose certaine, les alliés prennent le temps, avant le siège, de se livrer à de tels rituels. Bougainville fait remarquer à ses lecteurs que ce sont les gens des Grands Lacs qui s'adonnent encore à de telles pratiques.

Roubaud présente la scène de ce même repas ou d'un suivant :

Mais ô ciel! Quel festin! Les restes d'un cadavre anglais, écorché et décharné plus d'à moitié. J'aperçus un moment après, ces inhumains mangeant, avec une famélique avidité, de cette chair humaine; je les vis puiser à grandes cuillers leur détestable bouillon; et ne pouvoir s'en rassasier. [...] buvant à pleins crânes le sang humain [...]. Un jeune déterminé prit la parole, et me dit en mauvais français : *Toi avoir le goût français, moi Sauvage, cette viande bonne pour moi*⁷⁷.

Encore une fois, durant la campagne, les alliés pratiquent ce rite particulier. En terminant son récit, il fait ce commentaire : « Je ne connoissois pas le génie et le goût outaouack [outaouais]. C'étoit par choix, par délicatesse, par friandise, qu'ils se nourrissoient de chair humaine⁷⁸. » Cette fois, l'auteur pointe une nation des Grands Lacs en particulier, celle des Outaouais.

Lors de la campagne, seuls les Outaouais seront mentionnés dans les documents comme anthropophages. Par contre, nous savons qu'ils n'étaient pas les seuls à manger leurs victimes, que cette coutume était toujours en vigueur dans la région des Grands Lacs. Cela laisse supposer que d'autres alliés des Pays d'en-Haut auraient aussi pu se laisser aller aux « goûts sauvages ». Les domiciliés, pour leur part, ne pratiquent pas l'anthropophagie, car ils sont catholiques. Pour ceux-ci, l'anthropophagie est tabou.

La torture et le cannibalisme sont des rituels. Un rituel demande une préparation spirituelle de l'officiant et de la victime. Dans le cadre des massacres de William-Henry, le temps manque aux alliés pour officier. Contrairement à ce que les contemporains semblaient croire, la torture et le cannibalisme ne sont pas des gestes accomplis par goût

⁷⁷ Roubaud, *op.cit.*, p. 162.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 163.

du sang et de la chair. Nous envisageons davantage que de telles pratiques aient eu lieu sur le chemin du retour ou encore en présence de la nation, mais pas comme un acte isolé et expéditif.

g) Les raisons pratiques

Pour des raisons pratiques, les Amérindiens pouvaient s'en prendre aux malades, aux blessés et aux résistants. Les Amérindiens « [...] mettaient également à mort tous les prisonniers susceptibles de ralentir la marche du groupe sur le chemin du retour [...] »⁷⁹. Ralentir la marche rend le groupe vulnérable et susceptible d'être rattrapé par des poursuivants, mais cela ne s'applique pas à la situation de William-Henry. Montcalm a pris sous sa protection les malades et les blessés incapables de se rendre à fort Edward, mais apparemment il n'a pas cru bon de poster une garde pour les protéger. Les alliés s'en prennent à eux principalement parce qu'ils sont faibles et qu'ils ne peuvent se défendre. Ils sont des proies faciles pour le pillage et les scalps. De plus, les alliés réservent un triste sort à ceux qui s'opposent à la captivité et au pillage : « [...] killing and scalping every one that resisted [...] »⁸⁰. Ceux qui résistent, ce sont généralement des hommes, vont se battre, se défendre et risquer de tuer des Amérindiens. Les alliés interceptent aussi ceux qui tentent de s'enfuir dans les bois, car ils brisent leur promesse faite aux Français, pour eux ce sont des lâches. Ils ne s'entêtent pas à les saisir, ils préfèrent les tuer et prendre leurs scalps. Après tout, le scalp et le captif ont la même valeur symbolique.

h) La révolte contre les Français

Deux causes, relevant du contexte historique et non de la logique guerrière amérindienne, peuvent expliquer le soulèvement des alliés contre les Français. Ils ont été doublement trompés. D'abord parce que les Français ont négocié une paix avec les Britanniques, en écartant les alliés. Ensuite, parce que les termes de la capitulation empêchent les alliés de se livrer au pillage, tel que promis, implicitement, au début de la campagne. Ce sont les Français qui, les premiers, n'ont pas respecté les accords convenus avec leurs alliés.

⁷⁹ Viau, *op.cit.*, p. 109.

⁸⁰ *Boston Gazette*, 5 septembre 1757.

Selon Montcalm, Bougainville, Roubaud et d'autres observateurs, les alliés ont bel et bien consenti à la capitulation, avant la signature. « Les sauvages avoient promis en grand conseil, d'observer la capitulation mais ils oublièrent leurs promesses⁸¹. » Par contre, MacLeod nuance l'affaire. Ils ont été consultés seulement après la conclusion d'une entente écrite entre les Français et les Britanniques⁸². Les Français ont tout de même pris soin de les avertir des termes, avant leur signature, et de s'assurer de leur bon comportement. Cette fois-ci, c'est une entente verbale. Quelle valeur les Français accordent-ils à une entente verbale? Elle est de moindre importance comparée à une entente écrite, car c'est cette dernière que les Français respectent et tentent de faire respecter à leurs alliés. Les Français ont oublié que « Thus, while the Indians recognized the French governor's right to take the initiative, no war and no peace could be made without the consent of the Native allies⁸³ ». Par conséquent, les alliés des Français ne se seraient pas sentis sur la voie de la paix, ils seraient toujours en guerre.

Selon MacLeod, pour les Iroquois domiciliés la paix européenne n'est pas nécessairement une paix amérindienne. Ils peuvent arrêter ou continuer les hostilités, selon leur choix⁸⁴. À William-Henry, c'est ce qui se produit. L'armée de Montcalm fait la paix avec la garnison britannique, mais les alliés ne la font pas. « Le fait qu'ils [les Iroquois] reconnaissaient à leurs alliés [les Français] le droit de prendre leurs propres décisions sur le moment de se battre et de cesser de le faire n'avait rien à voir avec leurs propres actions⁸⁵. » Ils vont continuer à se battre contre les Britanniques, les 9 et 10 août 1757.

Les Européens ressentent de l'impuissance face à la guerre amérindienne. Montcalm et ses officiers français, pour leur part, prennent pour acquis que leurs décisions sont aussi celles des alliés, comme elles le sont pour les Français et les Canadiens. Ils oublient que

⁸¹ Charles de Plantavit de la Pause, *Mémoires et papiers du Chevalier de la Pause, 1755-1760*, Québec, Imprimerie de la Reine, 1931, p. 350.

⁸² MacLeod, *op.cit.*, p. 132.

⁸³ Delâge, « War », p. 17.

⁸⁴ MacLeod, *op.cit.*, p. 44.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 134.

« Il faut leur laisser une ample liberté dans leurs actions⁸⁶ ». C'est peut-être là l'erreur qui mènera aux événements de William-Henry. Montcalm ne s'est pas ajusté à la présence des alliés. Il s'est conduit en représentant du roi de France. Chez les Amérindiens, la guerre n'est pas une occasion pour le chef militaire de faire le chef politique⁸⁷, ces deux rôles ne sont jamais confondus. « Authority meant prestige rather than coercion⁸⁸. » Le consentement et la confiance des guerriers pour entreprendre une campagne servent de légitimité au chef⁸⁹. Montcalm abuse de la confiance des alliés en ne leur permettant pas de se livrer au pillage et à la capture de Britanniques.

Les termes négociés par les Français ne permettent pas aux alliés de crier victoire⁹⁰. Les articles garantissent aux Britanniques leurs bagages, qu'ils peuvent emporter à leur départ (article I). Les alliés n'auront donc pas accès au précieux butin. De plus, les Français prennent possession de tout ce qui restera dans le fort, soit les vivres et l'équipement, au nom de la France (article III). Encore une fois, la possibilité d'un pillage est écartée. Aussi, tous les Britanniques faits prisonniers sont retournés à la Grande-Bretagne (article I). Les alliés ne peuvent avoir de captifs. Enfin, les blessés et les malades sont placés sous la protection personnelle de Montcalm (article VII), empêchant les Amérindiens de leur faire offense. Bien que les chefs de guerre aient consenti à la paix, il est inconcevable qu'ils aient accepté de ne pas se prévaloir des avantages de la victoire. Il faut être naïf ou Français pour les croire si altruistes pour accepter de renoncer à la gloire et au prestige!

Les Amérindiens ont l'impression d'être exclus et trahis par leurs alliés français, puisque au moment de la capitulation, ils n'ont pas encore de victoire, les Français oui. Ils ne peuvent retourner dans leurs nations sans preuve de leurs succès militaires. Leur insatisfaction est compréhensible, surtout qu'ils sont pleinement indépendants dans leurs initiatives et qu'ils n'ont pas à répondre de leurs gestes. Leur révolte contre les Français serait donc principalement due à leur désir d'autonomie. Révolte pour les Français,

⁸⁶ Aleyrac, *op.cit.*, p. 44.

⁸⁷ Clastres, *Recherches*, p. 210.

⁸⁸ Delâge, « War », p. 16.

⁸⁹ Viau, *Enfants*, p. 87.

⁹⁰ Annexe C.

moyen d'affirmation pour les alliés. À fort William-Henry, ils ont réaffirmé leur indépendance face aux Français.

i) La vengeance contre les Britanniques

Deux raisons peuvent motiver un désir de vengeance chez les alliés. D'abord, durant la campagne, des guerriers ont été tués par les Britanniques. Ensuite, l'Anglais a souvent été fourbe et a trahi les Abénaquis au début de l'année 1757. Toutefois, la vengeance n'est pas une composante de la logique militaire amérindienne, mais plutôt un facteur historique et conjoncturel.

Selon Roubaud, il y aurait eu trois morts et quelques blessés dans le camp des alliés, durant la campagne⁹¹. Un premier mort, peut-être Outaouais, lors de l'attaque contre Parker⁹², et un second, Népissingue, lors d'une escarmouche avec les Britanniques⁹³. La mauvaise fortune du dernier n'est pas mentionnée. Doreil, le commissaire ordonnateur des guerres, resté à Québec, écrit dans sa correspondance, qu'il y aurait eu trente morts, dont un Canadien et quinze alliés⁹⁴. Nous retenons que les alliés ont eu des morts et que l'objectif de la guerre est de faire des prisonniers, pour augmenter la population d'une communauté, non pas de perdre des membres⁹⁵. Dans cette logique, ils auraient vengé les guerriers décédés. Surtout que, le 9 août, ils n'avaient pas de prisonniers pour remplacer les morts et « essuyer les larmes » de la nation. Les 9 et 10 août, l'occasion s'est présentée aux alliés de venger leurs morts.

Ce sont les Abénaquis qui ont été accusés d'avoir initié les événements tragiques de William-Henry. Montcalm et quelques officiers dénoncent plus particulièrement les Abénaquis de Penobscot, dans le nord de l'actuel état du Maine. Identifiés dans la liste des domiciliés accompagnant l'armée, dans le journal de Montcalm, ils sont au nombre

⁹¹ Roubaud, *op.cit.*, p. 194.

⁹² *Ibid.*, p. 156.

⁹³ *Ibid.*, p. 171.

⁹⁴ Doreil « À Québec le 14 août 1757 », *Rapport des Archives du Québec*, Québec, Imprimerie du roi, 1944-1945, p. 102.

⁹⁵ MacLeod, *op.cit.*, p. 48.

de trente-six⁹⁶. Seuls, ils ne peuvent être à l'origine des hostilités. Les Abénaquis, toutes provenances confondues, sont deux cents quarante-cinq à s'être joints à la campagne⁹⁷. Un si petit nombre n'aurait pas pu se lancer à l'attaque de 2300 militaires. Mais ils ont pu en être les initiateurs.

Les Abénaquis justifient leurs actes par le fait qu'ils ont eux aussi été victimes de la trahison britannique. Toutefois, ils ne mentionnent pas que les massacres relèvent de leur initiative. Le père Roubaud est le seul à faire part des motifs animant les alliés. Il rapporte que : « Ils prétendent la [l'attaque de la garnison britannique] justifier; les Ab[é]nakis, en particulier, par le droit de représailles, alléguant que plus d'une fois, dans le sein même de la paix, ou dans des pourparlers tels que celui de l'hiver passé, leurs guerriers avoient trouvé leurs tombeaux sous les coups de la trahison dans les forts anglais de l'Acadie⁹⁸. » Il est vrai que durant l'hiver 1757, les Abénaquis de Penobscot ont vu assassiner quelques uns de leurs chefs lors de pourparlers de paix avec l'Anglais, au Massachusetts⁹⁹. L'événement est rapporté comme ceci : « Cette année même, les Abénaquis de Panaouské, dans l'Acadie, ont voulu entrer en pourparlers avec les Anglois pour la neutralité, et se sont rendus à un petit fort George, qui est dans l'Acadie. Les Anglois, mécontents de ce qu'ils ne vouloient pas se déclarer contre nous [les Français], ont fait tuer les ambassadeurs¹⁰⁰. »

L'attaque de la garnison de William-Henry n'aurait été, à leurs yeux, qu'une réponse à l'injure. Aussi, lors du siège, Bougainville a retenu le discours d'un Abénaquis s'adressant à un prisonnier britannique : « Ah! toi, ne pas te rendre, lui dit-il, Eh bien! tire le premier; mon père tirera ensuite ses gros fusils; alors toi te bien défendre; car, si je te prends, point de quartier à toi¹⁰¹! » Ces propos auraient pu être tenus par plusieurs des alliés.

⁹⁶ Montcalm, *op.cit.*, p. 264.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Roubaud, *op.cit.*, p. 193

⁹⁹ Steele, *op.cit.*, p. 153.

¹⁰⁰ Dussieux, *op.cit.*, p. 241.

Dans une lettre adressée au ministre de la Marine, Vaudreuil mentionne qu'il n'y a pas que les Abénaquis de toucher par la trahison des Britanniques, d'autres nations aussi ont subi leur perfidie. Il excuse les alliés parce que les Britanniques auraient une longue tradition de mensonge : « [...] les Anglois ont violé presque toutes les capitulations faites en Amérique, nommément au fort de la Nécessité pris par nous en 1754, au fort Beauséjour pris par eux, et sans entrer dans le détail de toutes leurs trahisons à l'égard des sauvages, peuple qui n'oublie et ne pardonne rien¹⁰². »

Les 9 et 10 août, les alliés auraient ainsi vengé leurs morts et rappelé aux Britanniques leurs récentes félonies. La vengeance peut être un élément motivateur pour certaines nations, comme les Abénaquis, mais elle ne serait pas la cause unissant toutes les nations. Le désir de vengeance demeure néanmoins un mobile à ne pas négliger.

* * *

Parmi les motifs exposés, quels seraient, selon nous, les raisons les plus plausibles ayant poussé les alliés à agir? En reprenant la thèse de MacLeod, nous croyons que c'est le désir d'acquérir du matériel, des captifs et des scalps qui aurait mené aux événements. L'alcool sert d'alibi, son utilisation n'est qu'un moyen d'atteindre un objectif, soit la victoire. L'exhumation des morts est une autre façon de se procurer des biens et des scalps, surtout. L'anthropophagie et la torture ne sont que des moyens d'amadouer la mort, et non des causes pouvant motiver les alliés. Les raisons pratiques ont peut-être un fondement utilitaire, mais elles servent encore de moyens pour atteindre la victoire. La révolte contre les Français qui prennent des décisions en leur nom, est une conséquence du désir de victoire des Amérindiens, mais elle n'est pas l'élément déclencheur des incidents. La vengeance des trahisons britanniques peut avoir déterminé la participation des alliés catholiques, dont les domiciliés abénaquis, mais elle ne serait pas, non plus, à l'origine de l'attaque de la garnison. La révolte et le désir de vengeance font plutôt partie du contexte singulier de l'offensive amérindienne.

¹⁰¹ Montcalm, *op.cit.*, p. 278.

¹⁰² « Lettre du Marquis de Vaudreuil à M. de Paulmy, ministre de la Marine », Dussieux, *op.cit.*, p. 243.

Par contre, MacLeod et les contemporains ont omis un motif essentiel de la guerre et toujours sous-jacent : le prestige. « La source la plus apte à éteindre la soif de prestige d'un guerrier, c'est la guerre. En même temps, un chef dont le prestige est lié à la guerre ne peut le conserver et le renforcer que dans la guerre [...]»¹⁰³. » Les Amérindiens se lancent dans la guerre pour acquérir des trophées et l'honneur; pour piller et obtenir des biens; pour tirer vengeance d'un affront; pour défendre leurs terres et leurs gens; pour étendre leur pouvoir et leurs territoires. Certes. Mais « L'amour de la guerre est une passion seconde, dérivée d'une passion première : le désir plus fondamental de prestige. La guerre est ici le moyen de réaliser une fin individuelle : le désir de gloire du guerrier [...]»¹⁰⁴. » Prestige, honneur, gloire sont des valeurs recherchées par les guerriers et ce n'est que par la guerre qu'ils peuvent les obtenir.

Par les récits de l'historiographie et des contemporains des événements, le lecteur a l'impression que les alliés ont agi tout naturellement, en suivant la logique de leur culture. Il est rare que les Amérindiens partent en guerre sans d'abord y avoir réfléchi et avoir consulté leurs conseils. Faire la guerre ne peut pas être un geste spontané et irréfléchi. Pourquoi en serait-il autrement à William-Henry? Cependant, aucun témoin ne sait si les alliés ont tenu un conseil suite à la capitulation, conseil d'où les Français auraient évidemment été écartés. Il est tout de même peu probable que les alliés aient décidé spontanément et de concert de se précipiter sur la garnison britannique. « La guerre amérindienne n'est pas synonyme d'improvisation, de désordre et d'indiscipline»¹⁰⁵. »

La campagne contre le fort William-Henry se termine par une double victoire des Français et des alliés¹⁰⁶. Les Français ont repoussé l'Anglais, détruit un fort, fait des provisions en vivres et en armement et ils ont négocié une capitulation favorable à la France. Les alliés ont pris des prisonniers, des scalps et du matériel.

¹⁰³ Clastres, *La société*, p. 177.

¹⁰⁴ Clastres, *Recherches*, p. 221.

¹⁰⁵ Carpin, *loc.cit.*, p. 107.

¹⁰⁶ MacLeod, *op.cit.*, p. 143.

Alors que les Français tentent de sauver les Britanniques prisonniers des alliés, ces derniers quittent les rives du lac George. La campagne est terminée pour eux, ils ont des preuves de leur bravoure et de leur victoire sur l'Anglais. Les Abénaquis et les Népissingues domiciliés préfèrent rester avec les Canadiens et leurs missionnaires et rentrer en Canada avec eux. Sur le chemin du retour, certaines nations s'arrêtent à Montréal, où elles y vendront leurs captifs à très bon prix au gouverneur Vaudreuil. Les autres nations poursuivent leur route et retournent sans délais dans leurs communautés.

Conclusion

When last seen, the environs of the works were filled with violence and uproar. They were now possessed by stillness and death. The bloodstained conquerors had departed; and their camp, which had so lately rung with the merry rejoicings of the victorious army, lay a silent and deserted city of huts¹.

Bougainville écrit, le 19 août 1757 : « Mr de Montcalm y [à William-Henry] a gagné tous les coeurs et les nations sauvages ont continuellement son nom à la bouche. Il sait l'art de les gouverner comme s'il avait été élevé au milieu de leurs cabanes². » Mais Montcalm tient un double discours. En public, il est aimable et tolérant avec les alliés, il agit en chef de guerre et en fin diplomate. En privé, il les apprécie très peu. Il écrira au ministre de la marine : « Je suis obligé de passer ma vie avec [eux] à des cérémonies aussi ennuyeuses que nécessaires³. » Les alliés ne seront pas dupes éternellement. Avant un an, ils connaîtront les sentiments réels de Montcalm⁴.

Les Français vont détruire le fort William-Henry pour éviter que les Britanniques tentent une offensive contre le Canada, de ce côté. Par contre, le site ne cessera pas pour autant

¹ Cooper, *op.cit.*, p. 212.

² Bougainville, « À Montréal ce 19 août 1757 », *Rapport sur les archives... op.cit.*, p. 81.

³ « Montcalm au ministre de la Marine, 11 juillet 1757 », MacLeod, *op.cit.*, p. 123.

d'être utilisé⁵. Dès l'année suivante, Abercromby s'y arrête avant de lancer sa campagne contre le fort Carillon. En 1759, Amherst fait construire le fort George sur les ruines de William-Henry, avant d'aller conquérir les forts Carillon et Saint-Frédéric. Durant la Révolution américaine, le nouveau fort servira d'hôpital pour les victimes de la variole. Puis le site sera délaissé pour un demi-siècle, jusqu'à ce que des gens d'affaires entreprennent d'y faire construire un hôtel à proximité. C'est en 1854 que les portes de l'Hôtel du Fort William Henry ouvrent, il brûlera en 1908 et sera reconstruit en 1911. Il attirera de nombreux touristes, en quête des aventures décrites par James Fenimore Cooper. En 1952, un groupe d'investisseurs a le projet de reconstruire le fort William-Henry, à son emplacement d'origine. Grâce aux travaux archéologiques de Stanley Gifford, le fort William-Henry reprend vie en 1955, deux cents ans après sa construction par l'ingénieur William Eyre. Aujourd'hui, le site accueille entre soixante-dix et quatre-vingt mille visiteurs tous les ans⁶, ce qui en fait un attrait majeur de cette région.

Après sa conquête du fort William-Henry, Montcalm ne pousse pas plus avant sa chance. Il décide de retourner à Carillon, plutôt qu'exécuter les ordres de Vaudreuil en attaquant le fort Edward et la ville d'Albany. Montcalm aura pour excuse le départ précipité des alliés et la demande des Canadiens de rentrer dans la colonie pour faire les moissons, surtout qu'il y a une menace de famine pour l'hiver. Cela alimentera le ressentiment de Vaudreuil à l'endroit de Montcalm. Les relations entre le gouverneur et Montcalm n'iront pas en s'améliorant. À l'automne 1758, Montcalm est nommé lieutenant général des armées, par la métropole⁷. Il devient donc le supérieur hiérarchique de Vaudreuil et il prend la charge de la direction des armées. C'est une première, puisque le gouverneur de la Nouvelle-France est responsable d'office du domaine militaire. Montcalm écartera tout le travail et les conseils de Vaudreuil, pour ne se fier qu'à lui-même et à ses conseillers français. À partir de ce moment, la guerre du Canada s'engage dans une guerre à l'euro-péenne.

⁴ Lors de la campagne de Carillon, en 1758, seulement quinze alliés amérindiens sont sur les lieux. La variole et le mépris de Montcalm y sont pour beaucoup dans ce désintérêt des alliés. *Ibid.*, p. 124; Montcalm, *op.cit.*, p. 398.

⁵ Starbuck, *op.cit.*, p. 15-16.

⁶ *Ibid.*, p. 23.

* * *

Les intentions des alliés des Français, lors de la campagne contre le fort William-Henry, sont de remporter une victoire. La victoire, rappelons-le, doit comprendre des prisonniers, des scalps et du matériel pris à l'ennemi, en évitant les pertes humaines. Leurs gestes, les 9 et 10 août 1757, leurs sont dictés par cet impératif. Les Amérindiens pillent le fort et la garnison, capturent des militaires, des esclaves, des alliés des Britanniques, des femmes et des enfants et prennent des chevelures sur des cadavres, des blessés et des biens portants. L'alcool, la révolte contre les Français et le désir de vengeance contre les Britanniques constituent des motifs secondaires. Ils n'ont pas inspiré les événements dans un premier temps, mais ils ont pu influencer le moment, le lieu, le choix des victimes et la stratégie. Ils servent d'explications aux contemporains et à l'historiographie pour saisir l'incompréhensible Amérindien.

Les Européens jugent que la guerre pratiquée par les alliés amérindiens, lors de la campagne du fort William-Henry, est une forme de dissidence. D'abord, parce que les alliés n'ont pas respecté les termes de la capitulation. Ensuite, parce que leur comportement est considéré comme lâche (ils s'attaquent aux malades, aux blessés, aux femmes et aux enfants) et barbare (ils mangent leurs victimes); ils ne pratiquent pas la guerre des nations civilisées. Néanmoins, les alliés des Français s'adonnent, à l'été 1757, à une guerre de pratique courante. En fait, c'est cela la guerre pour eux! Ils effectuent des raids aux frontières de la Nouvelle-Angleterre et ils participent à des campagnes dirigées par les Français dans l'unique but d'obtenir des scalps, des captifs et des biens. Ces objectifs de la guerre leur sont propres, mais non pas exclusifs. La guerre à l'amérindienne est aussi celle des colons français et britanniques de l'Amérique septentrionale, car les techniques de la guérilla sont adaptées à la réalité de ce nouveau monde.

⁷ DBC, volume 4, *op.cit.*, p. 726.

Les événements sont appelés massacres, mais ils remplissent les conditions de la victoire à l'amérindienne. Par soucis de rendre plus justement les intentions des alliés, il faudrait donc renommer l'événement. Du point de vue autochtone, il serait plus approprié d'écrire les « victoires » plutôt que les « massacres » du fort William-Henry.

* * *

En 1759, les Britanniques font le siège du fort Niagara, sur la rive sud-ouest du lac Ontario. Après quelques jours d'un feu intensif, la garnison française, dirigée par Pierre Pouchot, capitule. Pouchot prévient ses gens contre les intentions possibles des alliés amérindiens des Britanniques. Tel que prévu, ces derniers vont tenter de s'en prendre aux bagages et aux armes des militaires français, en signe de victoire. Les Français refusent de se laisser abuser et résistent. Les alliés des Britanniques, devant la fermeté de la garnison, vont devoir renoncer à leurs projets. Pouchot fera plus tard ce récit des incidents :

M. Pouchot fit mettre sa garnison en bataille sur la place, les armes à la main & leurs havre-sacs entre les jambes. Il pria MM. les officiers de se tenir à leurs troupes. On resta dans cette situation près de 30 heures. M. Pouchot avoit pressenti tout le monde de la nécessité de cette manoeuvre, pour se mettre à l'abri des insultes des Sauvages, leur rappelant l'histoire du fort George. [...] il valoit mieux mourir avec les armes, que tourmentés par eux. [...] Voyant notre fermeté, ces Sauvages vinrent plutôt nous consoler que nous insulter. Ils étoient presque tous connus de la garnison. Des chefs dirent à M. Pouchot : nous sommes sans dessein; sois tranquille; c'est aux Anglois que nous faisons du mal. Quelques officiers anglois disoient que c'étoit bien l'occasion de prendre la revanche du fort George; mais on doit rendre justice à la majeure partie qui firent dans ces premiers moments tout leur possible pour écarter les Sauvages⁸.

Suite à l'altercation entre Français et Amérindiens à Niagara, Montcalm fait part à son homologue britannique, Jeffrey Amherst, qu'il a été mis au courant des faits par des émissaires⁹. Amherst, dans sa réponse, dément ses informations : « Nonobstant le rapport qu'on a fait à Votre Excellence, que mes sauvages ont pillé quelques équipages après la

⁸ Pierre Pouchot, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre*, tome 2, Yverdon, Suisse, 1781, p. 117-121.

⁹ Henri-Raymond Casgrain, *Lettres et pièces militaires : instructions, ordres, mémoires, plans de campagne et de défense, 1755-1760*, Québec, L.J.Demers, 1891, p. 255.

capitulation de Niagara, j'ose l'assurer que ces rapports doivent être sans fondement. Les officiers de mon armée savent trop ce qu'ils doivent à l'humanité, l'honneur de la nation, et mes défenses expresses contre de pareilles irrégularités [...]»¹⁰. » Amherst nie, tout comme Montcalm en 1757, son impuissance à contrôler ses alliés et l'indépendance de ces derniers.

MacLeod félicite les Français pour leur attitude dans cette affaire. « Bref, une situation qui aurait pu dégénérer est contenue avant que la violence éclate. Comparée à celle des ces soldats des troupes régulières et de ces miliciens français disciplinés et belliqueux, la conduite de la garnison du fort William Henry fut totalement inacceptable¹¹. » Les Britanniques de William-Henry se sont laissés faire, alors que les Français de Niagara n'ont pas laissé les alliés prendre leurs effets, ils se sont défendus. Toutefois, les Français étaient forts de l'expérience vécue en 1757, comme le rappellera Pouchot à sa garnison. Les massacres de William-Henry auraient-ils pu être évités? Peut-être que oui, puisque nous avons l'exemple d'une situation similaire au fort Niagara et de dispositions différentes de la part de la garnison. La détermination des Français a éconduit les alliés des Britanniques. Mais, peut-être que non, car nous ignorons le nombre d'alliés britanniques présents au fort Niagara. Ceux des Français devant William-Henry étaient très nombreux et d'un nombre presque équivalent à la garnison. Le contrôle exercé par les Français était pratiquement nul. La garnison de William-Henry ne fût peut-être pas ordonnée et disciplinée, toutefois elle n'est pas seule en cause. Les alliés des Français avaient un profond désir de victoire. Est-il possible d'en dire autant des alliés britanniques au fort Niagara?

¹⁰ *Ibid.*, p. 257.

¹¹ MacLeod, *op.cit.*, p. 141.

Bibliographie

a) Sources

- « A Message to Fort William Henry : Drama of siege and Indian Savagery », dans Wilbur R. JACOB. *Dispossessing the American Indian : Indians and whites on the colonial frontier*. Norman, University of Oklahoma Press, 1985, p.68-74.
- ALEYRAC, Jean-Baptiste d'(Charles et Renée COSTE). *Aventures militaires au XVIIIe siècle d'après les mémoires de Jean-Baptiste d'Aleyrac, publ. par Charles Coste*. Paris, Berger-Levrault, 1935, 134 pages.
- ANONYME (Ian Kenneth STEELE). « Suppressed official British report of the siege and « massacre » at Fort William Henry, 1757 », *Huntington Library Quarterly*, volume 55, no2 (1992), p.339-352.
- ANONYME. « An Anonymus Journal Kept During the Siege of Fort William Henry, 1757 », dans Russell P. BELLICO. *Chronicles of Lake George. Journeys in War and Peace*. Fleischmann, Purple Mountain Press, 1995, pages 61-75.
- ANONYME. *Relation de la prise du Fort Georges, ou Guillaume-Henry, situé sur le lac Saint-Sacrement, & de ce qui s'est passé cette année en Canada*. Paris, 1757, 12 pages.
- ARCHIVES DU QUÉBEC. *Rapport des Archives du Québec*. Québec, Imprimerie du roi, 1932-1933, p.333-341.
- ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA. *Collection Northcliffe : offert au Canada par Sir Reicester Harmsworth, bt., en souvenir de son frère le Très Honorable Alfred Charles William Harmsworth, Vicomte de Northcliffe*. Ottawa, F.A.Acland, 1927, 462 pages.

- BARTMAN, George (John A. SCHUTZ). « The siege of Fort William Henry : Lettres of George Bartman », *Huntington Library Quarterly*, volume 12, no4 (1949), p.415-425.
- BONNEFONS, J.-C. (Claude MANCERON). *Voyage au Canada dans le Nord de l'Amérique Septentrionale fait depuis l'an 1751 à 1761*. Paris, Aubier Montaigne, 1978, 190 pages.
- Boston Gazette*, 15 août 1757 et 5 septembre 1757.
- BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de (Roland LAMONTAGNE). *Écrits sur la Canada. Mémoires-Journal-Lettres*. Sillery, Pélican, 1993, 455 pages.
- BOURLAMAQUE, François-Charles de (H.-R. CASGRAIN). *Lettres de M. de Bourlamaque au chevalier de Lévis*. Québec, L.-J. Demers, 1891, 367 pages.
- BOURLAMAQUE, François-Charles de. « Un mémoire de M. de Bourlamaque sur le Canada », *Bulletin des recherches historiques*, volume 25, no9 (1919), p.257-276 et no10 (1919), p.289-305.
- BROWN, Thomas. « A Narrative of Thomas Brown », dans Russell P. BELLICO. *Chronicles of Lake George. Journeys in War and Peace*. Fleischmann, Purple Mountain Press, 1995, pages 48-57.
- CARVER, Jonathan. *Travels through the interior parts of North America, in the Years 1766, 1767, and 1768*. Toronto, Cales Publishing Co, 1974, 543 pages.
- CASGRAIN, Henri-Raymond. *Lettres et pièces militaires : instructions, ordres, mémoires, plans de campagne et de défense, 1755-1760*. Québec, L.J.Demers, 1891, 367 pages.
- CASGRAIN, Henri-Raymond. *Relations et journaux de différentes expéditions faites durant les années 1755-56-57-58-59-60*. Québec, L.J.Demers, 1895, 271 pages.
- COURVILLE, Louis Léonard Aumasson de. *Mémoires sur le Canada depuis 1749 jusqu'à 1760*. Québec, Middleton & Dawson, 1873, 207 pages.
- DESANDROUINS, Jean-Nicolas (Charles Nicolas GABRIEL). *Le maréchal de camp Desandrouins, 1729-1792 : guerre du Canada 1756-1760 : guerre de l'indépendance américaine 1780-1782*. Verdun, Renvé-Lallemand, 1887, 232 pages.
- DOREIL, André (ARCHIVES DU QUÉBEC). *Rapport des Archives du Québec*. Québec, Imprimerie du roi, 1944-1945, p.3-171.
- FAUCHER DE SAINT-MAURICE. *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France, recueillis aux archives de la province de Québec, ou copiés à l'étranger*, volume 4. Québec, A.Côté et Cie, 1885, 545 pages.
- FRYE, Joseph. « Journal of the attack of Fort William Henry on the 3d of August and the surrender of it on the 9th of the same month, 1757 », *Port Folio*, 4^e série, volume 7 (1819), p.355-368.

- FURNIS, James (William S. EWING). « An Eyewitness account by James Furnis of the surrender of Fort William Henry, August 1757 », *New York History*, volume 42 (1961), p.307-316.
- HAYS, Isaac Minis. *A journal kept during the siege at Fort William Henry, August, 1757*. Philadelphia, 1898, pages 143-150.
- JOHNSON, William (James SULLIVAN). *The papers of Sir William Johnson : Prepared for publication by the Division of archives and history, volume 2, 1755-1758*. Albany, The University of the State of New York, 1922, 900 pages.
- KNOX, John (Arthur G. DOUGHTY). *An historical journal of the campaigns in North America; For the Years 1757, 1758, 1759, and 1760, volume 1*. Toronto, The Champlain Society, 1914, 512 pages.
- LA PAUSE, Charles de Plantavit. *Mémoires et papiers du Chevalier de la Pause, 1755-1760*. Québec, Imprimerie de la Reine, 1931, 231 pages.
- LÉVIS, François Gaston (H.-R. CASGRAIN). *Journal des campagnes du chevalier de Lévis en Canada, de 1756 à 1760*. Montréal, Beauchemin, 1889, 340 pages.
- LÉVIS, François Gaston (H.-R. CASGRAIN). *Lettres du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada (1756-1760)*. Montréal, Beauchemin, 1889, 473 pages.
- LOUDOUN, John Campbell. *General orders of 1757 : issued by the Earl of Loudoun and Phineas Lyman in the campaign against the French*. New York, Dodd, Mead, 1899, 84 pages.
- MALARTIC, Anne-Joseph-Hyppolite de Maurès de (Gabriel de Maurès de MALARTIC et Paul GAFFARE). *Journal des campagnes au Canada de 1755 à 1760*. Dijon, L.Damidot, 1890, 370 pages.
- MARGRY, Pierre. *Relations et mémoires inédits pour servir à l'histoire de la France dans les pays d'outre-mer tirés des Archives du Ministère de la marine et des colonies*. Paris, Challamel Aîné, 1867, 376 pages.
- MAYLEM, John. « Gallic Perfidy », dans Richard SLOTKIN. *Regeneration through violence : the mythology of the American frontier, 1600-1860*. Middletown, Wesleyan University Press, 1973, p.248-250.
- MONTCALM, Louis-Joseph de (ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA). *Rapport sur les archives publiques pour l'année 1929*. Ottawa, Archives publiques du Canada, 1929, p.31-106.
- MONTCALM, Louis-Joseph de (H.-R. CASGRAIN). *Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*. Québec, L.-J. Demers, 1895, 626 pages.
- MONTCALM, Louis-Joseph de (H.-R. CASGRAIN). *Lettres du marquis de Montcalm au chevalier de Lévis*. Québec, L.-J. Demers, 1894, 240 pages.
- New Hampshire Gazette*, 19 août 1757 et 2 septembre 1757.
- New York Mercury*, 22 août 1757; 29 août 1757 et 5 septembre 1757.

- O'CALLAGHAN, Edmund Bailey, dir. *Documents relative to the Colonial History of the State of New York; procured in Holland, England and France*, volume 7. Albany, Parsons and Company, 1856, 536 pages.
- O'CALLAGHAN, Edmund Bailey, dir. *Documents relative to the Colonial History of the State of New York; procured in Holland, England and France*, volume 10. Albany, Parsons and Company, 1858, 641 pages.
- PARGELLIS, Stanley. *Military affairs in North America 1748-1765. Selected documents from the Cumberland papers in Windsor Castel*. Hamden, Archon Books, 1969, 514 pages.
- Pennsylvania Gazette*, 25 août 1757.
- POUCHOT, Pierre. *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre*, tome 1. Yverdon, Suisse, 1781, 184 pages.
- POUCHOT, Pierre. *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre*, tome 2. Yverdon, Suisse, 1781, 308 pages.
- PUTNAM, Israel (David HUMPHREYS). *An essay on the life of the Honourable Major General Israel Putnam*. Hartford, Hudson and Goodwinm, 1788, 187 pages.
- PUTNAM, Rufus (E.C.DAWES). *Journal of Rufus Putnam kept in Northern New York during four campains of the old French and Indian War, 1757-1760*. Albany, Joel Munsell's Sons, 1886, 115 pages.
- ROGERS, Robert. *Journal of Major Robert Rogers*. Ann Arbor, University Microfilms, 1966, 236 pages.
- ROUBAUD, Pierre. « Lettre du père ***, missionnaire chez les Abénakis », *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, tome 4, *Mémoires d'Amérique*. Lyon, J.B.Kindelem, 1819, pages 146-196.
- SHIRLEY, William. *Correspondence of William Shirley, governor of Massachusetts and military commander in America, 1731-1760*. New York, Macmillan Company, 1912.
- VAUDREUIL, Pierre François de Rigaud (H.-R. CASGRAIN). *Lettres du marquis de Vaudreuil au chevalier de Lévis*. Québec, L.J.Demers, 1895, 215 pages.

b) Ouvrages de référence

- ANDERSON, Fred et John Whiteclay CHAMBERS. *The Oxford companion to American military history*. New York, Oxford University Press, 1999, 915 p.
- BEAULIEU, Alain. *Les autochtones du Québec*. Fides, Musée de la Civilisation de Québec, 1997, 183 pages.
- COOKE, Jacob Ernest, dir. *Encyclopedia of the North American Colonies*, volume 2. New York, Charles Scribner's Sons, 1993, 787 pages.
- CORVISIER, André, dir. *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*. Paris, Presses universitaires de France, 1988, 884 pages.

- DICKASON, Olive Patricia. *Les Premières Nations du Canada. Depuis les temps les plus lointains jusqu'à nous jours*. Sillery, Septentrion, 1996, 511 pages.
- DIDEROT, Denis et Jean Le Rond D'ALEMBERT. *Encyclopédie ou, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*. Stuttgart-Bad Cannstatt, F.Frommann Verlag, 1966, 35 volumes.
- DUBY, George, dir. *Atlas historique*. Paris, Larousse, 1991, 387 pages.
- GALLAY, Alan, dir. *Colonial wars of North America. 1512-1763*. New York/ Londres, Garland Publishing, Inc., 1996, 856 pages.
- GARRATY, John A. et Mark C. CARNES, dir. *Dictionary of American biography*, 24 volumes. New York, Oxford University Press, 1999.
- HALPENNY, Frances G. et Jean HAMELIN, dir. *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 3, 1741-1770. Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, 842 pages.
- HALPENNY, Frances G. et Jean HAMELIN, dir. *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 4, 1771-1800. Québec, Presses de l'Université Laval, 1980, 980 pages.
- HALPENNY, Frances G. et Jean HAMELIN, dir. *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 5, 1801-1820. Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, 1136 pages.
- HELM, June, dir. *Handbook of North American Indians*, volume 6, *Subarctic*. Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1981, 837 pages.
- HONIGMANN, John J. *Handbook of social and cultural Anthropology*. Chicago, Rand McNally & Co., 1973, 1295 pages.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Le coffre à outils du chercheur débutant : guide d'initiation au travail intellectuel*. Toronto, Oxford University Press, 1989, 227 pages.
- LYDON, James Gavin. *Struggle for Empire : A Bibliography of the French and Indian War*. New York, Garland Pub, 1986, 272 pages.
- SANFAÇON, André. *La dissertation historique : guide d'élaboration et de rédaction*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2000, 222 pages.
- STRUTEVANT, William C., dir. *Handbook of North American Indians*, 20 volumes. Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978-...
- TRIGGER, Bruce G., dir. *Handbook of North American Indians*, volume 15, *Northeast*. Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1978, 924 pages.
- WASHBURN, Wilcomb E., dir. *Handbook of North American Indians*, volume 4, *History of Indian-White relations*. Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1988, 838 pages.

c) Études, monographies

- ANDERSON, Fred. *A People's Army : Massachusetts Soldiers and Society in the Seven Years' War*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984, 274 pages.
- ANDERSON, Fred. *Crucible of War. The Seven Years' War and the fate of Empire in British North America, 1754-1766*. New York, Alfred A. Knopf, 2000, 862 pages.
- AXTELL, James. *The European and the Indian. Essays in the Ethnohistory of Colonial North America*. New York, Oxford University Press, 1981, 402 pages.
- AXTELL, James. *The Invasion Within. The Contest of Cultures in Colonial North America*. New York, Oxford University Press, 1985, 389 pages.
- BANCROFT, George. *The history of the United States of America from the discovery of the continent, volume 2, History of the colonization of the United States of America*. Port Washington, Kennikat Press, 1967, 565 pages.
- BELLICO, Russell P. *Sails and Steam in the Mountains. A Maritime and Military History of the Lake George and Lake Champlain*. Fleischmann, Purple Mountain Press, 1992, 393 pages.
- BÉLY, Lucien, Jean BÉRENGER et André CORVISIER. *Guerre et Paix dans l'Europe du XVIIe siècle, tome 1*. Paris, SEDES, 1991, 455 pages.
- BÉLY, Lucien. *Les relations internationales en Europe (XVIIe-XVIIIe siècles)*. Paris, Presses universitaires de France, 1998, 731 pages.
- BIRD, Harison. *Battle for a continent*. New York, Oxford University Press, 1965, 376 pages.
- BODIN, Jacques. *L'histoire extraordinaire des soldats de la Nouvelle-France*. Paris, O.C.A. Communication, 1993, 319 pages.
- BONNECHOSE, Charles de. *Montcalm et le Canada français : essai historique*. Paris, Hachette, 1882, 189 pages.
- BOORSTIN, Daniel J. *The Americans : The Colonial Experience*. New York, Random House, 1958, 434 pages.
- BOUCHARD, Russel. *Les armes à feu en Nouvelle-France*. Sillery, Septentrion, 1999, 177 pages.
- BRONZE, Jean-Yves. *Les morts de la guerre de Sept Ans au Cimetière de l'Hôpital-Général de Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, 190 pages.
- CALLOWAY, Colin G. *The Western Abenakis of Vermont, 1600-1800. War, Migration, and the Survival of an Indian People*. London, University of Oklahoma Press, 1990, 346 pages.
- CASGRAIN, Henri-Raymond. *Guerre du Canada, 1756-1760, Montcalm et Lévis, tome 1*. Québec, L.-J. Demers & Frère, 1891, 572 pages.
- CHAGNY, André. *François Picquet : « le Canadien » (1708-1781)*. Lyon, Librairie Emmanuel Vitte, 1913, 618 pages.

- CHAPAIS, Thomas. *Le marquis de Montcalm (1712-1759)*. Québec, J.-P. Garneau, 1911, 695 pages.
- CHARTRAND, René. *Le patrimoine militaire canadien. D'Hier à aujourd'hui*, tome 1, 1000-1754. Montréal, Art Global, 1993, 239 pages.
- CHARTRAND, René. *Le patrimoine militaire canadien. D'Hier à aujourd'hui*, tome 2, 1755-1871. Montréal, Art Global, 1995, 238 pages.
- CHARTRAND, René. *Louis XV's army (5); colonial & naval troops*. Londres, Osprey military, 1998, 48 pages.
- CLASTRES, Pierre. *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*. Paris, Éditions de Minuit, 1974, 186 pages.
- CLASTRES, Pierre. *Recherches d'anthropologie politique*. Paris, Éditions du Seuil, 1980, 248 pages.
- COLEMAN, Emma Lewis. *New England Captives carried to Canada between 1677 and 1760, during the French and Indian wars*, volume 2. Portland, The Southworth Press, 1925, 425 pages.
- COOPER, James Fenimore. *The Last of the Mohicans*. New York, Pocket Books, 1992, 420 pages.
- CORVISIER, André. *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*. Paris, Presses universitaires de France, 1976, 222 pages.
- CORVISIER, André. *La Guerre. Essais historiques*. Paris, Presses universitaires de France, 1995, 423 pages.
- CUNEO, John R. *Robert Rogers of the Rangers*. New York, Oxford University Press, 1959, 308 pages.
- DAY, Gordon M. *The identity of the Saint Francis Indians*. Ottawa, Musée nationaux du Canada, 1981, 157 pages.
- DELMAS, Jean, dir. *Conflits de sociétés au Canada français pendant la guerre de Sept Ans*. Vicennes, Service Historique Armée de Terre, 1978, 214 pages.
- DEMOS, John. *Une captive heureuse chez les Iroquois. Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIIIe siècle*. Ste-Foy/ Paris, Presses de l'Université Laval/ L'Harmattan, 1999, 355 pages.
- DICKASON, Olive Patricia. *Louisbourg and the Indians : A Study in Imperial Race Relations, 1713-1760*. Ottawa, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Department of Indian and Northern Affairs, 1976, 362 pages.
- DODGE, Edward J. *Relief in greatly wanted. The Battle of Fort William Henry*. Bowie, Heritage Books, 1998, 206 pages.
- DUFFY, Christopher. *Fire and Stone. The Science of Fortress Warfare 1660-1860*. David & Charles, Vancouver, 1975, 207 pages.
- DUFFY, Christopher. *The Military Experience in the Age of Reason*. Londres, Routledge & Kegan Paul, 1987, 346 pages.

- DUFFY, John. *Epidemics in Colonial America*. Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1979, 274 pages.
- DUMONT, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Boréal, 1993, 393 pages.
- DUSSIEUX, Louis-Étienne. *Le Canada sous la domination française d'après les archives de la marine et de la guerre*. Paris, B. Lecoffre, 1883, 348 pages.
- ECCLES, William John. *Essays on New France*. Toronto, Oxford University Press, 1987, 220 pages.
- ECCLES, William John. *France in America*. Markham, Fitzhenry and Whiteside, 1990, 312 pages.
- ECCLES, William John. *The Canadian Frontier, 1534-1760*. Albuquerque, University of New Mexico Press, 1983, 238 pages.
- ENTICK, John. *The general History of the late War : containging it's rise, progress, and event, in Europe, Asia, and America*. London, Printed for Edward Dilly and John Millan, 1763, 464 pages.
- FENTON, William N. *The Great Law and the Longhouse. A political history of the Iroquois Confederacy*. Norman, University of Oklahoma Press, 1998, 786 pages.
- FERLAND, Jean-Baptiste-Antoine. *Cours d'histoire du Canada, volume 2, 1663-1759*. Québec, N.S.Hardy, 1882, 620 pages.
- FERLING, John E. *A Wilderness of Miseries. War and Warriors in Early America*. Westport, Greenwood Press, 1980, 227 pages.
- FRÉGAULT, Guy. *La guerre de Conquête*. Montréal, Fides, 1955, 514 pages.
- FRÉGAULT, Guy. *Le XVIIIe siècle canadien : études*. Montréal, Éditions HMH, 1968, 387 pages.
- FREY, Sylvia. *The British Soldier in America*. Austin, University of Texas Press, 1981, 211 pages.
- GARNEAU, François-Xavier. *Histoire du Canada, tome 2*. Montréal, Beauchemin & Fils, 1882, 467 pages.
- GIFFORD, Stanley M. *Fort Wm. Henry. A History*. Glens Falls, Bullard Press, 1955, 60 pages.
- GIPSON, Lawrence Henry. *British Empire before the American Revolution, The great war for the Empire, volume 7, The victorious years, 1758-1760*. New York, Knopf, 1949, 467 pages.
- GOUBIER-ROBERT, Geneviève, dir. *L'Armée au XVIIIe siècle (1715-1789)*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999, 381 pages.
- GRABOWSKI, Jan. *The Common Ground. Settled Natives and French in Montréal, 1667-1760*. Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1993, 445 pages.
- GRAHAME, James. *The history of the United States of America, volume 2*. Philadelphie, Blanchard and Lea, 1852, 619 pages.

- GROULX, Lionel. *Histoire du Canada français depuis la découverte*, tome 2. Montréal, L'Action Nationale, 1951, 302 pages.
- HAMILTON, Edward P. *The French and Indian Wars. The Story of Battles and Forts in the Wilderness*. New York, Doubleday & Company, Inc., 1962, 318 pages.
- HAVARD, Gilles. *Empire et métissage : la naissance du Pays d'En Haut, une région franco-amérindienne, 1660-1715*. Thèse de doctorat, Université de Paris VII, 2000, 829 pages.
- HAVARD, Gilles. *La Grande Paix de Montréal de 1701 : Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992, 222 pages.
- HENDERSON, Susan W. *The French regular officer corps in Canada, 1755-1760 : a group portrait*. Thèse de doctorat, University of Maine, 1975, 244 pages.
- HOPKINS, Donald F. *Princes and Peasants. Smallpox in History*. Chicago, University of Chicago Press, 1983, 380 pages.
- HOULDING, John Alan. *Fit of Service. The Training of the British Army, 1715-1795*. Oxford, Clarendon Press, 1981, 459 pages.
- HUNT, George T. *The Wars of the Iroquois. A Study in Intertribal Trade Relations*. Madison, University of Wisconsin Press, 1960, 209 pages.
- JACQUIN, Philippe. *Les Indiens blancs. Français et Indiens en Amérique du Nord (XVIe-XVIIIe siècle)*. Montréal, Libre Expression, 1996, 284 pages.
- JAENEN, Cornelius J. *Friend and foe : aspect of French-Amerindian cultural contact in the sixteenth and seventeenth centuries*. Toronto, McClelland and Stewart, 1976, 207 pages.
- JAENEN, Cornelius J. *Les relations franco-amérindiennes en Nouvelle-France et en Acadie*. Ottawa, Affaires Indiennes, 1985, 175 pages.
- JENNINGS, Francis, dir. *The History and Culture of Iroquois Diplomacy. A Interdisciplinary Guide to the Treaties of the Six Nations and Their League*. Syracuse, Syracuse University Presse, 1985, 278 pages.
- JENNINGS, Francis. *Empire of fortune : crowns, colonies and tribes in the Seventh Years War*. New York, W.W. Norton & Co., 1990, 520 pages.
- JENNINGS, Francis. *The Ambiguous Iroquois Empire. The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies. From its beginnings to the Lancaster Treaty of 1744*. New York, W.W.Norton & Company, 1984, 438 pages.
- JENNINGS, Francis. *The Invasion of America. Indians, Colonialism, and the Cant of Conquest*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975, 369 pages.
- JETTEN, Marc. *Enclaves amérindiennes : les « réductions » du Canada. 1673-1701*. Sillery, Septentrion, 1994, 158 pages.
- JONSTON, Susan Marie. *Epidemic effects as causes of Warfare in the Northeast after 1640*. Mémoire de maîtrise, Carleton University, 1982, 151 pages.

- KENNETT, Lee. *The French Armies in the Seven Years' War*. Durham, Duke University Press, 1967, 165 pages.
- KINGSFORD, William. *The history of Canada*, volume 4, 1756-1763. Toronto, Rowsell & Hutchison, 1890, 584 pages.
- LANCTÔT, Gustave. *Histoire du Canada*, tome 3, *Traité d'Utrecht au traité de Paris, 1713-1763*. Montréal, Beauchemin, 1964, 405 pages.
- LEACH, Douglas Edward. *Roots of Conflict. British armed forces and colonial americans, 1677-1763*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1986, 232 pages.
- LEACH, Douglas Edward. *Arms for Empire. A Military History of the British Colonies in North America, 1607-1763*. New York, Macmillan Company, 1973, 566 pages.
- LEMIRE, Maurice. *Les écrits de la Nouvelle-France*. Québec, Nota bene, 2000, 189 pages.
- LEMOINE, James MacPherson. *La mémoire de Montcalm vengée ou le massacre au Fort George*. Québec, J.N.Duquet & Compagnie, 1864, 91 pages.
- LÉONARD, Émile G. *L'armée de ses problèmes au XVIIIe siècle*. Paris, Plon, 1958, 361 pages.
- MACLEOD, D. Peter. *Les Iroquois et la guerre de Sept Ans*. Montréal, VLB Éditeur, 2000, 276 pages.
- MANTE, Thomas. *The history of the late war in North-America, and the islands of the West-Indies: including the campaigns of MDCCLXIII and MDCCLXIV against His Majesty's Indian enemies*. London, Printed for W.Starham and T.Cadell, 1772, 362 pages.
- MARAULT, Joseph Anselme. *Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours*. Sorel, Atelier typographique de la « Gazette de Sorel », 1866, 659 pages.
- MARESTAN, Georges Savarin de. *Les Montcalm, de Saint-Véran aux plaines d'Abraham*. Brossard, Humanitas, 2001, 209 pages.
- MARTIN, Félix. *Le Marquis de Montcalm et les dernières années de la colonisation française au Canada, 1756-1760*. Paris, P.Téqui, 1879, 342 pages.
- MIQUELON, Dale. *New France, 1701-1744: a supplement to Europe*. Toronto, McClelland and Stewart, 1987, 345 pages.
- MORISON, Kenneth M. *The Embattled Northeast. The Elusive ideal of Alliance in Abenakis-Euramerican relations*. Berkley, University of California Press, 1984, 256 pages.
- NICOLAI, Martin Lathe. *On a distant campaign. French Officers and Their Views on society and the Conduct of War in Northern America during the Seven Years' War*. Mémoire de maîtrise, Queen's University, 1986, 257 pages.
- NICOLAI, Martin Lathe. *Subjects and Citizens. French Officers and the North American Experience*. Thèse de doctorat, Queen's University, 1992, 453 pages.

- OSGOOD, Herbert Levi. *The American Colonies in the eighteenth century*, volume 4. Gloucester, P. Smith, 1958, 582 pages.
- OTTERBEIN, Keith F. *The Evolution of War. A cross-cultural study*. Human Relations Area Files, inc., 1970, 165 pages.
- PARGELLIS, Stanley. *Lord Loudon in North America*. New Haven/ London/ Yale University Press/ Humphrey Milford/ Oxford University Press, 1933, 399 pages.
- PARKMAN, Francis. *France and England in North America*, tome 7, volume 2, *Montcalm and Wolfe*. Boston, Little, Brown, and Company, 1906, 372 pages.
- PATERSON, Thomas William. *Canadian battles & massacres : 300 years of Warfare and atrocities on Canadian soil*. Langley, Stagecoach Publication, 1977, 248 pages.
- PECKHAM, Howard Henry. *Pontiac and the Indian uprising*. Chicago, University of Chicago Press, 1947, 346 pages.
- PECKHAM, Howard Henry. *The Colonial Wars, 1689-1762*. Chicago, University of Chicago Press, 1964, 239 pages.
- POULLIN DE LUMINA, Étienne Joseph. *Histoire de la guerre contre les Anglois*. Genève, 1759, 224 pages.
- RICHTER, Daniel K et James H. MERRELL, dir. *Beyond the Covenant Chain. The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*. Syracuse, Syracuse University Press, 1987, 211 pages.
- RICHTER, Daniel K. *The Ordeal of the Longhouse. The People of the Iroquois League in the Era of European Colonization*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992, 436 pages.
- RUTLEDGE, Joseph Lister. *Century of conflict : the struggle between the French and British in Colonial America*. Garden City, Doubleday, 1956, 530 pages.
- SAMUEL, Sigmund. *The Seven Years War in Canada, 1756-1763*. Toronto, Ryerson Press, 1934, 282 pages.
- SAVELLE, Max. *The Diplomatic History of the Canadian Boundary, 1749-1763*. New Haven/ Toronto, Yale University Press/ Ryerson Press, 1940, 172 pages.
- SAWAYA, Jean-Pierre. *La fédération des sept feux dans la vallée du Saint-Laurent, XVIIe au XIXe siècle*. Sillery, Septentrion, 1998, 217 pages.
- SAWAYA, Jean-Pierre. *Les Sept Nations du Canada : Traditions d'alliance dans le Nord-Est, XVIIIe-XIXe siècles*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1994, 254 pages.
- SAYRE, Gordon. *Les Sauvages Américains. Representations of Native Americans in French and English Colonial Literature*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997, 384 pages.
- SCHWARTZ, Seymour I. *The French and Indian War, 1754-1763*. New York, Simon & Schuster, 1994, 177 pages.

- SÉVIGNY, Paul-André. *Les Abénaquis : Habitat et migrations (17^e et 18^e siècles)*. Montréal, Bellarmin, 1976, 247 pages.
- SNOW, Dean R. et Kim M. LANPHEAR. « European Contact and Indian Depopulation in the Northeast : The Timing of the First Epidemics », *Ethnohistory*, volume 35, no1 (1988), p.15-33.
- STANLEY, George F.G. *Canada's Soldiers. The Military History of an Unmilitary People*. Toronto, Macmillan Company, 1960, 449 pages.
- STANLEY, George F.G. *New-France : The Last Phase, 1744-1760*. Toronto, McClelland and Stewart, 1968, 319 pages.
- STARBUCK, David R. *Massacre at Fort William Henry*. Hanover, University Press of New England, 2002, 131 pages.
- STARBUCK, David R. *The great warpath : British military sites from Albany to Crown Point*. Hanover, University Press of New England, 1999, 205 pages.
- STARBUCK, David R., dir. *Archaeology of the French & Indian War. Military Sites Of The Hudson River, Lake George, and Lake Champlain Corridor*. Queensburg, Adirondack Community College, 1994, 53 pages.
- STEARNS, E. Wagner et Allan E. STEARNS. *The Effect of Smallpox on the Destiny of Amerindian*. Boston, Bruce Humphries, Inc., 1945, 153 pages.
- STEELE, Ian Kenneth. *Betrayals : Fort William Henry & the « Massacre »*. Oxford, Oxford University Press, 1993, 272 pages.
- STEELE, Ian Kenneth. *Guerillas and grenadiers : the struggle for Canada, 1689-1760*. Toronto, Ryerson Press, 1969, 149 pages.
- TOOTLE, James Roger. *Anglo-Indian relations in the northern theatre of the French and Indian War, 1748-1761*. Thèse de doctorat, Ohio State University, 1972, 392 pages.
- TRUDEL, Marcel. *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*. Montréal, Hurtubise HMH, 1990, 490 pages.
- TRUDEL, Marcel. *Histoire de la Nouvelle-France, tome 10, Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France, 1759-1764*. Montréal, Fides, 1999, 612 pages.
- TRUDEL, Marcel. *L'esclavage au Canada français. Histoire et conditions de l'esclavage*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1960, 432 pages.
- TRUMBULL, Benjamin. *A complete history of Connecticut, civil and ecclesiastical*, volume 2. New Haven, Maltby, Goldsmith and Company and Samuel Wadsworth, 1818, 548 pages.
- TRUMBULL, Henry. *History of the indian wars*. Toronto, Coles, 1972, 320 pages.
- TURNEY-HIGH, Harry Holbert. *Primitive war. Its Practice and Concepts*. Columbia, University of South Carolina Press, 1971, 288 pages.
- ULTEE, Maarten, dir. *Adapting to Conditions. War and Society in the Eighteenth Century*. Alabama, University of Alabama Press, 1986, 197 pages.

- VAUGEOIS, Denis, Jacques LACOURCIÈRE et Jean PROVENCHER. *Canada-Québec : synthèse historique, 1534-2000*. Sillery, Septentrion, 2000, 591 pages.
- VAUGEOIS, Denis. *La fin des alliances franco-indiennes. Enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990*. Sillery, Septentrion, 1995, 285 pages.
- VIAU, Roland. *Anthropologie de la guerre iroquoienne*. Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1991, 250 pages.
- VIAU, Roland. *Enfants du néant et mangeurs d'âme. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*. Montréal, Boréal, 2000, 318 pages.
- VIAU, Roland. *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Montréal, Boréal, 2000, 323 pages.
- VOORHIS, Ernest. *Historic forts and trading posts of the French regime and of the English fur trading companies*. Ottawa, Dept. of the Interior, 1930, 188 pages.
- WADDINGTON, Richard. *La guerre de sept ans : histoire diplomatique et militaire*, tome 1. Paris, Firmin-Didot, 1899, 752 pages.
- WHITE, Richard. *The Middle Ground : Indians, empires, and republics in the Great Lakes region*. Cambridge University Press, 1991, 544 pages.
- WILLIAMS, Noel St John. *Redcoats along the Hudson. The Struggle for North America 1754-1763*. Londres, Brassey's Classics, 1998, 278 pages.
- WOOD, William Charles Henry. *The passing of New France : a chronicle of Montcalm*. Toronto, Glasgow, Brook and Co., 1914, 140 pages.
- WRONG, George McKinnon. *The conquest of New France : a chronicle of the colonial wars*. Toronto, Glasgow, Brook and Co., 1920, 246 pages.

d) Articles

- ABLER, Thomas. « Scalping, Torture, Cannibalism and Rape : An Ethnohistorical Analys of Conflicting Cultural Values in War », *Anthropologica*, volume 34, no1 (1992), p.3-20.
- ANDERSON, Fred. « Why Did Colonial New Englanders Make Bad Soldiers? Contractual Principles and Military Conduct During the Seven Years' War », *William and Mary Quarterly*, volume 38, no3 (1981), p.395-417.
- AQUILA, Richard. « Reviews of Books : Betrayals : Fort William Henry & the « Massacre » », *William and Mary Quarterly*, volume 48, no3 (1991), p.488-490.
- AXTELL, James et William C. STRUTEVANT. « The Unkindest Cut, or Who Invented Scalping? », *The William and Mary Quarterly*, volume 37, no 3 (1980), p.451-472.
- BAKER, Brenda J. et Christina B. RIETH. « Beyond the Massacre : Historic and Prehistoric Activity at Fort William Henry », *Northeast Anthropology*, no 60 (2000), p.45-61.

- BEATTIE, Daniel J. « The Adaptation of the British Army to Wilderness Warfare, 1755-1763 », dans Maarten ULTEE, dir. *Adapting to Conditions. War and Society in the Eighteenth Century*. Alabama, University of Alabama Press, 1986, p.56-83.
- BEAULIEU, Alain et Jean-Pierre SAWAYA. « L'importance stratégique des Sept-Nations du Canada (1650-1860) », *Bulletin d'histoire politique*, volume 8, no2-3 (2000), p.87-107.
- BEAULIEU, Alain. « Qui sont les Sept-Nations du Canada? ». *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 27, no 2 (1997), p.43-51.
- BERKHOFER, Robert F. jr. « White Conceptions of Indians », *Handbook of North American Indians*, volume 4, *History of Indian-White relations*. Washington (D.C.), Smithsonian Institution, 1988, p.522-547.
- CALLOWAY, Colin. « Book Reviews : Betrayals : Fort William Henry & the « Massacre » », *Ethnohistory*, volume 38, no4 (1991), p.460-461.
- CARPIN, Gervais. « Les Amérindiens en guerre (1500-1650) », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 26, no3-4 (1996), p.99-113.
- CHAGNIOT, Jean. « L'art de la guerre », dans Jean DELMAS, dir. *Histoire militaire de la France*, tome 2, *De 1715 à 1871*. Paris, Presses universitaires de France, 1992, pages 55-77.
- CHAGNIOT, Jean. « L'histoire militaire de l'époque moderne (XVI-XVIIIe siècles) », *Revue internationale d'histoire militaire*, no61 (1985), p.65-87.
- DELÂGE, Denys et Jean-Pierre SAWAYA. « Les origines de la Fédération des Sept Feux », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 31, no2 (2001), p.43-54.
- DELÂGE, Denys. « L'alliance franco-amérindienne, 1660-1701 », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 19, no1 (1989), p.3-15.
- DELÂGE, Denys. « L'histoire des Premières Nations, approches et orientations », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 53, no4 (2000), p.528-540.
- DELÂGE, Denys. « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France », *LEKTON*, volume 2, no2 (1992), p.103-191.
- DELÂGE, Denys. « Les Iroquois chrétiens des « réductions », 1667-1770, I : Migrations et rapport avec les Français », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 21, no1-2 (1991), p.59-70.
- DELÂGE, Denys. « Les Iroquois chrétiens des « réductions », 1667-1770, II : Rapports avec la Ligue iroquoise, les Britanniques et les autres nations autochtones », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 21, no3 (1991), p.39-50.
- DELÂGE, Denys. « Les principaux paradigmes de l'histoire amérindienne et l'étude de l'alliance franco-amérindienne aux XVIIe et XVIIIe siècles », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, volume 12 (1995), p.51-67.
- DELÂGE, Denys. « War and the French-Indian Alliance », *European Review of Native American Studies*, volume 5, no1 (1991), p. 15-20.

- DEMOS, John. « The Deerfield Massacre », *American Heritage*, volume 44, no1 (1993), p.82-89.
- DÉSVEAUX, Emmanuel. « Des Iroquois aux Tupinambas et retour, ou réflexions sur la guerre amérindienne », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 31, no2 (2001), p.79-86.
- DICKINSON, John A. et Jan GRABOWSKI. « Les populations amérindiennes de la vallée laurentienne, 1608-1765 », *Annales de démographie historique*, 1993, p.51-65.
- DUFFY, John. « Smallpox and the Indians in American colonies », *Bulletin of the History of Medicine*, volume 25, no4 (1951), p.324-341.
- ECCLES, William John. « Les forces armées françaises en Amérique du Nord pendant la guerre de Sept Ans », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 3, 1741-1770. Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p.XV-XXIV.
- ECCLES, William John. « Sovereignty-Association, 1500-1783 », dans *Canadian Historical Review*, volume 65, no 4 (1984), p.475-510.
- ECCLES, William John. « The Social, Economic, and Political Significance of the Military Establishment in New France », *Canadian Historical Review*, volume 52, no1 (1971), p.1-22.
- EID, Leroy V. « « A Kind of Running Fight » : Indian Battlefield Tactics in the Late Eighteenth Century », *The Western Pennsylvania Historical Magazine*, volume 71, no2 (1988), p.147-171.
- EID, Leroy V. « « National » War Among the Indians of Northeastern North America », *Canadian Review of American Studies*, volume 16, no2 (1985), p.125-154.
- EID, Leroy V. « The Neglected Side of American Indian War in the Northeast », *Military Review*, volume 61, no2 (1981), p.9-21.
- FOURNIER, Martin. « L'art de la guerre sous le Régime français : adaptation réciproque des Français et des Amérindiens », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 32, no 1 (2002), p.3-11.
- FRÉGAULT, Guy. « La guerre de Sept Ans et la civilisation canadienne », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 7, no2 (1953), p.183-206.
- FRENCH, David P. « James Fenimore Cooper and Fort William Henry », *American Literature*, volume 32, no 1 (1960), p.28-38.
- GRABOWSKI, Jan. « Les Amérindiens domiciliés et la « contrebande » des fourrures en Nouvelle-France », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 24, no3 (1994), p.45-52.
- HAVARD, Gilles. « Paix et interculturalité en Nouvelle-France au temps de Louis XIV », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 27, no2 (1997), p.3-18.
- HIGGINBOTHAM, Don. « The Early American Way of War : Reconnaissance and Appraisal », *The William and Mary Quarterly*, volume 44, no2 (1987), p.230-273.

- JAENEN, Cornelius J. « Amerindian Views of French Culture in the Seventeenth Century », *Canadian Historical Review*, volume 55, no3 (1974), p.261-291.
- JAENEN, Cornelius J. « Pelleteries et Peaux-Rouges : Perceptions françaises de la Nouvelle-France et de ses peuples indigènes aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 13, no2 (1983), p.107-114.
- KENNER, Craig S. « An ethnohistorical analysis of Iroquois assault tactics used against fortified settlements of the Northeast in the seventeenth century », *Ethnohistory*, volume 46, no4 (1999), p.777-807.
- LAROCQUE, Robert. « L'introduction de maladies européennes chez les autochtones du XVIIe et XVIIIe siècles », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 12, no1 (1982), p.13-24.
- LISTON Maria A. et Brenda J. BAKER. « Military Burials at fort William Henry, Lake George, New York », David R. STARBUCK, dir. *Archaeology of the French & Indian War. Military Sites Of The Hudson River, Lake George, and Lake Champlain Corridor*. Queensburg, Adirondack Community College, 1994, p.11-16.
- LISTON, Maria A. et Brenda J. BAKER. « Reconstructing the massacre at Fort William Henry, New York », *International journal of Osteoarchaeology*, volume 6, no1 (1996), p.28-41.
- MACLEOD, D. Peter. « Microbes and Muskets : Smallpox and the Participation of the Amerindian Allies of New France in the Seven Years' War », *Ethnohistory*, volume 39, no1 (1992), p.42-64.
- MACLEOD, D. Peter. « The Canadian against the French : The Struggle for Control of the Expedition to Oswego in 1756 », *Ontario History*, volume 80, no2 (1988), p.143-158.
- MAHON, John K. « Anglo-American Methods of Indian Warfare, 1676-1794 », *Mississippi Valley Historical Review*, volume 45, no 2 (1958), p.254-275.
- MALINOWSKI, Bronislaw. « An Anthropological Analysis of War », *American Journal of Sociology*, volume 46, no 4 (1941), p.521-550.
- NADEAU, Gabriel. « Indian Scalping Technique in Different Tribes », *Bulletin of the History of Medicine*, volume 10, no2 (1941), p.178-194.
- NICOLAI, Marin Lathe. « A Different Kind of Courage : The French Military and the Canadian Irregular Soldier during the Seven Years' War », *Canadian Historical Review*, volume 70, no1 (1989), p.53-75.
- PAQUET, Stéphane. « Alliances et traités de 1760. Réflexions sur le débat historiographique », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 27, no2 (1997), p.32-42.
- PARMENTER, Jon. « Neutralité active des Iroquois durant la guerre de la Succession d'Autriche, 1744-1748 », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 32, no 1 (2002), p.29-37.

- REDEKOP, Ernest H. « History as fiction, fiction as history », *Canadian Review of American Studies*, volume 22, no3 (1991), p.419-440.
- RICHTER, Daniel K. « War and Culture : The Iroquois Experience », *The William and Mary Quarterly*, volume 40, no4 (1983), p.528-559.
- RUSSELL, Peter E. « Redcoats in the Wilderness : British Officers and Irregular Warfare in Europe and America, 1740-1760 », *William and Mary Quarterly*, volume 35, no4 (1978), p.629-652.
- SALONE, Emile. « Les Sauvages du Canada et les maladies importées de France au XVIIe et au XVIIIe siècle : la picote et l'alcoolisme », *Journal de la Société des américanistes de Paris*, volume 4, 1907, p.7-22.
- STACEY, Charles Perry. « Les forces armées anglaises en Amérique du Nord pendant la guerre de Sept Ans », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 3, 1741-1770. Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p.XXV-XXXII.
- STANLEY, George F.G. « The First Indian « Reserves » in Canada », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, volume 4, no2 (1950), p.178-210.
- STARBUCK, David R. « A Retrospective on Archaeology at Fort William-Henry, 1952-1993; Retelling the tale of *The Last of the Mohicans* », *Northeast Historical Archaeology*, volume 20 (1991), p.8-26.
- STARBUCK, David R. « Anatomy of a Massacre », *Archaeology*, volume 46, no 6 (1993), p.42-46.
- STEARNS, Esther W. et Allan E. STEARNS. « Smallpox and Immunization of the Amerindian », *Bulletin of the History of Medicine*, volume 13, no5 (1943), p.601-613.
- STEELE, Ian Kenneth. « Cooper and Clio : The Sources for « a narrative of 1757 » », *Canadian Review of American Studies*, volume 20, no3 (1989), p.121-135.
- THERIEN, Gilles. « L'indien imaginaire : une hypothèse », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 17, no3 (1987), p.3-21.
- TRIGGER, Bruce G. « Pour une histoire plus objective des relations entre colonisateurs et autochtones en Nouvelle-France », *Recherches amérindiennes au Québec*, volume 11, no3 (1981), p.199-204.
- TRIGGER, Bruce G. « The Historians' Indian : Native Americans in Canadian Historical Writing from Charlevoix to the Present », *The Canadian Historical Review*, volume 67, no3 (1986), p.315-342.
- WASHBURN, Wilcomb E. « A moral History of Indian-White Relations : Needs and Opportunities for Study », *Ethnohistory*, volume 4, no 1 (1957), p.47-61.

e) Sites WWW

FORT WILLIAM HENRY CORPORATION, « Fort William Henry History » : <http://www.fortwilliamhenry.com/fortmus.htm>

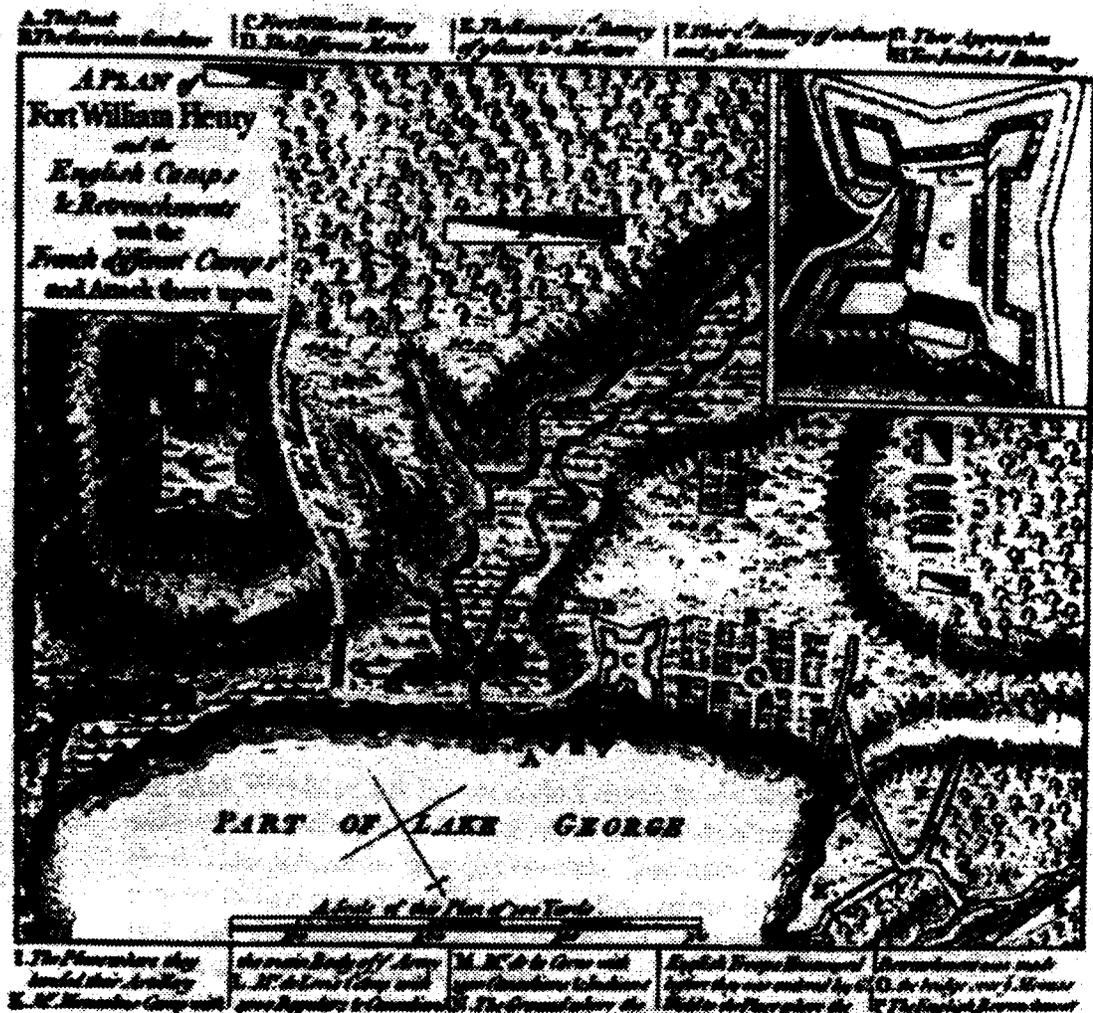
Annexes

Traduction du nom des forts

Version française	Version anglaise
Nécessité (1754)	Necessity
Oswégo ou Chouaguen (1756)	Oswego
Saint-Frédéric (1759)	Crown Point
Carillon (1758-1759)	Ticonderoga
George (1757)	William-Henry
Orange	Albany

Annexe B

Plan du siège du fort William-Henry¹



¹ Ann Rocque, « Set of Plans and Forts in America », dans Gipson, *op.cit.*, p. 78.

Annexe C
Articles de la capitulation

Articles of capitulation granted to Lieutenant Colonel Monro for his Britanick Majesty's Garrison of Fort William Henry, the retrenched camp adjoining and all ther dependencies, by the Marquis de Montcalm, general of His Most Christian Majesty's troops in Canada, the 9th of August 1757¹.

Article I.

That the garrison of fort William Henry and the troops which are in the entrenched camp being joind, shall march out with their arms and the usual honours of war, with the baggage of the officers and soldiers only; they shall be escorted by a detachment of French troops and some of the officers or interpreters attached to the savages, and to march tomorrow morning early.

Article II.

The gate of the fort shall be delivered up after the capitulation signed, to the troops of His Most Christian Majesty, and the retrenched camp, immediately on the departure of the British troops.

Article III.

All the artillery, warlike store, provisions, and, in general, everything, except the effects of officers and soldiers, shall, upon honour, be delivered to the troops of his most Christian Majesty, as is already specified in the first article; and for that purpose, there shall be delivered with the capitulation an exact inventory of all the stores mentioned in this article Provided always, that this article shall extend to the fort, retrenchment and dependencies.

Article IV.

The garrison of the fort troops in the retrenchment and dependencies, shall not serve for the space of 18 months to commence from the day neither against his Most Christian Majesty or his allies, and there shall be delivered with the capitulation an exact state of the troops, in which shall be specified the names of the officers, engineers, artillerists, commissaries and all employed.

Article V.

All the officers and soldiers, Canadians, women and Savages which have been made prisoners by land since the commencement of the war in North America, shall be delivered, in the space of three months at Carillon and, according to the receipt which shall be given by the French commanding officers, to whom they shall be delivered in equal number of the garrison of Fort William Henry shall be capacitated to serve agreeable the return given by the English officers of the prisoners he has delivered.

¹ Dans Faucher Saint-Maurice, *op.cit.*, p. 122-123.

Article VI.

An officer shall be given as an ostage till such time as the detachment returns which shall be given as an escort to his Britannick Majesty's troops.

Article VII.

All the sick and wounded that are not in a condition to be transported to Fort Edward shall remain under the protection of the Marquis de Montcalm who will take proper care of them and return them as soon as recovered.

Article VIII.

Provision for the subsistance of the British troops shall be issued for this day and to morrow only.

Article IX.

The Marquis de Montcalm being willing to shew Colonel Monro and the garrison under his command, marks of his esteem on account of their honoralbe defence, gives them one piece of canon, a six pounder.

Done in the trenches before fort William Henry, August the 9th, 1757

Signed : George Monro

Agreed to the name of his Most Christian Majesty, agreable to the power invested in me by the Marquis de Vaudreuil, his governor general and Lieutenant general of New France.

Signed : Montcalm

Annexe D
Tableau des effectifs militaires français

Armée du Roi en Canada sur le Lac Saint-Sacrement, dans les camps de Carillon¹

Troupes Françaises	Nombre d'hommes
La Reine	369
La Sarre	451
Royal-Roussillon	472
Languedoc	322
Guyenne	492
Béarn	464
Total	2 570
Troupes de la colonie	Nombre d'hommes
Bataillon de la marine	524
Milice	Nombre d'hommes
Brigade de la Corne	411
Brigade de Vassan	445
Brigade de Saint-Ours	461
Brigade de Repentigny	432
Brigade de Courtemanche	473
Brigade de Gaspé	424
Volontaires de Villiers	300
Total	2 946
Sauvages	Nombre d'hommes
Domiciliés	820
Des pays d'En-Haut	979
Total	1 799
Artilleurs	Nombre d'hommes
Canoniers, bombardiers, ouvrier	180
Récapitulation	Nombre d'hommes
Troupes de terre	2 570
Troupes de la colonie et milices	3 470
Canoniers	180
Sauvages	1 799
Total	8 019

¹ D'après Montcalm, *op.cit.*, p. 268-269 et p. 298.

Officiers	Fonction
Le marquis de Montcalm	Maréchal de camp
Le chevalier de Lévis	Brigadier
Le sieur de Rigaud de Vaudreuil	Commandant des troupes de la colonie
Le sieur de Bourlamaque	Colonel
Le chevalier de Montreuil	Major général
Le sieur de Bougainville	Aide de camp
Le sieur Le Mercier	Commandant de l'artillerie
M. Desandrouins	Ingénieur
Le sieur de Lotbinière	Ingénieur
8 officiers d'artillerie	

État des soldats tués et blessés pendant le siège²

Régiments	Tués	Blessés
La Reine	0	6
La Sarre	0	3
Royal-Roussillon	1	4
Languedoc	2	1
Guyenne	1	3
Béarn	1	1
La marine	1	1
Milices	4	3
Sauvages	5	18
Canonnières	2	0
Total	17	40

² *Ibid.*, p. 298.

Annexe E
Tableau des effectifs militaires britanniques

État de la garnison britannique, d'après les Français¹

Troupes réglées	Nombre d'hommes
Détachement du 35^e régiment²	
Lieutenant-colonel	1
Capitaines	5
Lieutenants	13
Enseignes	6
Chirurgiens	2
Sergents	22
Caporaux	24
Tambours	11
Soldats	507
Total	591
Détachement du 60^e régiment³	
Lieutenant-colonel	1
Capitaine	1
Lieutenant	1
Enseignes	2
Sergents	7
Caporaux	5
Tambour	1
Soldats	104
Total	122
Milices	
Régiments de New-Jersey	
Colonel	1
Capitaines	2
Lieutenants	2
Enseignes	3
Sergents	20
Tambours	7
Soldats	267
Total	302

¹ D'après Montcalm, *op.cit.*, p. 294-297

² Bougainville a inscrit 50^e régiment, ce qui est une erreur, puisqu'il n'était pas présent à William-Henry. Le colonel Monro fait partie du 35^e régiment, mentionné nul part par Bougainville. Il est impossible qu'il ait été envoyé en garnison sans son régiment. Le 50^e régiment de Bougainville serait en fait un détachement du 35^e régiment dirigé par Monro.

³ Aussi connu sous le nom de Royal American Regiment of Foot.

Régiments de New-Hampshire	Nombre d'hommes
Lieutenant-colonel	1
Capitaines	5
Lieutenants	5
Enseignes	3
Sergents	12
Tambours	3
Soldats	202
Total	231
Régiments de Massachusetts	Nombre d'hommes
Capitaines	13
Lieutenants	21
Enseignes	8
Sergents	23
Caporaux	19
Soldats	714
Total	798
Détachement du régiments de New-York	Nombre d'hommes
Capitaine	1
Lieutenant	1
Sergents	4
Tambour	1
Soldats	50
Total	57
Détachement de deux compagnies indépendantes	Nombre d'hommes
Capitaine	1
Lieutenants	3
Sergents	5
Tambour	1
Soldats	103
Total	113
Compagnie de Rangers	Nombre d'hommes
Lieutenants	2
Enseigne	1
Sergents	4
Soldats	88
Total	95
Détachement du régiment d'artillerie	Nombre d'hommes
Capitaine	1

Lieutenant	1
Caporal	1
Canonniers, bombardiers, etc.	21
Écrivains	4
Total	28
Ingénieurs	2
Total de la garnison	2 241

Comparatif des estimés de Steele et Montcalm

Régiments	Steele ⁴	Montcalm
Réguliers		
35 ^e	586	591
60 ^e	118	122
Artillerie	29	28
Indépendants ⁵	218	208
Total	951	949
Provinciaux		
Massachusetts	792	798
New Hampshire	221	202
New Jersey	289	302
New York	55	57
Total	1357	1359
Total	2308	2308

⁴ Steele, *op.cit.*, p. 135

⁵ La catégorie des régiments indépendants comprend aussi les compagnies de Rangers.